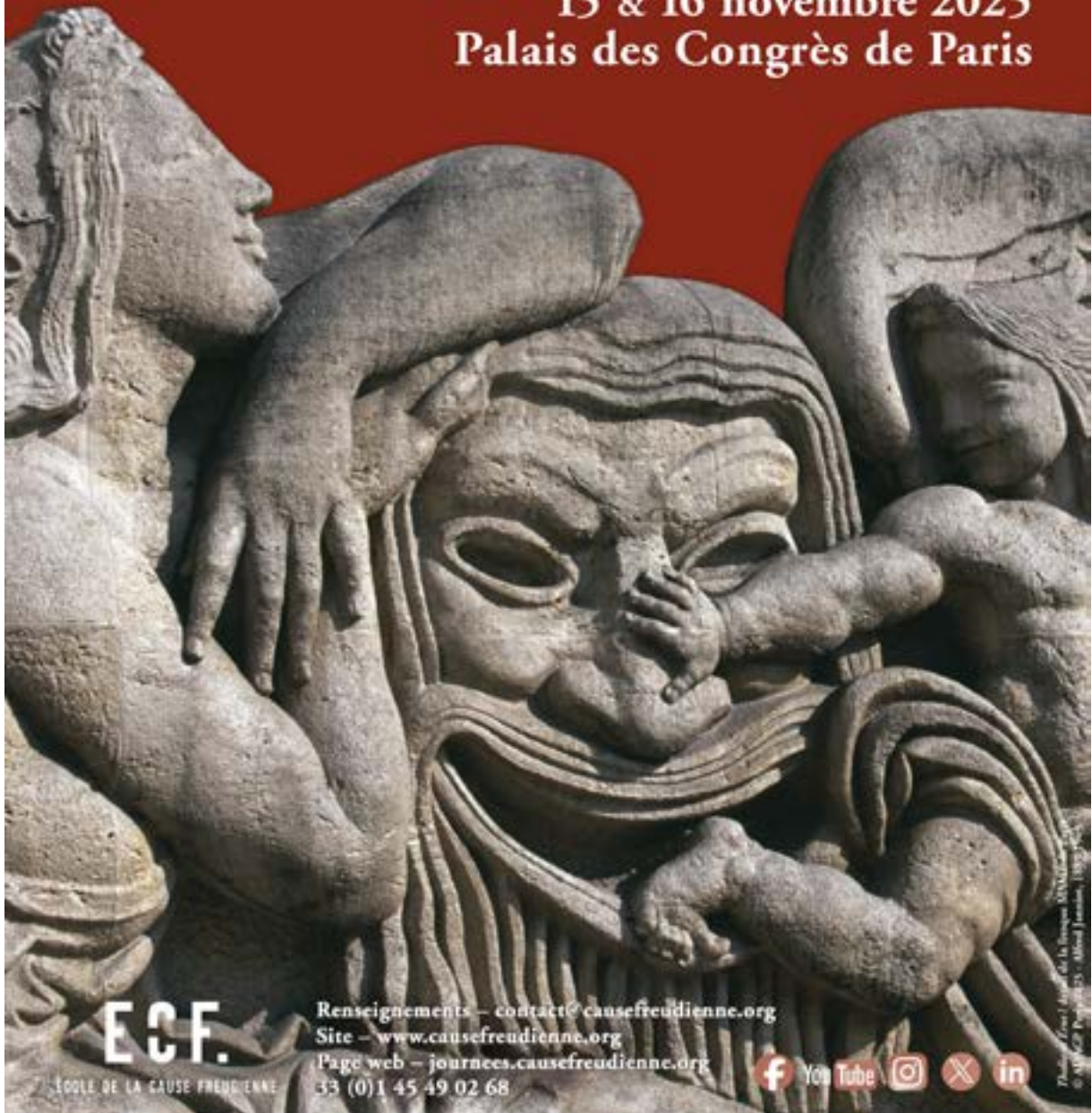


BIBLIOGRAPHIE

55^{es} Journées de l'École de la Cause freudienne

LE COMIQUE DANS LA CLINIQUE

15 & 16 novembre 2025
Palais des Congrès de Paris



ECF.

ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

Renseignements – contact@causefreudienne.org

Site – www.causefreudienne.org

Page web – journées.causefreudienne.org

33 (0)1 45 49 02 68



Photo: Louis Jouve de la collection MNM
© A.G.P. Propriété: Alfred Jannin, 1892



— AVIS AU LECTEUR

Nous avons le plaisir d'offrir aux lecteurs se préparant à participer aux 55^{es} Journées de l'École de la Cause freudienne sur le thème « Le comique dans la clinique » une bibliographie. Celle-ci ne se veut pas exhaustive, mais vise à susciter le désir de se plonger dans des textes où le sérieux et le comique se mêlent en un savoureux mélange.

Une équipe de lecteurs attentifs s'est lancée avec entrain à la recherche de citations permettant d'éclairer le thème et d'en accompagner l'élaboration.

Le sommaire s'organise par auteurs : Sigmund Freud, Jacques Lacan, Jacques-Alain Miller, ainsi que par ordre chronologique.

Pour la rubrique Freud, nous vous proposons une sélection de « morceaux choisis », particulièrement en ce qui concerne les ouvrages *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, ainsi que l'article sur « L'humour » dans la mesure où ceux-ci portent entièrement sur la question du comique.

Pour le cours de Jacques-Alain Miller « L'orientation lacanienne », nous avons fait une sélection de vingt séminaires incontournables à lire, car au plus près du thème des J55.

Afin de faciliter cette bibliographie, nous l'avons organisée par date de conférence ou de rédaction du texte. Il vous suffit de cliquer sur une date pour y accéder.

Nous vous en souhaitons une bonne lecture !

Solenne Albert
Pour l'équipe de la Bibliographie des J55



L'ÉQUIPE

Directrice des 55^{es} journées de l'ECF : Laura Sokolowsky

Responsable de la bibliographie : Solenne Albert

Responsables d'édition : Isabelle Pontécaille et Sophie Charles

Équipe d'édition : Laure de Bortoli, Mathilde Braun, Eva Carrère-Naranjo, Christine Dabin, Anne Goalabré, Mathilde Hamard, Nina Houdmon, Marie-Claude Lacroix, Jocelyne Lamandé, Jean-François Lebrun, Anne-Cécile Le Cornec, Christophe Le Thorel, Anis Limami, Valérie Lorette, Nathalie Marion, Nadège Talbot

Sigmund FREUD

- *Binôme de coordination & d'orientation* : Amélia Martinez et Jérôme Lecaux
- *Lecteurs* : Jennifer Abraïni, Renée Adjiman, Chantal Alberti, Marie-Élisabeth Alves Plateaux, Marco Androsiglio, Marion Angel-Salis, Marjorie Attou, Françoise Biasotto-Roux, Marie-Paule Candillier-Philippot, Alice Chaix, Gaëlle Chamboncel, Kader Chelighem, Élise Clément, Émilie Dragula-Gabillet, Jérôme Elina, Noa Farchi, Cristóbal Farriol, Amalthée Fekete, René Fiori, Ombretta Graciotti, Nelson Hellmanzik, Michel Héraud, Jocelyne Lamotte, Marie Levenes Roussel, Jennifer Manca, Mariel Martins-Lecouturier, Quentin Meynaud, Stéphane Montagnier, Clélia Monteferrario, Caroline Nissan, Joséphine Novelli-Gambini, Anne Orenge, Isabela Otechar-Barbosa, Nathalie Paton, Christel Pellegrini, Anne Poisson, Emmanuel Provost, Marie-Josée Raybaud, Eleonora Renna, Alain Revel, Mélanie Romana, Patrick Roux

Jacques LACAN, Le Séminaire

- *Binôme de coordination et d'orientation* : Karine Soubaigné et Marie-Hélène Brousse
- *Lecteurs* : Olivia Audebert, Ingrid Barret, Clara Baudelin, Bénédicte Belgacem, Bérénice Bestel, Béatrice Brault-Lebrun, David Bruzon, Séverine Buvat, Sylvette Calloni, Hélène Casaus, Benoite Chéné, Baptiste Cosson, Solenne Daniel, Guillaume Darchy, Chantal Decourrière, Vanessa Delaizir, Émilie Diallo, Véronique Eydoux, Albert Filhol, Micaela Frattura, Nicolas Froment, Lia Gameiro, Célie Gérard, Alexandre Gouthière, Yann Le Fur, Marie-Agnès Macaire, Sylvaine Marchand, Jérôme Moissiniac, Clémence Pannetier, Sylvie Patte, Anne Pedro, Marie-Claude Pezron-Forestier, Emmanuel Provost, Cyril Sautejeau, Nadège Talbot, Anne-Marie Thomas, Aurélia Verbecq



Jacques LACAN. Autres publications

- *Binôme de coordination et d'orientation* : Solenne Leblanc et Fabian Fajnwaks
- *Lecteurs* : Christelle Arfeuille, Emmanuelle Arnaud, Laura Auriault, Colette Baillou, Sylvie Baudier, Frédéric Claudine Boiteau, Claudine Bonte, Pascale Bouda, Isabelle Chevrier, Elsa Defossez, Anne-Sophie Delaleu, Florence Dubois, Cécile Elmehdi, Isabelle Espert, Julie Faivre-Lucas, Karim Fénichel, Valérie Fraisse, Armelle Gaydon, Yuna Grouazel-Sow, Michèle Harroch, Sylvaine Hébert, Léa Hylak, Mark Krawczyk, Anne-Elisabeth Labenne, Amélie Le Dall, Nicole Legouedec-Busquant, Anne-Céline Lenfant, François Lévy, Stéphanie Luna Luna, Elisabetta Milan-Fournier, Raquel Monteiro, Vincent Moreau, Félicia Moscato, Sylvie Mothiron, Aurélie Pencreach, Corinne Perrot, Cécile Pineau-Chantelot, Analie Pourtier, Sébastien Puccinelli, Sissy Rapti-Escurier, Julia Richards, Marie Salaün, Marie Scaër, Gérard Seyeux, Susana Sherar, Florence Smaniotto, Anastasia Sotnikova, Sara Thomas, Hélène Toussaint, Claudia Vilela, Alice Viterbo, Dora Zaouch, Hélène Zou, Chérifa Zrari

Jacques-Alain MILLER. L'orientation lacanienne

- *Binôme de coordination et d'orientation* : Marjolaine Mollé et Pierre Sidon
- *Lecteurs* : Mahé Aja Fresquet, Carina Arantes Faria, Marie-Bénédicte Auboussu, Laëtitia Billant Bourdet, Pierre Bonny, Sophie Boucquey, Alexandra Bourcier, Béatrice Brault Lebrun, Marie Bruwier, Solène Caron, Eva Carrère-Naranjo, Natacha Delaunay, Marie-Françoise De Munck, Olivier De Ville, Sébastien Disdet, Ana Dussert, Élisabeth Gurniki, Marie Herrmann, Nina Houdmon, Véronique Juhel, Chloé Le Faucheur, Enora Le Moal, Claire Le Poitevin, Katell Le Scouarnec, Valérie Lorette, Guillaume Miant, Michel Spiesser, Itxaso Muro, Ariane Oger, Juliette Parchliniak, Pierre-Marie Pochou, Marie Poulain-Berhault, Solen Roch, Manoëlle Satre, Amandine Simon, Caroline Simon, Eve-Marie Sizaret, Chiara Stella Aquino Benitez, Adeline Suanez, Danièle Talmont Faivre, Sane Thireau, Lisa Toullec, Marion Trémel, Lionel Vallat

Jacques-Alain MILLER. Autres publications

- *Binôme de coordination et d'orientation* : Victor Rodriguez et Nicole Borie
- *Lecteurs* : Adela Bande-Alcantud, Alexandrine Almeida, Alice Ha Pham, Annie Ardisson, Valérie Bischoff, Françoise Bridon, Marie-Christine Bruyère, Odile Carissan, Aurélie Charpentier-Libert, Philippe Cousty, Cécile Favreau De Rivals, Claire Dramas, Serge Dziomba, Michèle Elbaz, Cécile El Maghrabi Garrido, Fabrice Ferry, Olivier Linden, Isabelle Galland, Jean-Pierre Galloy, Claire Dufaure, Carole Gesnouin, Xavier Gommichon, Zoubida Hamoudi, Alexandre Hugues, Dominique Jammet, Dominique Legrand, Isabelle Magne, Valérie Chevassus-Marchionni, Maï Linh Masset, Karine Mioche, Cédrine Monier, Laurence Morel, Valérie Morweiser, Florence Negre, Téodora Pavlova, Maelys Pin, Maryline Rebsamen, Nathalie Soual, Delphine Souali, André Soueix, Catherine Stef, Vanessa Sudreau, Dominique Szulzynger



SOMMAIRE

Sigmund FREUD

<i>1895 – 1904</i>	6
<i>1905 – 1908</i>	14
<i>1909 – 1920</i>	22
<i>1922 – 1937</i>	29

Jacques LACAN, Le Séminaire

<i>1953 – 1955 : livre I à II</i>	34
<i>1956 – 1958 : livre IV à V</i>	39
<i>1958 – 1961 : livre VI à VIII</i>	45
<i>1962 – 1967 : livre X à XIV</i>	52
<i>1967 – 1971 : livre XV à XVIII</i>	60
<i>1971 – 1976 : livre XIX à XXIII</i>	68

Jacques LACAN, Autres publications

<i>1936 – 1974</i>	73
--------------------	----

Jacques-Alain MILLER, L'orientation lacanienne

<i>1981 – 1983</i>	76
<i>1983 – 1987</i>	81
<i>1988 – 1992</i>	89
<i>1994 – 1996</i>	97
<i>1996 – 2007</i>	107

Jacques-Alain MILLER, Autres publications

<i>1974 – 1998</i>	117
<i>1999 – 2017</i>	122



Sigmund FREUD

1895-1904

Dans la soirée, elle se montre pour la première fois bien disposée et loquace, manifeste un humour que je n'eus pas soupçonné chez une personne aussi grave. C'est ainsi que, satisfaite de l'amélioration de son état, elle tourne en ridicule le traitement prescrit par son médecin précédent.

Études sur l'hystérie (1895), Paris, PUF, 1956, p. 40.

Si quelqu'un m'exprimait son étonnement du lien associatif établi entre une douleur physique et un affect psychique, et le prétendait multiples fois déterminé et artificiel, je répondrais que cet étonnement est tout aussi déraisonnable que celui exprimé par la phrase suivante : « Ce sont justement les riches qui, dans le monde, possèdent le plus d'argent. » C'est que là où il n'y a pas autant d'associations, il ne se forme pas de symptômes hystériques.

Études sur l'hystérie (1895), Paris, PUF, 1956, p. 140.

[Une patiente alitée depuis huit jours, un médecin pour la première fois vient la chercher] La douleur était apparue à la seconde même où elle avait pris le bras du médecin pour quitter sa chambre, et disparut, pendant la réapparition de cette scène, quand la patiente déclara avoir été dominée par la crainte de ne pas se présenter « comme il le faudrait » devant tous ces étrangers.¹

Voilà qui semble être un exemple frappant, presque comique de l'éclosion, au moyen du langage, d'un symptôme hystérique par symbolisation.

1. *Auftreten* veut dire marcher et se présenter, apparaître.

Études sur l'hystérie (1895), Paris, PUF, 1956, p. 143.

Tout observateur des hystériques constate sans peine que ces malades obéissent à une *compulsion émanant de représentations hyper-intenses*. [...] Le sujet lui-même se rend compte de la bizarrerie de la situation.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 359.

Lorsque le rêve, dans le courant de la matinée, me revint à l'idée, je me mis à rire et dis : Ce rêve est un non-sens. Mais il ne se laissa pas abolir et me poursuivit toute la journée, jusqu'à ce que finalement, le soir, je me fasse des reproches.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, PUF, 2010, p. 173.



Chez l'une de mes patientes, tous les rêves ont le caractère d'une « *mise sous pression* » ; elle se met sous pression pour arriver à l'heure, ne pas rater le train, etc. Dans l'un de ses rêves *elle doit aller chercher son amie ; sa mère lui a dit qu'elle doit y aller en voiture, pas à pied ; mais elle part en courant et ce faisant n'arrête pas de tomber.* – Le matériau qui émerge à l'occasion de l'analyse permet d'identifier le souvenir de rêves de presse similaires dans l'enfance (on sait ce que le Viennois appelle « *eine Hetz* », une rigolade) et fournit en particulier pour l'un des rêves une référence à la plaisanterie, chère aux enfants, qui consiste à prononcer : « la vache a couru, jusqu'à ce qu'elle tombe » aussi que si c'était un seul mot, ce qui est encore une « *presse* ». Toutes ces pratiques innocentes de mise sous pression entre petites amies sont remémorées parce qu'elles en remplacent d'autres, moins innocentes.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 239.

Bien des gens donc, qui aujourd'hui aiment leurs frères et sœurs et se sentiraient dépossédés par leur disparition, portent à leur rencontre dans leur inconscient, depuis une période précoce, de méchants désirs qui arrivent à se réaliser dans des rêves. Mais il est tout particulièrement intéressant d'observer, jusqu'à l'âge de trois ans ou un peu plus, le comportement des petits enfants à l'égard de leurs frères et sœurs plus jeunes. L'enfant, jusqu'à présent, était l'unique enfant ; et voilà qu'on lui annonce que la cigogne en a amené un nouveau. L'enfant passe l'arrivant à l'inspection, puis énonce résolument sa sentence : « La cigogne doit le reprendre.¹ »

1. Hans, trois ans et demi, dont la phobie est l'objet de notre analyse [...], s'exclame pendant un accès de fièvre, peu de temps avant la naissance de sa petite sœur : « Mais je ne veux pas de petite sœur. » Un an et demi plus tard, pendant sa névrose, il avoue sans ambages qu'il souhaite que sa mère en lui donnant le bain laisse tomber l'enfant dans la baignoire, afin qu'il meure. Ce qui par ailleurs n'empêche pas Hans d'être un enfant gentil et tendre, qui au demeurant va bientôt se prendre d'affection pour cette sœur et s'employer à la protéger de tout cœur.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 292.

Une autre petite fille de quatre ans, particulièrement douée et vive, chez qui cet élément de psychologie enfantine est particulièrement transparent, dit les choses directement : « La 'tite moman maintenant elle peut s'en aller, et le 'tit popa il doit se marier avec moi, et je vais être sa femme. »

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 299-300.

Quand le petit garçon a le droit de dormir à côté de sa mère dès que le père est en voyage, et doit au retour de celui-ci retourner dans la chambre des enfants et rejoindre une personne qui lui plaît beaucoup moins, il est très possible que prenne forme chez lui le désir que le père soit toujours absent, pour qu'il puisse ainsi garder sa place auprès de sa chère et belle maman, et, manifestement, c'est un moyen de parvenir à la satisfaction de ce désir que le père soit mort, car il y a une chose que son expérience lui a apprise : les gens qui sont « morts », comme le grand-papa, par exemple, sont toujours absents, ne reviennent jamais.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 300.



L'« angoisse d'examen » des névrosés trouve elle aussi à se conforter dans cette angoisse infantile. Quand nous avons cessé d'être écoliers, ce ne sont plus, comme c'était le cas d'abord, les parents et les éducateurs, et plus tard les professeurs, qui pourvoient à notre punition ; l'inexorable enchaînement causal de l'existence a pris en charge la poursuite de notre éducation [...] chaque fois que nous attendons que le résultat nous punisse, parce qu'il y a quelque chose que nous n'avons pas fait correctement, dont nous ne sommes pas tirés convenablement, chaque fois que nous percevons la pression d'une responsabilité.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 316.

D'une façon générale, les mots sont fréquemment traités par le rêve comme des choses et connaissent alors les mêmes compositions que les représentations de chose. Des créations de mots comiques et rares sont le résultat de ce genre de rêves.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, PUF, 2010, p. 339.

La même décomposition et composition de syllabes, véritable chimie des syllabes – nous sert à l'état de veille à faire de multiples plaisanteries. [...] si mes rêves apparaissent spirituels, cela ne tient pas à ma personne, mais aux conditions psychologiques particulières dans lesquelles est travaillé le rêve, et cela est en intime corrélation avec la théorie du spirituel et du comique.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, PUF, 2010, p. 341. (note de bas de page 1)

Dans tous ces rêves d'inversion il me semble en outre qu'une relation à la tournure méprisante (« montrer son derrière à quelqu'un ») est contenue.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, PUF, 2010, p. 371.

Dans les rêves des hommes on trouve souvent la cravate comme symbole du pénis, non pas sans doute uniquement parce qu'elle pend de tout son long et est caractéristique de l'homme, mais aussi parce qu'on peut la choisir à son gré, liberté à laquelle la nature s'oppose pour ce qui est de la chose-propre correspondant à ce symbole.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, PUF, 2010, p. 401.

Pour présenter symboliquement la castration le travail de rêve se sert de : la calvitie, la coupe de cheveux, la chute des dents et la décapitation.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, PUF, 2010, p. 403.

Un jeune homme, par exemple, à qui son grand-père a légué un gros héritage, rêve, à l'occasion d'un reproche qui lui est fait de dépenser une grosse somme d'argent, que le grand-père est de nouveau en vie et lui demande des comptes. Ce que nous tenons pour la révolte contre ce rêve, l'objection, fondée sur notre savoir mieux établi, que l'homme en question est bel et bien déjà mort, est en réalité la pensée réconfortante que le mort n'a pas eu besoin de vivre ça, ou le contentement de savoir qu'il n'a plus son mot à dire là-dessus.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 470.



Le rêve est donc rendu absurde quand se présente dans les pensées du rêve, comme l'un des éléments du contenu, le jugement qui énonce : *ceci est une absurdité*, pour peu bien sûr que le sens critique et l'esprit moqueur motivent l'une des séquences de pensées inconscientes du rêveur. L'absurde devient par là même l'un des moyens par lesquels le travail du rêve figure la contradiction, tout comme l'inversion d'une relation matérielle entre pensées du rêve et contenu onirique, ou comme l'exploitation des sensations d'inhibition motrice. Toutefois ce qu'il y a d'absurde dans le rêve ne peut pas se traduire par un simple « non », mais doit au contraire restituer la disposition des pensées du rêve à rire et à se moquer en même temps que la contradiction est là.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 474.

Le fait que, comme exemples de l'absurdité des rêves, se soient d'abord présentés à nous des rêves comme ceux du père mort, n'est pas non plus, loin s'en faut, un hasard. Les conditions de la création de rêves absurdes se trouvent ici réunis de manière typique. L'autorité propre au père a provoqué précocement la critique de l'enfant ; les exigences sévères qu'il a formulées ont incité l'enfant, pour se soulager, à surveiller avec acuité la moindre faiblesse du père ; mais la piété filiale dont la personne du père demeure entourée en particulier après sa mort dans nos pensées aiguise la censure qui en les repoussant maintient les expressions de cette critique à l'écart de la prise de conscience.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 475.

De tout temps, ceux qui avaient quelque chose à dire et ne pouvaient le dire sans danger ont presque toujours aimé se mettre le bonnet du Fou sur la tête. L'auditeur à qui était destinée la parole interdite la tolérait davantage quand il pouvait rire en même temps et se bercer du jugement que ces choses peu aimables étaient manifestement quelque chose de fou.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 484-485.

L'un de mes patients fait un rêve qu'il trouve intéressant, puisqu'aussitôt réveillé il déclare : *il faut que je raconte ça au docteur*. Le rêve est analysé et produit les allusions les plus nettes à une relation qu'il a commencée pendant le traitement et dont il s'était promis *de ne rien me raconter*¹.

1. Dans les rêves intervenant dans le traitement psychanalytique, l'invitation encore contenue expressément dans le rêve ou la décision : « *Il faut que je raconte ça au docteur* » correspond régulièrement à une grande résistance opposée à la confession du rêve, et il n'est pas rare qu'elles soient suivies de l'oubli du rêve.

L'Interprétation du rêve (1900), Paris, Points, 2013, p. 486-487.

Je lui demandai sur quel poème il voulait s'essayer et il choisit « La fiancée de Corinthe », un poème qu'il aimait beaucoup et croyait connaître par cœur, au moins par strophes entières. Au début de la reproduction il fut gagné par une incertitude à vrai dire frappante : « Est-ce « Cheminant de Corinthe à Athènes », demanda-t-il « ou « Cheminant d'Athènes à Corinthe » ? Je fus moi aussi un moment hésitant jusqu'à ce que j'aie remarqué en riant que le titre du poème « La fiancée de Corinthe » ne laissait aucun doute quant à la route sur laquelle cheminait le jeune homme.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 68.



Un monsieur exprime ses condoléances à une jeune dame dont l'époux est mort depuis peu et il ajoute : « Vous trouverez de la consolation en vous *widwen*¹ [!] totalement à vos enfants. La pensée réprimée fait référence à une consolation d'une autre nature : une jeune et jolie *Witwe* [veuve] ne tardera pas à connaître de nouvelles joies sexuelles.

Le même monsieur s'entretient avec la même dame, lors d'une soirée, des grands préparatifs qui se font à Berlin en vue des fêtes de Pâques et il demande : « Avez-vous vu aujourd'hui la devanture de Wertheim ? Elle est entièrement *décolletée*. » Il ne s'était pas permis d'exprimer tout haut son admiration pour le décolleté de cette jolie femme et voilà que la pensée prohibée s'imposait du fait qu'il transformait en décolleté la décoration d'une devanture de grand magasin, le mot devanture étant ici inconsciemment utilisé dans un double sens.

1. Précision éditoriale : « *widwen* » est une condensation de « *Witwe* » et « *widmen* », se consacrer à.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 152.

Le rapprochement entre une méprise de parole et un trait d'esprit peut aller aussi loin que dans le cas communiqué par O. Rank, où celle qui est l'auteur de la méprise de paroles en rit finalement comme d'un trait d'esprit : « Un jeune homme marié auquel son épouse soucieuse de conserver son air de jeune fille ne permettait que de mauvais gré un commerce sexué fréquent, me racontait l'histoire suivante, [...] Après une nuit au cours de laquelle il avait une fois de plus passé outre à l'ordre d'abstinence imposé par sa femme, il se rase au matin dans leur chambre à coucher commune et se sert à cette occasion [...] de la *Puderquaste* [houpette à poudre de riz] posée sur la petite table de nuit de son épouse, encore couchée. La dame, extrêmement soucieuse de son teint, lui avait déjà à plusieurs reprises reproché de faire cela et lui crie donc, irritée : « Te voilà une fois de plus en train de me *pudern* [poudrer] avec ta *Quaste* [houpette]. » L'éclat de rire du mari lui faisant remarquer sa méprise de parole [...], elle finit par rire gaiement avec lui ('*pudern*' est pour tout Viennois un terme usuel pour "coïter", la *Quaste* [houpette] un symbole phallique qui ne fait guère de doute). »

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 163.

Ce n'est rien de moindre, mais c'est quelque chose de différent qu'O. Rank décrit comme « méprise de parole pleine d'esprit ».

« À une femme mariée aimant entendre des anecdotes et dont on affirme qu'elle n'est pas hostile aux sollicitations extraconjugales lorsqu'elles s'appuient sur des cadeaux appropriés, un jeune homme, qui lui aussi sollicite ses faveurs, raconte non sans intention l'histoire suivante, depuis longtemps bien connue. Deux amis sont associés en affaires. L'un d'eux s'efforce d'obtenir les faveurs de la femme quelque peu prude de son compagnon ; finalement elle veut bien les lui accorder contre un cadeau de mille florins. Comme le mari s'apprête à partir en voyage, son compagnon lui emprunte mille florins et promet de les restituer à sa femme dès le lendemain. C'est naturellement en tant que salaire d'amour présumé qu'il remet ce montant à la femme qui finalement se croit découverte et qui, au retour du mari, lorsqu'il lui réclame les mille florins, subit l'affront en plus du dommage. Lorsque, racontant cette histoire, le jeune homme fut parvenu au passage où le séducteur dit à son compagnon : « je rendrai demain l'argent à ta femme », son auditrice l'interrompt en prononçant ces paroles qui en disent long : « Dites-donc, ne me l'avez-vous pas déjà ... rendu ? Ah, pardon, je voulais dire... raconté ? » Elle ne pouvait guère déclarer plus nettement, à moins de le faire directement, qu'elle était disposée à se donner dans les mêmes conditions ».

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 186.



L'hilarité et le sarcasme qu'un tel fourvoiement du discours provoque avec certitude au moment décisif témoignent contre la convention tenue plus généralement admise, selon laquelle une méprise de parole est un *lapsus linguæ* sans significativité psychologique. Ce ne fut rien de moins que le chancelier de l'Empire allemand, le prince v. Bülow, qui tenta de sauver la situation par une telle objection le jour où les termes de son plaidoyer en faveur de son empereur [...] basculèrent en leur contraire du fait de sa méprise de parole. « En ce qui concerne le présent, l'ère nouvelle qui est celle de l'empereur Guillaume II, je ne puis que répéter ce que j'ai dit il y a un an, à savoir qu'il serait inconvenant et inique de parler de l'entourage de notre Empereur comme d'un cercle de conseillers responsables... (vives clameurs : irresponsables) irresponsables. Pardonnez le *lapsus linguæ*. » (Hilarité.)

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 191.

Irritante et ridicule, telle est pour moi une méprise de lecture à laquelle je succombe très fréquemment lorsque, en vacances, je me promène dans les rues d'une ville étrangère. Je lis alors sur chaque enseigne de magasin qui d'une façon ou d'une autre s'offre à nous : antiquités. C'est le plaisir-désir d'aventures du collectionneur.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 218.

Voici une méprise d'écriture qui par son contenu coïncide avec un mauvais trait d'esprit bien connu mais pour laquelle l'intention de faire un trait d'esprit était à coup sûr exclue. [...] « Séjournant en qualité de patient dans une maison de santé [...], j'apprends à regret qu'a été constatée chez un proche parent la même maladie que celle qui m'avait forcé à me mettre en quête d'un établissement de soins. Dans une lettre j'engage alors mon parent à aller voir un spécialiste, un professeur bien connu chez qui je suis actuellement en traitement et de l'autorité médicale de qui je suis convaincu, même si par ailleurs j'ai toute raison de déplorer son impolitesse ; car le professeur en question m'a – tout récemment – refusé d'établir un certificat qui était pour moi d'une grande importance. Dans la réponse à ma lettre mon parent me fait remarquer une faute d'écriture qui, étant donné que dans l'instant je reconnus la cause, m'amusa énormément. On trouvait dans ma lettre le passage suivant : « ... je te conseille d'ailleurs d'insulter sans plus attendre le professeur x. » Naturellement j'avais voulu écrire consulter.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 247.

Un homme, à ce que raconte A. A. Brill, fut pressé par sa femme de prendre part à une réunion mondaine qui lui a été au fond très indifférente. Il céda finalement aux instances de son épouse, et commença à sortir de la malle son habit de cérémonie, mais s'interrompit et décida de se raser d'abord. Lorsqu'il en eut terminé, il retourna vers la malle, mais la trouva bouclée – et la clé était introuvable.

Il était impossible de dénicher un serrurier, car cela se passait un dimanche soir et c'est ainsi que mari et femme durent se faire excuser à la soirée mondaine. Lorsque le lendemain matin, la malle fut ouverte, la clé se trouvait à l'intérieur. Dans sa distraction l'homme l'avait laissée tomber dans la malle et avait déclenché la fermeture de celle-ci. Certes il me donna l'assurance qu'il avait fait cela à son insu et sans intention, mais nous savons qu'il ne voulait pas aller à la soirée mondaine. On ne manquait donc pas d'un motif pour que la clé fût égarée.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 271-272.



Lors d'un accident de voiture, une jeune femme se fracture les os d'une de ses jambes, si bien qu'elle doit garder le lit pendant des semaines, se fait alors remarquer par le manque de manifestations douloureuses et le calme avec lequel elle supporte ses ennuis. [...] La jeune femme se trouvait avec son mari fort jaloux dans la propriété d'une sœur elle-même mariée, en compagnie de ses nombreux autres frères et sœurs et de leurs maris et femmes. Un soir, devant ce cercle intime, elle se produisit dans un des arts auxquels elle s'adonnait : elle dansa le cancan dans toutes les règles de l'art sous les applaudissements nourris de la famille, mais à la moindre satisfaction de son mari qui lui siffla bas à l'oreille : tu t'es conduite comme une catin. Le mot porta. Nous ne chercherons pas à savoir si c'était précisément à cause de la danse qu'elle venait d'exécuter. Elle passa une nuit agitée, le matin suivant elle désira faire une promenade en voiture. Mais elle choisit elle-même les chevaux, en refusa une première paire, en exigea une autre. Sa plus jeune sœur voulut que son bébé, accompagné de sa nourrice, aille avec elle dans la voiture, ce à quoi elle s'opposa énergiquement. Pendant la promenade elle se montra nerveuse, avertit le cocher que les chevaux allaient s'emballer et lorsque pour un instant les bêtes inquiètes firent effectivement des difficultés elle sauta, effrayée, de la voiture et se fractura le pied, alors que les voyageurs restés dans la voiture s'en tirèrent sains et saufs. Si, après la mise à découvert de tels détails, on ne peut guère douter que cet accident ait été à vrai dire une mise en scène, nous ne manquerons pourtant pas d'admirer l'adresse qui obligea le hasard à infliger une punition aussi adaptée à la faute. Car désormais il lui fut pour un temps assez long impossible de danser le cancan.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 331.

J'ai aussi entendu parler d'un monsieur d'un certain âge qui prit pour femme une très jeune fille et qui, au lieu de partir en voyage, eut l'idée de passer la nuit de nocces dans un hôtel de la grand-ville. À peine arrivé à l'hôtel il s'aperçut avec effroi qu'il lui manquait son portefeuille, dans lequel il y avait toute la somme d'argent destinée au voyage de nocces, donc qu'il l'avait égaré par méprise ou perdu. On parvint encore à joindre par téléphone son domestique qui retrouva l'objet manquant dans l'habit que le marié avait retiré et le rapporta à l'hôtel à celui qui attendait avec impatience, lui qui était entré dans l'état conjugal sans capacités financières. Le lendemain matin il put partir en voyage avec sa jeune femme ; la nuit même, il était resté – comme ses craintes l'avaient laissé prévoir – « incapable ».¹

1. Précision éditoriale : en allemand, il y a là une équivoque sur « *Vermögen* » qui signifie à la fois la fortune et la capacité d'avoir une érection.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 375-376.



J'ai défendu à un patient d'appeler au téléphone sa bien-aimée, avec laquelle lui-même voulait rompre, car chaque conversation attise de nouveau son combat pour se déshabituer d'elle. Ce qu'il doit faire, c'est lui écrire quelle opinion il a finalement d'elle en dépit des difficultés qu'il y a à lui faire parvenir des lettres. Il me rend alors visite à 1 heure pour me dire qu'il a trouvé un moyen de contourner ses difficultés, me demandant aussi, entre autres, s'il lui est permis de se référer à mon autorité médicale. À deux heures il est occupé à rédiger sa lettre de rupture, s'interrompt soudain, dit à sa mère, présente à ses côtés : Voilà que j'ai oublié de demander au professeur s'il m'est permis de nommer son nom dans ma lettre, se dirige en hâte vers le téléphone, réclame la communication et demande dans le combiné d'une voix forte : S'il vous plaît, sera-t-il possible de parler à Monsieur le Professeur tout de suite après son repas ? En réponse retentit à ses oreilles un « Adolf, es-tu devenu fou ? » tout étonné, émis par la même voix que celle que selon mon commandement il aurait à vrai dire dû ne plus entendre. Il avait simplement commis « une erreur » et indiqué au lieu du numéro du médecin celui de sa bien-aimée.

Sur la psychopathologie de la vie quotidienne (1901), Paris, PUF, 2024, p. 401-402.



1905-1908

Cette manière qu'ont les malades de se défendre contre un auto-reproche en faisant le même reproche à autrui [...] a son modèle dans les répliques des enfants qui répondent sans hésitation : « menteur ! Tu en es un toi-même ! »

Ce n'est pas seulement que les névrosés eux-mêmes constituent une classe très nombreuse, mais il faut aussi considérer que les névroses s'estompent le long d'une chaîne ininterrompue qui va de leurs diverses manifestations à la santé ; moyennant quoi Mœbius a pu dire à juste titre : nous sommes tous un peu hystériques.

Trois essais sur la théorie sexuelle (1905), Paris, Gallimard, 1987, p. 88.

L'esprit, c'est « le comique totalement subjectif, c.-à-d. le comique que nous faisons naître, qui s'attache à nos actes en tant que en tant que tels, vis-à-vis duquel chacun de nous se comporte toujours comme un sujet situé au-dessus de lui ».

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 44.

Nous prêtons un *sens* à un énoncé, tout en sachant qu'en toute logique, ce sens ne peut lui revenir. Nous trouvons en lui une *vérité*, que, l'instant d'après [...], nous ne pouvons quand même pas y trouver.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 48.

Heymanns (*Zeitschrift für Psychologie xi*, 1896) indique de façon détaillée comment l'effet d'un mot d'esprit est produit par la succession de la stupéfaction et de l'illumination.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 49.

C'est seulement au moment de cette seconde illumination, lorsqu'il nous apparaît que la responsabilité de toute l'affaire revient à un mot qui, [...] est dénué de sens, au moment de cette résolution dans le néant, c'est alors seulement, dit Lipps, qu'est produit le comique.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 50.

On peut affirmer sans doute aucun que c'est précisément à cette formation de mot [« *famillionnaire* »]¹ que tiennent le caractère spirituel et l'effet hilarant de ce mot d'esprit.

1. *Wortgebilde*. Il s'agit, non pas de l'opération de formation du mot, mais de son résultat (de tel ou tel mot, on dit que c'est une formation savante, une formation populaire, etc.)

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 60-61.

Dans quelle mesure un processus langagier de condensation accompagné de la formation d'un substitut constitué par un mot mixte peut-il nous procurer du plaisir et nous forcer à rire ?

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 63.

J'ai décrit comme un des éléments de ce travail du rêve un processus de condensation qui offre la plus grande similitude avec celui qu'utilise la technique du mot d'esprit, étant donné que, comme celui-ci, il conduit à un raccourcissement et crée des formations substitutives présentant le même caractère.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 77.



Je puis d'ailleurs attirer l'attention sur une relation qui existe entre le mot d'esprit et l'énigme.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 82. (note de bas de page 1)

Il est facile d'indiquer ce dont nous faisons l'économie [...]. C'est d'exprimer une critique, de formuler un jugement, ces deux opérations étant déjà contenues dans le nom [*Rousseau – roux et sot*] lui-même.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 101.

La mise en évidence des automatismes psychiques est une des techniques du comique, au même titre que toute opération visant à démasquer quelqu'un ou consistant à se trahir soi-même.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 136.

Est-ce que, d'aventure, ces histoires seraient seulement « comiques », sans être également « spirituelles » ? Le comique travaille-t-il ici avec les mêmes moyens que le mot d'esprit ?

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 136.

Les philosophes qui incluent le mot d'esprit dans le domaine du comique et qui traitent du comique lui-même dans le cadre de l'esthétique, caractérisent la représentation de type esthétique par la condition suivante : [...] nous ne voulons rien obtenir des choses ni rien en faire [...] nous nous contentons, au contraire, de les considérer et de jouir de la représentation.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 185-186.

Pour ce qui est du mot d'esprit, [...] je puis affirmer, [...] qu'il s'agit là d'une activité ayant pour but d'obtenir un gain de plaisir à partir des processus psychiques (intellectuels ou autres).

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 186.

Le mot d'esprit [...] là où il n'est pas innocent, [...] se met au service de tendances [...] : il s'agit soit du mot d'esprit *hostile* (celui qui sert à commettre une agression, à faire une satire, à opposer une défense), soit du mot d'esprit *obscène* (celui qui sert à dénuder).

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 188.

Celui qui rit de la grivoiserie qu'il entend, rit de la même manière que celui qui est spectateur d'une agression à caractère sexuel.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 189.

Le sexuel qui forme le contenu de la grivoiserie englobe plus que ce qui est particulier à chacun des deux sexes, il s'y ajoute les choses communes aux deux sexes sur lesquelles porte la honte, c'est-à-dire l'excrémentiel dans toute l'étendue du terme.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 189.

La grivoiserie est comme une mise à nu de la personne sexuellement différente à qui elle s'adresse.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 190.



La puissance qui, chez la femme, mais aussi, dans une moindre mesure, chez l'homme, rend plus difficile ou impossible à atteindre la jouissance procurée par l'obscénité non voilée, cette puissance, nous l'appelons le « refoulement ».

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 195.

Nous découvrons que le mot d'esprit tendancieux offre un moyen d'annuler rétroactivement le renoncement et de regagner ce qui a été perdu.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 196.

Nous ne pouvons rire qu'à partir du moment où le mot d'esprit nous a prêté son aide.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 196.

Ainsi donc, nous ignorons, rigoureusement parlant, de quoi nous rions.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 197.

La « chute¹ » choisie est le juste compromis entre le fait qu'il a raison et le fait qu'il a tort, ce qui ne tranche certes pas la question, mais correspond bien au conflit qui existe en nous-mêmes.

1. « Pointe ». Ce terme possède en allemand un sens unique, celui d'effet final surprenant et souvent spirituel apparaissant en conclusion d'un développement, notamment d'un mot d'esprit.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 209.

Un tel gain de plaisir correspond à l'économie réalisée sur la dépense psychique.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 225.

Nous remarquons chez l'enfant, [...] l'inclination à chercher derrière des sonorités de mots identiques ou similaires une signification identique, inclination qui est source de nombreuses erreurs dont rient les adultes.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 227.

La rime, l'allitération, le refrain ainsi que d'autres formes littéraires de répétition de sonorités verbales similaires exploitent la même source de plaisir, à savoir le fait de retrouver le connu [.]

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 230.

À l'âge où l'enfant apprend à manier le vocabulaire de sa langue maternelle, il éprouve un plaisir manifeste à faire de ce matériau une « expérimentation ludique » (Groos), et il assemble les mots sans se soumettre à la condition de sens, afin d'obtenir grâce à eux l'effet de plaisir lié au rythme ou à la rime.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 235.

Une bonne partie des canulars d'étudiants relève de cette réaction. C'est que l'homme est un « infatigable chercheur de plaisir » [...] et chaque fois qu'il doit renoncer à un plaisir qu'il a déjà goûté une fois, il lui en coûte beaucoup.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 237.



Grâce aux joyeuses absurdités du *Bierschwefel* [\approx inepties débitées devant un bock], l'étudiant essaie de sauver le plaisir qu'il tire de la possibilité de penser librement, que la formation universitaire qu'il reçoit lui fait perdre de plus en plus.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 237.

Quand on a l'occasion, en tant que médecin, de faire la connaissance d'une de ces personnes qui [...] sont connues dans leur milieu comme étant des faiseurs de mots d'esprit [...], on peut être surpris de découvrir que cette personne spirituelle est une personnalité clivée et prédisposée aux affections nerveuses.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 261.

Il n'est pas rare que le ressort de la production de mots d'esprit innocents soit la poussée ambitieuse qui porte à montrer son esprit, à être en représentation, une pulsion qui s'assimile à l'exhibitionnisme dans le domaine sexuel.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 262.

Quant aux mots d'esprit tendancieux visant à une agression, ceux qui les réussissent le mieux sont ceux pour lesquels on peut établir que leur sexualité présente une puissante composante sadique qui, dans la vie, est plus ou moins inhibée.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 262.

Dans le domaine du comique aussi, la communication à une autre personne procure de la jouissance ; mais elle n'est pas impérieuse, on peut jouir seul du comique là où on le rencontre.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 263.

Ainsi, chaque [type de] mot d'esprit exige son public propre, et le fait de rire des mêmes mots d'esprit est la preuve d'un accord profond sur le plan psychique.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 275.

Cette concordance ne nous invite-t-elle pas à conclure qu'au moins sur un point essentiel, le travail du mot d'esprit et le travail du rêve ne peuvent qu'être identiques ? Voilà, à mon avis, le travail du rêve dévoilé devant nous dans ses caractères les plus importants ; quant aux processus psychiques à l'œuvre dans le mot d'esprit, c'est justement l'élément que nous pouvons légitimement comparer au travail du rêve, à savoir le processus de formation du mot d'esprit chez la première personne, qui nous est caché.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 299.

Le mot d'esprit a, d'une façon tout à fait remarquable, le caractère d'une « idée qui vient » involontaire.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 302.

Nous avons découvert que l'intention originelle du mot d'esprit consistait à obtenir un tel gain de plaisir grâce à des mots, ce qui, au stade du jeu, ne lui était pas défendu, mais qui, au cours du développement intellectuel [de l'enfant], s'était trouvé endigué par la raison critique.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 305.



Si on ne le savait déjà grâce à l'exploration de la psychologie des névroses, on en arriverait nécessairement, dans le cas du mot d'esprit, à pressentir que la singulière élaboration inconsciente n'est rien d'autre que le type infantile du travail de la pensée. Seulement, il n'est pas très facile de saisir au vol chez l'enfant cette pensée infantile avec ses particularités conservées dans l'inconscient de l'adulte, car, la plupart du temps, elle se trouve corrigée pour ainsi dire *in statu nascendi*. Dans toute une série de cas cependant, cela réussit quand même, et nous rions alors à chaque fois de la « bêtise d'enfant ». D'une façon générale, toute mise en évidence de telles choses inconscientes produit sur nous un effet « comique¹».

1. Beaucoup de mes patients névrosés en traitement psychanalytique ont régulièrement l'habitude d'attester par un rire qu'on est parvenu à modifier fidèlement à leur perception consciente les choses inconscientes voilées, et ils rient aussi à des moments où le contenu de ce qui a été dévoilé ne le justifie d'aucune manière. À cela, il est vrai, il y a une condition, c'est qu'ils aient suffisamment approché de ces choses inconscientes pour les saisir une fois que le médecin, les ayant devinées, les leur aura présentées.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 307.

Je veux parler de l'*ironie*, qui se rapproche beaucoup de l'esprit et que l'on compte parmi les sous-catégories du comique. L'essence de l'ironie consiste à énoncer le contraire de qu'on a l'intention de communiquer à l'autre, tout en lui permettant cependant de faire l'économie de cette contradiction grâce à l'intonation, aux gestes d'accompagnement, à de petits indices stylistiques (quand il s'agit d'une présentation écrite), par lesquels on laisse entendre qu'on pense soi-même le contraire de ce qu'on énonce.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 313.

À la personne qui l'emploie [l'ironie], elle offre l'avantage de permettre de tourner facilement les difficultés qu'occasionnent les propos directs [...]; chez l'auditeur, elle produit du plaisir comique [...] elle l'incite à effectuer une dépense de contradiction dont il discerne aussitôt le caractère superflu.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 313.

Une telle comparaison entre le mot d'esprit et une catégorie du comique qui en est proche peut nous confronter dans notre hypothèse, à savoir que la relation à l'inconscient est le propre du mot d'esprit, et peut-être aussi ce qui le sépare du comique¹.

1. C'est aussi sur la séparation entre ce qu'on dit et les gestes d'accompagnement (au sens le plus large) que repose le caractère comique qu'on appelle sa « sécheresse ».

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 313.

Il existe d'autres moyens [que le mot d'esprit] d'obtenir [...] le non-sens et d'en tirer du plaisir : la caricature, l'exagération, la parodie et le burlesque s'en servent et créent ainsi le « non-sens comique ».

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 315-316.

La *plaisanterie* naît de l'humeur enjouée.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 319.

Lorsqu'ils sont d'humeur enjouée, la plupart des gens sont certainement capables de produire des plaisanteries ; quant à l'aptitude à l'esprit, elle n'existe, indépendamment de l'humeur, que chez peu de personnes.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 320.



C'est l'existence de tendances puissantes, allant jusque dans l'inconscient, qui constituent une aptitude particulière à la production de mots d'esprit et peuvent nous expliquer que les conditions subjectives permettant le mot d'esprit soient si fréquemment remplies chez les personnes névrosées.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 320.

Le mot d'esprit, on le fait, le comique, on le trouve.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 324.

Le comique se présente tout d'abord comme une trouvaille involontaire ayant pour origine les relations sociales entre les hommes.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 336.

Le comique que je trouve dans certaines particularités mentales et psychiques d'un autre est manifestement [...] le résultat d'une comparaison entre lui et mon moi.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 345.

On peut surtout faire naître le comique dans sa propre personne afin d'en amuser d'autres, par ex. en faisant semblant d'être maladroit ou idiot.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 352.

Mot d'esprit et comique sont emmêlés, à savoir le cas des mots d'esprit fondés sur le non-sens.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 358.

L'acte de consciemment laisser faire des modes de pensée inconscients et rejetés parce que fautifs est un moyen qui permet la production du plaisir comique.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 360.

Le mot d'esprit est, pour ainsi dire, la contribution au comique issue du domaine de l'inconscient.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 366.

Le domaine du sexuel et de l'obscène fournit un très grand nombre d'occasions de gain de plaisir comique à côté de celui dont l'excitation sexuelle est empreinte.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 389.

L'humour, lui, peut être conçu comme la plus haute de ces réalisations de défense.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 407.

L'humour est plus proche du comique que du mot d'esprit. Il a aussi en commun avec lui la localisation psychique dans le préconscient, tandis que le mot d'esprit, comme nous avons dû l'admettre, se trouve formé comme compromis entre inconscient et préconscient.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 408.



Méлинаud [...] formule ainsi la condition du rire : *Ce qui fait rire, c'est ce qui est à la fois, d'un côté, absurde et de l'autre, familier.*

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 409. (note de bas de page 1)

Le plaisir du mot d'esprit nous a semblé provenir de l'*économie d'une dépense d'inhibition*, celui du comique, de l'*économie d'une dépense* (d'investissement) *de représentation*, et celui de l'humour de l'*économie d'une dépense de sentiment*.

Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Gallimard, 1988, p. 410-411.

Il est facile d'apercevoir où réside la ressemblance entre le cérémonial névrotique et les actions sacrées du rite religieux [...] Mais on est frappé tout autant par les différences, [...] les petites adjonctions du cérémonial religieux sont conçues comme symboliques et chargées de sens, tandis que celles du cérémonial névrotique apparaissent comme ineptes et dénuées de sens. La névrose obsessionnelle fournit ainsi la caricature mi-comique mi-tragique d'une religion privée.

« *Actions compulsives et exercices religieux* » (1907), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 135.

À l'âge de trois ans [...], [Hans] visitant pour la première fois une étable, a assisté à la traite d'une vache et s'est alors écrié stupéfait : « Regarde, il sort du lait du fait-pipi. »

« *Les explications sexuelles données aux enfants* » (1907), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 10.

Il [Hans] voit comment l'eau sort d'une locomotive et dit : « Regarde, la locomotive fait pipi, où donc est son « fait-pipi » ?

« *Les explications sexuelles données aux enfants* » (1907), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 10.

J'ai surpris une fois dans une nurserie : un petit garçon faisait des remontrances à sa petite sœur : « Mais comment peux-tu penser que la cigogne apporte les petits enfants. Tu sais bien que la cigogne est un mammifère. Crois-tu alors que la cigogne apporte aux *autres* mammifères leurs bébés ? »

« *Les explications sexuelles données aux enfants* » (1907), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 12-13.

L'aîné manifeste, contre le concurrent, une hostilité non dissimulée qui se soulage dans un jugement sans aménité, dans des désirs comme : « que la cigogne le remporte ».

« *Les théories sexuelles infantiles* » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 17.

L'enfant en vient maintenant à s'occuper du premier, du grand problème de la vie et se pose la question : *d'où viennent les enfants* ? question qui, à la vérité, veut dire tout d'abord : d'où est venu, en particulier, cet enfant perturbateur ?

« *Les théories sexuelles infantiles* » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 17.

C'est la cigogne qui apporte les enfants, qu'elle est allée chercher dans l'eau.

« *Les théories sexuelles infantiles* » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 17.



Je connais un enfant de trois ans qui, ayant obtenu une telle explication [réponse évasive à d'où viennent les enfants], avait disparu, au grand effroi de sa nourrice : on le retrouva au bord du grand étang du château où il s'était dépêché d'aller pour observer les enfants dans l'eau ; [...] il savait mieux : ça n'était pas la cigogne qui apportait les enfants, mais le... héron.

« Les théories sexuelles infantiles » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 17-18.

Quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur [...] ; au lieu de constater le manque du membre, il dit *régulièrement* en guise de consolation et de conciliation : c'est que le... est encore petit ; mais quand elle sera plus grande, il grandira bien.

« Les théories sexuelles infantiles » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 19.

L'ignorance du vagin fait aussi que la seconde des théories sexuelles ne peut être convaincante pour l'enfant. Si l'enfant croît dans le corps de la mère puis s'en trouve enlevé, cela ne peut se produire que par un seul chemin, l'orifice intestinal. *L'enfant doit être évacué comme un excrément, une selle.*

« Les théories sexuelles infantiles » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 21.

L'enfant se préoccupe d'une autre question : quels sont l'essence et le contenu de cet état que l'on appelle « être marié » ; il y répond différemment [...]. Mais ce qui est commun [...], c'est [...] une satisfaction de plaisir et suppose qu'il n'y est plus question d'avoir honte. [...] le sens du mariage réside en ceci : *on se montre mutuellement son derrière.*

« Les théories sexuelles infantiles » (1908), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 24.

La malade joue en même temps les deux rôles de fantasme sexuel sous-jacent ; ainsi dans un cas que j'ai observé, la malade tient d'une main sa robe serrée contre son corps (en tant que femme) tandis que de l'autre main elle s'efforce de l'arracher (en tant qu'homme).

« Les fantasmes hystériques et la bisexualité » (1908), *Névrose, psychose et perversion*, 1973, Paris, PUF, p. 155.



1909-1920

À l'âge de 3 ans 1/2, il est surpris par sa mère, la main au pénis. Celle-ci menace : « Si tu fais ça, je ferai venir le Dr A... qui te coupera ton fait-pipi. Avec quoi feras-tu alors pipi ? »

HANS – Avec mon tutu.

Il répond sans sentiment de culpabilité encore, mais acquiert à cette occasion le « complexe de castration ».

« *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)* » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 95.

Hans est très jaloux de la nouvelle venue et, dès que quelqu'un fait des compliments, la trouve jolie, etc., il dit aussitôt d'un ton sarcastique : « Mais elle n'a pas encore de dents ! » et de fait la première fois qu'il la vit, il fut très surpris qu'elle ne pût parler et émit l'opinion qu'elle ne pouvait parler parce qu'elle n'avait pas de dents¹. [...] Au bout de six mois environ la jalousie est surmontée, et il devient un frère aussi tendre que convaincu de sa supériorité sur sa sœur.

Peu après, Hans assiste au bain de sa sœur, âgée d'une semaine.

Il observe : « Mais son fait-pipi est encore petit » et il ajoute, en consolation : « Mais elle grandira, et il deviendra plus grand. »

1. De nouveau un comportement typique. Un autre frère, âgé de seulement deux ans de plus que sa sœur, avait coutume de parer à de semblables remarques par un cri de colère : « Trop p'tit ! trop p'tit ! »

« *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)* » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 97-98.

[Hans rit du fait-pipi de sa sœur] Le fait-pipi lui semblait en réalité comique. C'est, de plus, la première fois qu'il reconnaît aussi expressément la différence entre les organes génitaux masculins ou féminins, au lieu de la nier.

« *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)* » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 105.

Le 2 mars, je dis à Hans, comme il manifeste à nouveau de la peur [celle des chevaux] : « Sais-tu ? *La bêtise* – c'est ainsi qu'il appelle sa phobie – perdra de sa force quand tu iras plus souvent te promener. Elle n'est si forte maintenant que parce que tu n'es pas sorti de la maison, parce que tu as été malade.

LUI. – Oh non, elle est si forte parce que je continue à mettre ma main à mon fait-pipi toutes les nuits. »

« *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)* » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 111.



Je lui demande qui est au fond si fier. [que les chevaux]

LUI. – Toi, quand je viens dans le lit de maman.

MOI. – Tu voudrais donc que je tombe par terre ?

LUI. – Oui. Tu devrais être nu (il veut dire : nu-pieds, comme alors Fritz) et te cogner à une pierre, et alors du sang coulerait et je pourrais au moins être un peu seul avec maman. Quand tu remonterais chez nous, alors je me sauverais vite loin de maman, afin que tu ne me voies pas.

« Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) » (1909), *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954, p. 151.

Et j'eus aussi, à cette époque, pendant quelque temps, l'idée morbide *que mes parents connaissent mes pensées, et, pour l'expliquer, je me figurais que j'avais exprimé mes pensées sans m'entendre parler moi-même.*

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 203.

C'est au fond un doute de l'amour, lequel eût dû être subjectivement la chose la plus sûre, doute qui se répand sur tout le reste et se déplace de préférence sur le détail le plus insignifiant. Celui qui doute de son amour est en droit de douter, *doit* même douter, de toutes les autres choses de valeur moindre que l'amour.

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 256.

Quand l'obsédé a découvert l'incertitude de la mémoire, ce point faible de notre psychisme, il peut, grâce à cette incertitude, étendre le doute à tout, même aux actes qui ont déjà été exécutés et qui n'étaient pas en rapport avec le complexe amour-haine, bref à tout le passé.

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 257.

De petits événements de la vie de l'enfant, en provoquant chez lui un sentiment d'insatisfaction, lui donnent l'occasion de commencer à critiquer ses parents et d'utiliser, pour cette prise de position contre eux, la connaissance qu'il a acquise que d'autres parents sont, à bien des points de vue, préférables.

« Le roman familial des névrosés » (1909), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 157.

Or à l'époque en question, l'activité fantasmatique prend pour tâche de se débarrasser des parents, désormais dédaignés, et de leur en substituer d'autres, en général d'un rang social plus élevé. [...] tout dépend de l'ingéniosité de l'enfant et du matériel dont il dispose.

« Le roman familial des névrosés » (1909), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 158-159.



À qui se détournerait avec horreur de l'évocation d'une telle corruption de l'âme enfantine [...] toutes ces fictions, apparemment si hostiles, ne témoignent pas en vérité d'une intention si mauvaise mais préservent, sous un léger travestissement, la tendresse originelle que l'enfant conserve pour ses parents.

« Le roman familial des névrosés » (1909), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 160.

Lorsqu'on soumet à la psychanalyse une hystérique dont le mal se manifeste par des attaques, on se persuade aisément que ces attaques ne sont rien d'autre que des fantasmes traduits dans le langage moteur, projetés sur la motilité, figurés sur le mode de la pantomime.

« Considérations générales sur l'attaque hystérique » (1909), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 161.

Ce qui rend l'attaque impénétrable c'est que la malade entreprend d'exécuter les faits et gestes des deux personnes intervenant dans le fantasme, autrement dit qu'elle se livre à une *identification multiple*.

« Considérations générales sur l'attaque hystérique » (1909), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 162.

C'est seulement lorsqu'ils [les névrosés] peuvent être jaloux que leur passion culmine, que la femme acquiert sa pleine valeur, et ils ne manquent jamais de saisir une occasion qui leur permette d'éprouver des sensations si intenses.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse » (1910), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 49.

Un de mes patients, qui avait terriblement souffert des écarts de sa dame n'eut pourtant rien à objecter contre son mariage : au contraire, il le favorisa par tous les moyens.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse » (1910), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 49.

Le rapport sexuel était très fortement associé à un interdit ; pour cette raison le rapport légal et permis n'est pas ressenti comme la même chose. La profondeur de cette association apparaît de façon presque comique dans la tendance qu'ont tant de fiancées à cacher à tous les étrangers et même à leurs parents leur nouvelle relation amoureuse alors qu'aucune nécessité ne le commande et qu'il n'y a aucune opposition à craindre.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse » (1910), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 75.

C'est un fait connu, et qui a donné aux hommes ample matière à récrimination, que souvent le caractère des femmes s'altère singulièrement une fois qu'elles ont renoncé à leur fonction génitale. Elles deviennent querelleuses, tracassières et ergoteuses, mesquines et avares ; elles font ainsi montre de traits d'érotisme sadique-anal qu'elles ne possédaient pas auparavant, durant leur féminité. Auteurs comiques et satiristes ont de tout temps dirigé leurs pointes contre le « vieux dragon » qu'était devenue la gracieuse jeune fille, l'épouse aimante, la tendre mère.

« La disposition à la névrose obsessionnelle » (1913), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 195.



Un jour, en allant en classe, une camarade s'était vantée d'avoir eu de la glace la veille, au déjeuner. Elle rétorqua : « Oh nous, nous avons de la glace tous les jours. » En fait, elle ne comprenait pas ce que signifiait avoir de la glace au repas de midi ; [...] mais elle supposa que c'était là quelque chose de distingué et ne voulut pas être en reste.

« Deux mensonges d'enfants » (1913), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 185-186.

Un même complexe motivait ses [...] mensonges. Aînée de cinq enfants, la petite s'était de bonne heure attachée à son père ; cet attachement était extraordinairement intense et devait, à l'âge adulte, faire échouer son bonheur. Mais elle dut bientôt découvrir que ce père aimé n'était pas un si grand homme qu'elle était prête à le croire. Il lui fallait se débattre avec des difficultés pécuniaires, il n'était ni aussi puissant ni aussi distingué qu'elle l'avait pensé. Elle n'avait pas pu cependant se résigner à ce rabais par rapport à son idéal. Comme elle mettait, ainsi que le font les femmes, toute son ambition sur l'homme qu'elle aimait, soutenir son père contre le monde devint pour elle une motivation excessivement puissante.

« Deux mensonges d'enfants » (1913), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 186.

Que des troubles corporels viennent dissiper les dispositions amoureuses les plus intenses et leur substituer brusquement une indifférence complète, c'est un thème qui a été exploité comme il convient dans la comédie.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 89.

Les cas dans lesquels le malade se croit persécuté par des personnes de l'autre sexe ne manquaient pas dans la littérature psychanalytique, mais une chose est de lire un cas, autre chose est de l'avoir devant les yeux. [...] En transformant immédiatement l'aimé en persécuteur, la jeune fille paraissait se défendre d'aimer un homme ; quant à l'influence de la femme, à la révolte contre une liaison homosexuelle, on n'en trouvait trace.

« Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique » (1915), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 211-212.

Je veux parler du cas où une patiente, soit par de transparentes allusions, soit ouvertement, fait comprendre au médecin que, tout comme n'importe quelle simple mortelle, elle s'est éprise de son analyste. Cette situation comporte des côtés pénibles et comiques et des côtés sérieux.

« Observation sur l'amour de transfert » (1915), *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 116.

Elle [la patiente] ne veut entendre parler ni parler elle-même que de son amour dont elle demande la réciprocité ; elle renonce à ses symptômes ou les néglige et se déclare même guérie. La scène a entièrement changé, tout se passe comme si quelque comédie eût été soudainement interrompue par un événement réel.

« Observation sur l'amour de transfert » (1915), *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 119.



En ce qui concerne la résistance, on peut supposer qu'elle se sert [...] de la déclaration d'amour comme d'un moyen de mettre à l'épreuve l'austère analyste et de lui attirer une rebuffade s'il se montrait consentant.

« Observations sur l'amour de transfert » (1915), *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 120.

Il ne faut pas que l'analyste reproduise la scène de la course des lévriers dont le prix consiste en un chapelet de saucisses. [...] les chiens se précipitent tous dessus et oublient la course ainsi que le chapelet de saucisses destiné au vainqueur.

« Observations sur l'amour de transfert » (1915), *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 128.

Lorsque l'interprétation du rêve suit à la trace le cours du travail du rêve, suit les voies qui conduisent des pensées latentes aux éléments du rêve, découvre le parti qui est tiré du double sens des mots et indique les ponts verbaux qui relient des champs de matériel différents, elle produit une impression qui est tantôt celle du trait d'esprit tantôt celle de la schizophrénie et elle nous fait alors oublier que toutes les opérations portant sur des mots ne sont pour le rêve qu'une préparation à la régression aux [représentations de] chose.

« Complément métapsychologique à la théorie du rêve » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 134.

Le mot était « *Vaterarsch*¹ », l'image d'accompagnement présentait le père sous l'aspect de la partie inférieure d'un corps nu, pourvue de bras et des jambes et à laquelle manquaient la tête et le buste. Les organes génitaux n'étaient pas indiqués, les traits du visage étaient peints sur le ventre.

1. Précision éditoriale : « *Vaterarsch* » signifie « culdupère ».

« Parallèle mythologique avec une représentation de contrainte d'ordre plastique » (1916-1917), *Œuvres complètes xv*, Paris, PUF, 1996, p. 3.

Le fait de disposer les traits du visage sur le ventre du personnage grotesque me parut d'abord très étrange. Mais bientôt je me souvins d'avoir vu des choses semblables dans des caricatures françaises. Le hasard me fit connaître ensuite une présentation antique qui offre une concordance totale avec l'image de contrainte de mon patient.

« Parallèle mythologique avec une représentation de contrainte d'ordre plastique » (1916-1917), *Œuvres complètes xv*, Paris, PUF, 1996, p. 4.

Il rapporta avoir été pendant longtemps très pieux. Avant de s'endormir, il devait longuement prier et faire une série infinie de signes de croix. Il avait aussi coutume, le soir, de faire le tour de toutes les icônes appendues dans la chambre, à l'aide d'une chaise sur laquelle il grimpait afin de baiser dévotement chacune d'elles. Avec ce pieux cérémonial s'accordait très mal – ou peut-être très bien – qu'il se souvint de pensées blasphématoires qui, telle une inspiration du diable, lui venaient à l'esprit. Il était obligé de penser : Dieu-cochon ou bien Dieu-merde.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) » (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 332-333.



Un jour – il avait 7 ou 8 ans – il apprit que le lendemain arriverait son nouveau précepteur : il rêva alors, la nuit suivante, de ce précepteur sous la forme d'un lion qui, en rugissant, s'approchait de son lit dans l'attitude du loup de l'image, et il s'éveilla de nouveau plein d'angoisse. La phobie des loups avait alors déjà été surmontée, c'est pourquoi il était libre de se choisir un nouvel animal d'angoisse.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) » (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 351.

Le destin fournit à l'enfant une curieuse occasion de revivifier au lycée sa phobie des loups et de se servir de la relation qui en constituait le fond pour se créer de graves inhibitions. Le maître qui enseignait le latin dans sa classe se nommait *Wolf* (loup). Dès le début, ce maître l'intimida et il fut une fois sévèrement pris à partie par lui pour avoir fait dans une traduction latine une faute stupide [...]. Mais l'occasion à laquelle il avait commis une bévue dans sa traduction n'était pas non plus sans rapport avec son complexe. Il avait à traduire le mot latin *filius* et il le fit par le mot français *fil* au lieu de se servir du mot adéquat dans sa langue natale. Ainsi le loup continuait toujours à être son père.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) » (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 351-352.

On comprend bientôt que le fait d'être battu, même si cela ne fait pas très mal, signifie une révocation de l'amour et une humiliation. Ainsi plus d'un enfant qui se considère comme trônant en sécurité dans l'amour inébranlable de ses parents a été d'un seul coup déchu de tous les cieux de sa toute-puissance présomptueuse. Aussi est-ce une représentation agréable que celle du père battant cet enfant haï, tout à fait indépendamment du fait qu'on l'ait vu battre effectivement. Cela veut dire : Le père n'aime pas cet autre enfant, *il n'aime que moi*.

« Un enfant est battu » (1919), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 226-227.

Ou bien lorsqu'on erre dans une pièce inconnue et obscure à la recherche de la porte ou de l'interrupteur, et que, ce faisant, on entre en collision pour la énième fois avec le même meuble, situation que Mark Twain, il est vrai au prix d'une outrance grotesque, a transformée en une scène d'un comique irrésistible¹.

1. Mark Twain, *A Tramp Abroad*, Londres, 1880, I, 107.

« L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 240.

C'est un autre agencement qui nous épargne l'impression d'inquiétante étrangeté dans la farce de Nestroy *Der Zerrissene* (*Le déchiré*), quand le fugitif, qui se prend pour un meurtrier, voit monter de chaque trappe qu'il soulève, le spectre supposé de la personne assassinée, et pousse ce cri désespéré : « Mais je n'en ai tué qu'un ! Pourquoi cette multiplication macabre ? » Nous connaissons les conditions préalables de cette scène, nous ne partageons pas l'erreur du « déchiré », et c'est pourquoi ce qui pour lui ne peut être qu'étrangement inquiétant fait sur nous l'effet d'un comique irrésistible.

« L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 263.



Nous trouverons le courage d'admettre l'hypothèse qu'il existe vraiment dans la vie psychique une compulsion de répétition qui ne tient aucun compte du principe du plaisir.

Au-delà du principe de plaisir (1920), Paris, Points, 2014, p. 99.

Un *Witz* qu'on entend raconter pour la deuxième fois restera presque sans aucun effet, une représentation théâtrale n'atteindra plus jamais une deuxième fois l'impression qu'elle avait laissée la première fois. Et il sera même bien difficile d'inciter un adulte à relire aussitôt entièrement un livre qui lui a beaucoup plu. C'est toujours la nouveauté qui sera la condition de la jouissance.

Au-delà du principe de plaisir (1920), Paris, Points, 2014, p. 123.

Tandis que l'enfant ne sera jamais fatigué de réclamer à l'adulte qu'il répète un jeu que celui-ci lui a montré ou auquel il s'est livré avec lui, jusqu'à ce que celui-ci, épuisé, ne veuille plus s'y livrer, et quand on lui a raconté une belle histoire, il veut toujours entendre encore la même, plutôt qu'une autre, réclame mordicus la répétition à l'identique et corrige la moindre déviation par rapport à l'original dont le conteur pourrait se rendre coupable, ou par laquelle peut-être il s'imaginait même pouvoir s'attirer quelque nouveau mérite. Il n'y a en l'espèce aucune contradiction avec le principe de plaisir. Il tombe sous le sens que c'est la répétition, le fait de retrouver l'identique, qui signifie à soi-même une source de plaisir.

Au-delà du principe de plaisir (1920), Paris, Points, 2014, p. 124.

La pulsion refoulée n'abandonne jamais, ne cesse jamais de rechercher à toute force sa satisfaction complète, laquelle consisterait en la répétition d'une expérience primaire de satisfaction ; toutes les formations de substitution, les formations de réaction, et toutes les sublimations ne suffisent pas à abolir sa tension persistante, et de la différence entre le plaisir de satisfaction trouvé et celui qui est exigé résulte le facteur impulsif qui ne permet de persister dans aucune des situations mises en place¹, mais qui, comme dit le poète (Méphisto dans *Faust*, première partie, cabinet d'étude), « presse d'aller toujours en avant, indompté ».

1. *Hergestellt*. Littéralement : « fabriquées ».

Au-delà du principe de plaisir (1920), Paris, Points, 2014, p. 135.



1922-1937

Un professeur dit, par exemple, dans sa leçon d'ouverture : « Je ne suis pas disposé (*geneigt*) à apprécier comme il convient les mérites de mon prédécesseur », alors qu'il voulait dire : « Je ne me reconnais pas une autorité suffisante (*geeignet*) pour apprécier etc. » Ou un autre : « En ce qui concerne l'appareil génital de la femme, malgré de nombreuses tentations (*Versuchungen*)... pardon, malgré de nombreuses tentatives (*Versuche*) »...

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 32.

En étendant notre conception, nous trouvons que des explications analogues valent pour certains cas de lapsus à effet comique ou absurde : « Je vous invite à roter (*aufstossen*) à la prospérité de notre chef » (au lieu de : *trinquer – antossen*).

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 42.

En ce qui concerne les représentations symboliques de l'organe sexuel de l'homme, il n'en est pas une qui ne se trouve exprimée dans le langage courant sous une forme comique, vulgaire ou, surtout chez les auteurs de l'Antiquité classique, sous une forme poétique.

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 177.

Dans le *déplacement* [...] un élément latent est remplacé, non par un de ses propres éléments constitutifs, mais par quelque chose de plus éloigné, donc par une allusion [...] ; aussi est-elle inintelligible, et lorsqu'on veut remonter à l'élément, l'interprétation de l'allusion donne l'impression d'un trait d'esprit raté ou d'une explication violente, forcée, tirée par les cheveux.

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 189.

Le déplacement de l'accent est inouï dans son rôle d'expression des pensées. Nous nous en servons parfois dans la pensée éveillée, pour produire un effet comique. Pour vous donner une idée de la confusion qu'il produit, je vous rappellerai l'anecdote suivante : il y avait dans un village un maréchal-ferrant qui s'était rendu coupable d'un crime passible de mort. Le tribunal décida que ce crime devait être expié ; mais comme le maréchal-ferrant était le seul dans le village et, par conséquent, indispensable, mais que, en revanche, il y avait dans le même village trois tailleurs, on pendit l'un de ceux-ci à sa place.

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 190.

Pensez donc : ce malade qui souffre tant de ses symptômes, qui fait souffrir son entourage, qui s'impose tant de sacrifices de temps, d'argent, de peine et d'efforts sur soi-même pour se débarrasser de ses symptômes, comment pouvez-vous l'accuser de favoriser sa maladie en résistant à celui qui est là pour l'en guérir ? Combien invraisemblable doit paraître cette affirmation ! Et pourtant, rien de plus exact, et quand on nous oppose cette invraisemblance, nous n'avons qu'à répondre que ce phénomène n'est pas sans analogies, nombreux étant ceux, par exemple, qui, tout en souffrant d'une rage de dents, opposent la plus vive résistance au dentiste lorsqu'il veut s'approcher de la dent malade avec la pince.

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, 2022, p. 313-314.



On trouverait difficilement un malade qui n'ait pas essayé de se réserver un compartiment psychique afin de le rendre inaccessible au traitement. Un de mes malades, que je ne pouvais que compter au nombre des plus intelligents que j'aie jamais rencontrés, m'avait ainsi caché pendant des semaines une liaison amoureuse et, lorsque je lui reprochai d'enfreindre la règle sacrée, il se défendit en disant qu'il croyait que cela ne regardait que lui.

Introduction à la psychanalyse (1922), Paris, Payot & Rivages, p. 315.

Si la satisfaction amoureuse, sur le terrain du complexe d'Œdipe, doit coûter le pénis, alors on en vient nécessairement au conflit entre l'intérêt narcissique pour cette partie du corps et l'investissement libidinal des objets parentaux.

« La disparition du complexe d'Œdipe » (1923), *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 120.

Le principe de *Nirvâna* exprime la tendance de la pulsion de mort, le principe de *plaisir* représente la revendication de la libido, et la modification de celui-ci, le principe de *réalité*, représente l'influence du monde extérieur.

« Le problème économique du masochisme » (1924), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 288.

Le rôle des fesses dans le masochisme est lui aussi facile à comprendre, abstraction faite de son fondement évident dans le réel. Les fesses sont les parties du corps privilégiées du point de vue érogène dans la phase sadique-anale comme les mamelles dans la phase orale et le pénis dans la phase génitale.

« Le problème économique du masochisme » (1924), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 292.

La jalousie n'est pas l'apanage d'un seul sexe et elle se fonde sur une base plus large, mais je pense qu'elle joue un rôle bien plus grand dans la vie psychique de la femme, parce qu'elle tire un énorme renforcement du détournement de l'envie du pénis.

« Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes » (1925), *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 128.

Nous avons très généralement acquis l'idée que la fonction moïque d'un organe est endommagée quand son érogénéité, sa significativité sexuelle, augmente. Il se comporte alors, si l'on peut oser cette comparaison quelque peu bouffonne, comme une cuisinière qui ne veut plus travailler au fourneau parce que le maître de maison a noué avec elle des relations amoureuses.

Inhibition, symptôme et angoisse (1925), Paris, PUF, 1992, p. 208.

Quand celui qui chemine chante dans l'obscurité, il dénie son anxiété, mais il n'en voit pas plus clair pour autant.

Inhibition, symptôme et angoisse (1925), Paris, PUF, 1992, p. 214.

On peut aussi exagérer la signification de cette adaptation secondaire au symptôme en énonçant que le moi ne s'est, somme toute, procuré le symptôme que pour jouir de ses avantages. Cela est alors aussi vrai et aussi faux que de soutenir l'opinion que le blessé de guerre ne s'est fait arracher la jambe que pour vivre de sa pension d'invalidé, sans plus avoir à travailler.

Inhibition, symptôme et angoisse (1925), Paris PUF, 1992, p. 217.



[Un fétiche] est bien reconnu par ses adeptes comme une anomalie, mais il est rare qu'on le ressente comme un symptôme douloureux ; la plupart de ses adeptes en sont très contents ou même se félicitent des facilités qu'il apporte à leur vie amoureuse.

« Le fétichisme » (1927), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 133.

Le processus humoristique peut s'accomplir de deux manières : ou bien sur une seule personne [...] ou bien entre deux personnes, dont l'une n'a aucune part dans le processus humoristique, mais dont la seconde fait de cette première personne l'objet de son regard humoristique.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 321.

Pour résumer, on peut donc dire que l'attitude humoristique [...] il faut supposer qu'elle apporte à celui qui l'adopte un gain de plaisir ; un gain de plaisir analogue échoit à l'auditeur, qui n'est pas impliqué.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 322.

Il n'y a aucun doute, l'essence de l'humour consiste à économiser les affects que la situation devrait occasionner, et à se dégager par une plaisanterie de la possibilité de telles extériorisations affectives.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 322-323.

L'humour n'a pas seulement quelque chose de libérateur comme le mot d'esprit et le comique, mais également quelque chose de grandiose et d'exaltant, traits qui ne se retrouvent pas dans les deux autres sortes de gain de plaisir obtenu à partir de l'activité intellectuelle. Le caractère grandiose est manifestement lié au triomphe du narcissisme, à l'invulnérabilité victorieusement affirmée du moi. Le moi se refuse à se laisser offenser, contraindre à la souffrance par les occasions qui se rencontrent dans la réalité ; il maintient fermement que les traumatismes issus du monde extérieur ne peuvent l'atteindre davantage : il montre qu'ils ne sont pour lui que matière à gain de plaisir. Ce dernier trait pour l'humour est tout à fait essentiel.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 323.

L'humour n'est pas résigné, il défie ; il ne signifie pas seulement le triomphe du moi, mais aussi celui du principe de plaisir, qui parvient en l'occurrence à s'affirmer en dépit du caractère défavorable des circonstances réelles.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 324.

Par la défense qu'il constitue contre la possibilité de la souffrance, il prend place dans la longue série des méthodes que la vie psychique de l'homme a déployées pour échapper à la contrainte de la souffrance, série qui commence avec la névrose, culmine dans la folie, et dans laquelle il faut inclure l'ivresse, l'absorption en soi-même, l'extase. L'humour reçoit de cette relation une dignité qui fait totalement défaut par exemple au mot d'esprit, car ou bien celui-ci ne sert qu'aucun de plaisir, ou bien il met le gain de plaisir au service de l'agressivité.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 324.



L'humoriste tirerait donc sa supériorité du fait qu'il s'installe dans le rôle de l'adulte, dans une sorte d'identification au père, et qu'il ravale les autres au rang d'enfants. [...] On se demande ce qui permet à l'humoriste de s'arroger ce rôle. [...] on se souvient de l'autre situation de l'humour, probablement plus originaire et plus significative : celle où quelqu'un dirige l'attitude humoristique vers sa propre personne, pour se défendre de la sorte de ses propres possibilités de souffrance. Cela a-t-il un sens de dire que quelqu'un se traite lui-même comme un enfant et joue en même temps à l'égard de cet enfant le rôle de l'adulte supérieur ?

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 325.

Une élucidation dynamique de l'attitude humoristique [...] consiste en ce que la personne de l'humoriste a retiré l'accent psychique de son moi et l'a déplacé sur son surmoi. Or, à ce surmoi ainsi grossi, le moi peut apparaître minuscule, tous ses intérêts futiles, et il se peut que du fait de cette nouvelle répartition de l'énergie, le surmoi n'ait aucune peine à réprimer les possibilités de réaction du moi.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 326.

Pour expliquer la genèse du mot d'esprit, j'ai dû supposer qu'une pensée préconsciente est abandonnée pour un moment à l'élaboration inconsciente, que le mot d'esprit serait donc la contribution au comique que fournit l'inconscient. De manière tout à fait semblable, *l'humour serait la contribution au comique par la médiation du surmoi.*

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 327-328.

Il est exact que le plaisir humoristique n'atteint jamais l'intensité du plaisir pris au comique ou au mot d'esprit, qu'il ne se prodigue jamais en francs éclats de rire ; il est également vrai que le surmoi, quand il instaure l'attitude humoristique, écarte à proprement parler la réalité et se met au service d'une illusion. Mais – sans très bien savoir pourquoi – nous attribuons à ce plaisir peu intense une valeur élevée, nous le ressentons comme particulièrement libérateur et exaltant. La plaisanterie que fait de l'humour n'est du reste pas l'essentiel, elle n'a qu'une valeur d'échantillon ; le principal est l'intention que l'humour met en acte, que celui-ci opère sur la personne propre ou sur des personnes étrangères. Il veut dire : « Regarde, voilà donc le monde qui paraît si dangereux. Un jeu d'enfant, tout juste bon à faire l'objet d'une plaisanterie ! »

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 328.

Si c'est réellement le surmoi qui, dans l'humour, tient au moi effarouché un discours si plein de sollicitude consolatrice, nous ne voulons pas oublier que nous avons encore toutes sortes de choses à apprendre sur l'essence du surmoi. Du reste, tout le monde n'est pas apte à l'attitude humoristique ; c'est là un don précieux et rare, et beaucoup sont même dépourvus de l'aptitude à goûter le plaisir humoristique qui leur est communiqué. Et pour terminer, si par l'humour, le surmoi aspire à consoler le moi et à le garder des souffrances, il n'a pas contredit par là sa descendance de l'instance parentale.

« L'humour » (1927), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 328.



Si beaucoup de femmes nous donnent l'impression que leur maturité est pleine de querelles avec leur mari, comme l'a été leur jeunesse avec leur mère, nous concluons [...] que leur attitude hostile vis-à-vis de la mère n'est pas une conséquence de la rivalité du complexe d'Œdipe ; elle provient, au contraire, de la phase précédente et n'a été que renforcée et exploitée dans la situation œdipienne.
« Sur la sexualité féminine » (1931), *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 144.

Le patient [jeune Russe traité par Freud] ressentait son état présent comme très confortable et ne voulait faire aucun pas qui le rapprochât de la fin du traitement. C'était un cas d'auto-inhibition de la cure ; elle était en danger d'échouer justement de par son succès – partiel. Dans cette situation, je recourus au moyen héroïque de la fixation d'un terme.

« L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 232.

Les mécanismes de défense opposés aux dangers d'autrefois font retour dans la cure en tant que *résistances* opposées à la guérison. Cela aboutit au résultat que la guérison elle-même est traitée par le moi comme un nouveau danger.

« L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 254.

À aucun moment du travail analytique on ne souffre davantage de sentir de manière oppressante la vanité d'efforts répétés, de soupçonner qu'on « prêche aux poissons », que lorsqu'on veut inciter les femmes à abandonner leur désir de pénis comme irréalisable, et lorsqu'on voudrait convaincre les hommes qu'une position passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration et qu'elle est indispensable dans de nombreuses relations de l'existence.

« L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 267.



Jacques LACAN, le Séminaire

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954)

C'est au doute même que le sujet porte sur certaines parties du rêve que lui, Freud, [...] reconnaît justement ce qui est important. Parce que le sujet doute, on doit être sûr. [...] Une malade, [...] lui raconte un rêve assez long, au cours duquel, dit-elle, certaines personnes lui parlent du livre sur le *Witz*, et lui en disent du bien. [...] Il est ensuite question d'autre chose, et tout ce qui reste du rêve, c'est cela – *canal*. [...] Le lendemain, non pas le jour même, elle raconte qu'elle a une idée qui se rattache à *canal*. C'est précisément un trait d'esprit. Une traversée de Douvres à Calais, un Anglais et un Français. Au cours de la conversation, l'Anglais cite le mot célèbre – *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas*. Et le Français, galant, répond – *Oui, le Pas-de-Calais*, [...]. Or, le Pas-de-Calais, c'est le canal de la Manche. On retrouve donc le canal, et du même coup quoi ? Faites bien attention, car ça a la même fonction que le surgissement de la présence au moment des résistances : La malade sceptique a débattu longuement auparavant du mérite de la théorie de Freud sur le trait d'esprit. Après sa discussion, au moment où son discours hésite et ne sait plus où aller, le même phénomène exactement apparaît [...], *la résistance se présente par le bout transférentiel*. *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas* – voilà le point où le rêve s'accroche à l'auditeur, car ça, c'est pour Freud.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 56-57.

Plus nous sommes proches de la psychanalyse amusante, plus c'est la véritable psychanalyse.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 91.

C'est comme les choses refoulées, qui ont d'autant plus d'importance qu'on ne les connaît pas. De même, quand un type écrit une belle connerie, ce n'est pas parce que personne ne l'a lue qu'elle ne poursuit pas ses effets. Car, sans l'avoir lue, tout le monde la répète. Il y a comme ça des bêtises véhiculées qui jouent sur des mélanges de plans auxquels les gens ne prennent pas garde.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 146.

Connaissez-vous Wilhelm Busch ? C'est un humoriste dont vous devriez être nourris. Il y a de lui une création inoubliable qui s'appelle *Balduin Bählamm*, le poète entravé. Le mal aux dents qu'il éprouve vient suspendre toutes ses rêveries idéalistes et platonisantes, ainsi que son inspiration amoureuse. Il en oublie les cours de la bourse, les impôts, la table de multiplication, etc. Toutes les formes habituelles de l'être se trouvent tout d'un coup sans attrait, néantisées. Et maintenant, dans le petit trou, la molaire habite. Le monde symbolique des cours de la bourse et de la table de multiplication est tout entier investi dans la douleur.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 150.



Ils ont des yeux pour ne point voir. Il faut toujours prendre les phrases de l'Évangile au pied de la lettre, sans cela évidemment on n'y comprend rien – on croit que c'est de l'ironie.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 176.

Un ami me racontait une anecdote sur ce *joke* qui précède les courses de taureaux, à quoi, en Espagne, l'on fait participer des maladroits. Il m'a décrit une scène extraordinairement belle de sadisme collectif. Vous allez voir jusqu'où va l'ambiguïté. On avait donc fait défiler un de ces demi-idiots, qu'on revêt dans ces circonstances des plus beaux ornements du matador. Il défilait sur l'arène avant qu'entrent les petites bêtes qui participent à ces jeux. Elles ne sont pas, vous le savez, complètement inoffensives. Et la foule de s'écrier – *Mais lui, là, qui est si beau !* Le personnage, avec sa demi-idiotie bien dans la tradition des grands jeux de cour de l'antique Espagne, entre dans une sorte de panique et commence à se récuser. Les camarades disent – *Vas-y, tu vois, tout le monde te veut.* [...] La panique du personnage augmente. Il se refuse, il veut se dérober. On le pousse hors des barrières, et, finalement la bascule se produit. Tout d'un coup, [...] il se transforme en une sorte de héros bouffon. Impliqué dans la structure de la situation, il s'en va au-devant de la bête avec toutes les caractéristiques de l'attitude sacrificielle, à ceci près que ça reste quand même sur le plan de la bouffonnerie. Il se fait immédiatement étendre sur le sol. Et on l'emporte. Cette scène sensationnelle me paraît illustrer parfaitement la zone ambiguë où l'intersubjectivité est essentielle. [...] ce niveau d'intersubjectivité qui est celui des manifestations que, provisoirement, nous connotons comme perverses.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 241.

Du lapsus, j'ai malheureusement peu parlé cette année. Or, c'est là une dimension fondamentale, puisque c'est la face radicale de non-sens que présente tout sens. Il y a un point où le sens émerge, et est créé. Mais en ce point même, l'homme peut très bien sentir que le sens est en même temps anéanti, que c'est d'être anéanti qu'il est créé. Le trait d'esprit, qu'est-ce que c'est ? – sinon l'irruption calculée du non-sens dans un discours qui a l'air d'avoir un sens.

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 309.

Si on qualifie de défense tout ce qui se présente d'abord, tout peut être légitimement considéré comme un masque, derrière quoi autre chose se cache. Cette inversion systématique est celle dont s'amuse la célèbre plaisanterie de M. Jean Cocteau – si on peut dire à quelqu'un qu'il rêve de parapluie pour des raisons qui sont sexuelles, pourquoi ne pas dire à quelqu'un qui rêve qu'un aigle se précipite sur lui pour l'agresser que c'est pour la raison qu'il a oublié son parapluie ?

Le Séminaire, livre I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 313.



Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955)

À la même époque, un de ces esprits frivoles qui se livrent à des exercices de salon [...], un très drôle de type, qui ne répond guère à la notion qu'on se fait du classique, La Rochefoucauld pour le nommer, s'est mis tout d'un coup en tête de nous apprendre quelque chose de singulier sur quoi on ne s'est pas assez arrêté, et qu'il appelle *l'amour-propre*. Il est curieux que cela ait paru si scandaleux, car que disait-il ? Il mettait l'accent sur ceci, que même nos activités en apparence les plus désintéressées sont faites par souci de la gloire, même l'amour-passion ou l'exercice le plus secret de la vertu.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 17-18.

On pense détecter l'âge mental d'un sujet – à la vérité un âge mental pas tellement éphémère – en proposant à son consentement des phrases absurdes parmi lesquelles celle-ci – *J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi*. Il y a certainement une illusion de cet ordre dans le fait de croire que le fait que le sujet se compte lui-même soit une opération de conscience, une opération attachée à une intuition de la conscience transparente à elle-même.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 74.

Quand les savants dont je parlais hier soir – c'est plus qu'un mythe, c'est le sens même du progrès du symbole – sont arrivés à clore le discours humain, ils le possèdent, et ceux qui ne l'ont pas n'ont plus qu'à faire du jazz, à danser, à s'amuser, les braves, les gentils, les libidineux. C'est ce que j'appelle la maîtrise élaborée.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 92.

Qu'y a-t-il de plus bête que le maître primitif ? C'est un vrai maître. Nous avons tout de même vécu assez longtemps pour nous apercevoir de ce que ça donne quand ça les prend, les hommes, l'aspiration à la maîtrise !

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 92.

C'est très drôle, ça comporte une incohérence vraiment étrange qu'on dise – l'homme a un corps. [...] Il est tout à fait étrange d'être localisé dans un corps, et on ne saurait minimiser cette étrangeté, malgré qu'on passe son temps à faire des battements d'ailes en se vantant d'avoir réinventé l'unité humaine, que cet idiot de Descartes avait découpée.

Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 93.



La conversation de Freud avec Fliess, la parole fondamentale, qui est alors inconsciente, est l'élément dynamique essentiel. Pourquoi est-elle inconsciente à ce moment-là ? Parce qu'elle déborde infiniment ce que tous les deux, en tant qu'individus, peuvent alors appréhender consciemment. Après tout, ce ne sont que deux petits bouts de savants comme les autres, qui échangent des idées plutôt loufoques.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 150.

Il y a évidemment discours, et, comme vous dites, discours commun. Quand je vous ai parlé de *la Lettre volée*, je vous ai dit, d'une façon qui a pu être énigmatique, que cette lettre, pour un temps, et dans la limite de la petite scène, de la *Schauplatz* comme dit Freud, du petit guignol que nous montre Poe, était l'inconscient des différents sujets qui se succèdent comme ses possesseurs. C'est la lettre elle-même, cette phrase inscrite sur un bout de papier, en tant qu'elle se promène.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 244.

Ce *to be or not to be* est une histoire complètement verbale. Un très joli comique avait essayé de nous montrer comment Shakespeare avait trouvé ça, en se grattant la tête – *to be or not...*, et il recommençait – *to be or not ... to be*. Si c'est drôle, c'est qu'à ce moment se profile toute la dimension du langage. Le rêve et le mot d'esprit se placent au même niveau de surgissement.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 272.

Prenez cette phrase, qui évidemment n'est pas très drôle – *Mieux vaudrait n'être pas né*. [...] Vous voyez si on disait ça à la messe ! Les comiques se sont chargés d'en faire rire. *Mieux vaudrait ne pas être né* – *Malheureusement*, répond l'autre *cela arrive à peine une fois sur cent mille*.

Pourquoi est-ce de l'esprit ? [...] Ce qui est ridicule est de le dire, et d'entrer dans l'ordre du calcul des probabilités. L'esprit n'est l'esprit que parce qu'il est assez voisin de notre existence pour l'annuler par le rire.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 272-273.

C'est un fait que c'est Plaute qui a introduit Sosie – les mythes grecs ne sont pas moïques. Mais les *moi* existent, et il y a un endroit où les *moi* ont tout naturellement la parole, c'est la comédie. Et c'est un poète comique – ce qui ne veut pas dire un poète drôle, je pense que certains d'entre vous ont déjà réfléchi sur ce point – qui introduit cette nouveauté essentielle, désormais inséparable du mythe d'Amphitryon, Sosie.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 306.



Sosie, c'est le moi. Et le mythe vous montre comment se comporte ce brave petit moi de petit bonhomme comme vous et moi dans la vie de tous les jours, quelle part il prend au banquet des dieux – une part bien singulière, puisqu'il est toujours un peu excisé de sa propre jouissance. Le côté irrésistiblement comique qui est au fond de tout ça n'a cessé de nourrir le théâtre – en fin de compte, il s'agit toujours de moi, de toi, et de l'autre.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 306.

La première fois que le moi apparaîtrait, il rencontre moi. Et qui, moi ? Moi, qui te fous dehors. C'est de cela qu'il s'agit, et c'est en cela que la comédie d'Amphitryon est véritablement exemplaire. Il suffit de piquer de-ci de-là, d'étudier le style même et le langage, pour s'apercevoir que ceux qui ont introduit ce personnage fondamental savaient de quoi il s'agissait.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 307.

Ces personnages jouent selon la tradition de l'aparté [...] – deux personnages qui sont ensemble sur la scène, se tiennent des propos dont chacun vaut par le caractère d'écho ou de quiproquo, ce qui est la même chose, qu'il prend dans les propos que l'autre tient indépendamment. L'aparté est essentiel à la comédie classique. Elle est là à son suprême degré.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 307.

Une porte n'est pas quelque chose, je vous prie d'y réfléchir, de tout à fait réel. La prendre pour tel conduirait à d'étranges malentendus. Si vous observez une porte, et que vous en déduisez qu'elle produit des courants d'air, vous l'emportez sous votre bras dans le désert pour vous rafraîchir.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 346.



Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957)

Quant à dire qu'une réaction comme celle d'ironie est, de par sa nature, agressive, cela ne me paraît pas compatible avec ce que tout le monde sait, à savoir que, loin d'être une réaction agressive, l'ironie est avant tout une façon de questionner, un mode de question.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 30.

On se demande à tout instant si le petit Hans n'est pas là pour se moquer du monde. Il fait incontestablement preuve d'un humour raffiné, puisqu'il s'agit d'un imaginaire qui joue pour réorganiser le monde symbolique.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 230.

Le caractère parodique de certaines des fabulations de l'enfant est manifeste. Je songe principalement à tout ce qui se passe autour du mythe de la cigogne, que le petit Hans fait si riche, si luxuriant, si chargé d'éléments humoristiques. [...] Ce côté parodique est si caricatural qu'il n'a pas manqué de frapper les observateurs.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 287-288.

L'irruption du mot d'esprit a toujours un aspect tout à fait arbitraire, et Hans est comme le Humpty-Dumpty d'*Alice au pays des merveilles*.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 293.

À propos du style des réponses de Hans, je ne peux omettre de vous demander de vous rapporter à cette œuvre immense et admirable de Freud [...] qui s'appelle le *Witz*.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 294.

Le *Witz* de Freud pointe directement [...] à l'essentiel de la nature du phénomène. [...] on ne semble pas s'être aperçu que l'analyse du trait d'esprit commence par le tableau de l'analyse d'un phénomène de condensation, le mot *famillionnaire*, fabrication fondée sur le signifiant, par superposition de *familier* et de *millionnaire*.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 294.



À jouer avec le signifiant, l'homme met en cause à tout instant son monde, jusqu'à sa racine. La valeur du trait d'esprit, et qui le distingue du comique, c'est sa possibilité de jouer sur le foncier non-sens de tout usage du sens.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 294.

La distinction est des plus claires entre le domaine de l'esprit et celui du comique, que Freud n'aborde dans ce livre que secondairement, et pour l'éclairer par son contraste avec l'esprit. Il [...] nous fait apercevoir la dimension du naïf, si ambiguë, ce pour quoi je fais une digression.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 294.

D'un côté, il peut surgir des manifestations du naïf un effet comique, qu'il faut bien définir puisqu'il existe. Mais d'un autre côté, nous voyons bien à quel point le naïf est intersubjectif.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 295.

Freud illustre le naïf par l'histoire des enfants [...] Le fait que l'enfant aille directement à une énormité sans se donner la moindre peine, déclenche le rire. Cela devient très drôle, avec ce que ce mot, *drôle*, peut comporter de résonances étranges. Nous sommes ici dans un domaine limitrophe du comique. [...] L'enfant réalise directement ce qui nous porte au comble de l'absurde. Il fait en quelque sorte un trait d'esprit naïf. C'est une histoire drôle qui déclenche le rire parce qu'elle est dans la bouche d'un enfant, ce qui laisse aux adultes tout le champ de s'esbaudir – *Ces gosses sont impayables*.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 295.

Les histoires infantiles, quand elles ont ce caractère déconcertant qui déclenche chez nous le rire, nous les incluons dans la perspective du naïf. Mais cette naïveté n'est pas toujours, [...] à prendre au pied de la lettre. Il y a être naïf, et il y a feindre d'être naïf. Si l'on attribue au jeu de la comédie enfantine une naïveté feinte, on lui restitue par là même tout son caractère de *Witz*, et des plus tendancieux, comme s'exprime Freud.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 295-296.

En d'autres termes, Freud met en évidence [...] que le trait d'esprit comporte toujours la notion d'une troisième personne. On raconte le trait d'esprit de quelqu'un devant quelqu'un d'autre. Qu'il y ait ou non réellement les trois personnes, cette ternarité est toujours nécessaire au déclenchement du rire par le trait d'esprit, alors que le comique se contente d'un rapport duel. Le comique peut être déclenché simplement entre deux personnes. La vue qu'a une personne d'une autre qui tombe [...] peut suffire à soi tout seul, nous dit Freud.

Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 296.



Rien ne prouve qu'au-delà de cet enfant que nous tenons pour naïf, il n'y ait pas un Autre – il est là, d'ailleurs – c'est celui que nous supposons, pour que cela nous fasse tellement rire. Il se pourrait bien, après tout, que l'enfant affecte d'être naïf, c'est-à-dire qu'il feigne. Cette dimension du symbolique est exactement ce qui se laisse sentir à tout instant dans ce jeu de cache-cache, cette moquerie perpétuelle [...] colore toutes les répliques de Hans à son père, et en donne le ton.
Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 296.

C'est le personnage mystérieux, et vraiment digne de l'humour noir de la meilleure tradition, qu'est la cigogne – [...] qui salue, qui met la clef dans la serrure. [...] Bref, ce personnage qui va, qui vient, muni d'un air imperturbable, voire inquiétant, n'est assurément pas une des créations les moins énigmatiques du petit Hans et mériterait que l'on s'y arrête longuement.
Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 413.



Le Séminaire, livre V, Les Formations de l'inconscient (1957-1958)

« Aussi vrai que Dieu doit me donner tout ce qu'il y a de bien, j'étais assis avec Salomon Rothschild, et il m'a traité tout à fait comme un égal, tout à fait famillionnairement ». [...] Le phénomène essentiel, c'est le nœud, le point, où apparaît ce signifiant nouveau et paradoxal, *famillionnaire*. [...] Il y a plusieurs façons de l'aborder. [...] Nous sentons d'abord comme une visée vers le sens, un sens qui est ironique, voire satirique. Moins apparent [...] il surgit aussi un objet, qui, lui, va plutôt vers le comique, l'absurde, le non-sens. C'est le personnage du *famillionnaire*, en tant qu'il est la dérision du millionnaire, et qu'il tend à prendre forme de figure.

Le Séminaire, livre v, Les Formations de l'inconscient (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 27-29.

Une jeune fille en puissance, à laquelle nous pouvons reconnaître toutes les qualités de la véritable éducation, celle qui consiste à ne pas employer les gros mots mais à les connaître, est invitée à sa première surprise-party par un godelureau, qui, au bout d'un moment d'ennui et de silence, lui dit [...] – *Vous avez vu, mademoiselle, que je suis comte.* – *At !*, répond-elle simplement. [...] c'est l'incarnation par excellence de ce que j'ai appelé le présent du dire. [...] l'exclamation pure et simple [...] est le type même de la présence du discours en tant que celui qui le tient efface tout à fait son présent. [...] Néanmoins, à ce niveau de création, le sujet fait preuve de présence d'esprit [...] Elle opère une simple modification au code qui consiste à y ajouter ce petit *t*, lequel prend toute sa valeur du contexte [...] à savoir que le comte ne la contente pas [...] mécanisme élémentaire du trait d'esprit [...] la légère transgression du code est prise par elle-même en tant que nouvelle valeur permettant d'engendrer instantanément le sens dont on a besoin. [...] *At !* Vous saisissez là le trait d'esprit sous sa forme la plus courte, incontestablement phonématique.

Le Séminaire, livre v, Les Formations de l'inconscient (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 62-63.

C'est donc un dialogue de Henri Heine avec le poète Frédéric Soulié, à peu près son contemporain, qui est rapporté dans le livre de Kuno Fisher [...] Un attroupement se forme dans un salon autour d'un vieux monsieur auréolé de tous les reflets de sa puissance financière. *Regardez*, dit Frédéric Soulié [...] *comment le XIX^e siècle adore le Veau d'or.* À quoi Henri Heine [...] répond – *Oui, mais celui-là me semble avoir passé l'âge* [...] Le mot d'esprit, comme Freud s'en avise, est dans la riposte de Henri Heine, et celle-ci consiste précisément sinon à annuler, du moins à subvertir toutes les références qui soutiennent la métaphore de ce Veau d'or, pour désigner en lui celui qui est ramené tout d'un coup à la qualité de n'être plus qu'un veau qui vaut tant la livre.

Le Séminaire, livre v, Les Formations de l'inconscient (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 69-71.



Il n'y aurait pas de métaphore s'il n'y avait pas de métonymie me venait en écho [...] de l'invocation comique que Jarry met dans la bouche du père Ubu – *Vive la Pologne, parce-que sans la Pologne, il n'y aurait pas de Polonais* [...] C'est un trait d'esprit, et, ce qui est drôle, qui se réfère précisément à la fonction métonymique. On ferait fausse route à croire qu'il y a là une drôlerie concernant par exemple le rôle que les Polonais ont pu jouer dans les malheurs de la Pologne, qui ne sont que trop connus. La chose est aussi drôle si je dis – *Vive la France, monsieur, car sans la France il n'y aurait pas de Français !*

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 75.

L'histoire que Queneau m'a racontée, vous ne la connaissez pas. Il l'a prise comme exemple de ce que l'on peut appeler les histoires longues, opposées aux histoires courtes.

[*Récit de l'histoire*]

– *Pardon, monsieur, je dois vous faire observer que la bataille de Trafalgar est une bataille navale.*

– *Ouh ! ouh ! dit le candidat, arrière cocotte !* [...] Avant la pointe, c'est une histoire dont nous rions parce qu'elle est comique. [...] le comique concerne la partie préparatoire sur les batailles. C'est sur ce fond qu'est porté le coup final, qui en fait une histoire à proprement parler spirituelle. [...] La pointe nous fait donc participer à la subite émergence du fantasme signifiant du cheval dans cette histoire. [...] le pas-de-sens va dans le sens d'une réduction de la valeur, d'une exorcisation de l'élément fascinant. [...] En règle générale, vous êtes toujours frappé ailleurs que dans l'endroit où d'abord a été attirée et leurrée votre attention.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 108-112.

Le rire touche en effet à tout ce qui est imitation, doublage, sosie, masque et [...] démasquage. [...] il y a un rapport très intense, très serré, entre les phénomènes du rire et la fonction chez l'homme de l'imaginaire. [...] Si quelqu'un nous fait rire quand il tombe simplement par terre, c'est en fonction de son image plus ou moins pompeuse à laquelle nous ne faisons même pas tellement attention auparavant. [...] Le rire éclate pour autant que le personnage imaginaire continue dans notre imagination sa démarche apprêtée alors que ce qui le supporte de réel est là planté et répandu par terre. Il s'agit toujours d'une libération de l'image.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 130-131.

L'amour est un sentiment comique. [...] La comédie dans son sens propre, [...] trouve son sommet dans un chef-d'œuvre unique [...] qui est de Molière et qui s'appelle *L'École des femmes*. [...] Il s'agit d'un monsieur qui s'appelle Arnolphe [...] Nous le voyons entrer dès le début avec l'obsession de n'être pas cornard. C'est sa passion principale. C'est une passion comme une autre. Toutes les passions s'équivalent, toutes sont également métonymiques. C'est le principe de la comédie de les poser comme telles, c'est-à-dire de centrer l'attention sur un ça qui croit entièrement à son objet métonymique.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 136.



En fin de compte, le personnage renverse jusqu'au principe de son système, il préfère encore être cornard, ce qui était son départ principal dans l'affaire, plutôt que de perdre l'objet de son amour. L'amour, c'est là le point auquel je dis que se situe le sommet de la comédie classique. L'amour est ici. Il est curieux de voir à quel point l'amour, nous ne le percevons plus qu'à travers toutes sortes de parois qui l'étouffent, de parois romantiques, alors que l'amour est un ressort essentiellement comique.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 138.

La comédie n'est pas le comique.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 261.

La comédie assume, recueille, jouit de la relation à un effet fondamentalement en rapport avec l'ordre signifiant, à savoir l'apparition de ce signifié qui s'appelle phallus.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 262.

La première vraie communication, c'est-à-dire la communication avec l'au-delà de ce que vous êtes devant lui comme présence symbolisée, c'est le rire. Avant toute parole, l'enfant rit.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 331.

L'opposé du rire, bien entendu, ce ne sont pas les pleurs [...] Les pleurs ne sont pas une communication, les pleurs sont une expression, tandis que le rire, pour autant que je suis forcé de l'articuler, est une communication.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 332.

Quel est l'opposé du rire ? Le rire communique, il s'adresse à celui qui, au-delà de la présence signifiée, est le ressort, la ressource du plaisir. L'identification ? C'est le contraire. On ne rit plus. On est sérieux comme un pape ou comme un papa. On fait mine de rien parce que celui qui est là vous fait un visage de bois, parce que sans doute ce n'est pas le moment de rire.

Le Séminaire, livre v, *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 332.



Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation (1958-1959)

Si ce processus aboutit à ce noyau de l'identification, c'est que la mère n'est pas simplement celle qui donne le *sein*, elle est aussi celle qui donne le *seing* s.e.i.n.g. de l'articulation signifiante. Cela ne tient pas seulement au fait qu'elle parle à l'enfant, car il est bien manifeste qu'elle lui parle bien avant qu'elle puisse présumer qu'il y entend quelque chose, de même qu'il y entend quelque chose bien avant qu'elle ne se l'imagine. En effet, dès avant l'échange proprement linguistique, toutes sortes de jeux, les jeux d'occultation par exemple, qui si vite déchaînent chez l'enfant le sourire, voire le rire, sont déjà, à proprement parler, une action symbolique. Au cours de ces jeux, ce que la mère révèle à l'enfant, c'est justement la fonction du symbole en tant que révélateur.

Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 43-44.

Dans le fond, chacun sait combien tout ce qui regarde l'inconscient s'oublie. Par exemple, il est très sensible combien on oublie les histoires drôles, les bonnes histoires, ce qu'on appelle les traits d'esprit. Ce fait tout à fait significatif est absolument inexplicable en dehors de la perspective freudienne.

Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 79.

Vous êtes dans une réunion d'amis. Quelqu'un lance un trait d'esprit, ne raconte même pas une histoire drôle, mais fait un calembour au début de la réunion ou à la fin du déjeuner, et alors qu'on passe au café, vous vous dites *Qu'a pu dire de si drôle tout à l'heure cette personne qui se trouve là à ma droite ?* et vous ne remettez pas la main dessus. C'est presque une signature que ce qui est trait d'esprit s'échappe de l'inconscient.

Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 79-80.

Ce que le sujet montre, ne serait-ce rien d'autre que le point majeur, le plus intime de lui-même ? Non, car ce qui est supporté par cet objet, c'est justement ce que le sujet ne peut dévoiler, fût-ce à lui-même. C'est ce quelque chose qui est au bord même du plus grand secret. C'est dans cette voie que nous devons chercher à savoir ce qu'est pour l'avare sa cassette. Il y a certainement un pas de plus à faire, par rapport au collectionneur, pour être tout à fait au niveau de l'avare. C'est pour cela que l'avare ne peut être traité que par la comédie.

Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 109.



Si j'avais un livre d'introduction à conseiller à qui doit être psychiatre ou psychanalyste d'enfants, je dois dire que, plutôt qu'aucun des livres de M. Piaget, je lui conseillerais de commencer par lire un ouvrage dont j'ai les meilleures raisons de penser, étant donné ce qu'on sait de l'auteur, qu'il repose sur la profonde expérience du jeu d'esprit de l'enfant, à savoir *Alice au pays des merveilles*. Là, il saisirait la valeur, l'incidence, la dimension du jeu de *nonsense* comme tel.

Le Séminaire, livre VI, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 202.

Cette image du rêve, dont je vous ai fait remarquer l'accent spécial qui porte sur elle, le sujet l'associe tout de suite à quelque chose d'un tout autre ordre, à un jeu poétique et verbal. *Joke* ou *limerick*, peu importe. Ce n'est pas simplement pour m'amuser que je vous ai donné un exemple de *limerick*, c'est pour donner une idée du style de la chose, qui est d'une extrême rigueur littéraire. C'est un genre défini dans l'histoire littéraire, un genre qui a des lois, les plus strictes qui soient, et qui portent sur l'écriture.

Le Séminaire, livre VI, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 218.

Où est le phallus ? C'est toujours le ressort majeur du comique. Après tout, n'oublions pas que ce fantasme est avant tout un fantasme autour d'une notion d'incongruité, beaucoup plus que de quoi que ce soit d'autre.

Le Séminaire, livre VI, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 275.

Dans Homère, si mon souvenir est bon, il y a *ophelio*, au sens de *faire grossir, enfler*. Le mot est employé pour la mue, la fermentation vitale, au sens, à peu près, de *laisser quelque chose changer* ou *s'épaissir*. Le plus drôle, on ne peut pas ne pas en faire état, c'est que dans le même article, Boissacq, qui est un auteur qui crible assez sévèrement l'ordonnance de ses chaînes signifiantes, croit nécessaire de faire expressément référence à la forme verbale de *ophallos*. La confusion d'*Ophélie* et de *phallos* n'a pas besoin de Boissacq pour nous apparaître. Elle nous apparaît dans la structure. Il ne s'agit donc pas d'introduire maintenant en quoi Ophélie peut être le phallus – dès lors qu'elle est véritablement le phallus, comme nous le disons, il convient d'examiner comment Shakespeare lui fait remplir cette fonction.

Le Séminaire, livre VI, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 360.



Vous savez le rôle essentiel que jouent ces personnages de clowns qu'on appelle les fous de la Cour, et qui, ayant leur franc-parler, peuvent se permettre de dévoiler les motifs les plus cachés des personnes, leurs traits de caractère que la politesse interdit d'aborder franchement. Ce n'est pas simplement du cynisme, ni un jeu plus ou moins injurieux du discours. Ces personnages procèdent essentiellement par la voie de l'équivoque, de la métaphore, du jeu de mots, d'un certain usage du *conchetto*, d'un parler précieux, de la substitution de signifiants, toutes choses sur lesquelles j'insiste ici quant à leur fonction essentielle. [...] Le fait qu'Hamlet soit plus qu'un autre un personnage angoissant ne doit pas nous dissimuler que, par un certain côté, cette tragédie porte au rang de héros quelqu'un qui est, au pied de la lettre, un fou, un clown, un faiseur de mots. [...] En effet, l'une des dimensions où s'accomplit la tension dramatique de la pièce est une perpétuelle équivoque.

Le Séminaire, livre VI, *Le Désir et son interprétation* (1958-1959), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013, p. 393.



Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)

Ai-je besoin d'accentuer le rôle que nous faisons jouer à une certaine idée de l'amour achevé ? [...] C'est l'idéal de l'amour génital – amour qui est censé modeler à soi tout seul une relation d'objet satisfaisante – amour-médecin, dirais-je si je voulais accentuer dans un sens comique la note de cette idéologie – hygiène de l'amour, dirai-je pour situer ici ce à quoi semble se limiter l'ambition analytique.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 17.

Cela a une énorme importance, bien que cela puisse vous sembler, vu que vous êtes hommes de votre temps, d'une certaine banalité. Je me suis entendu rapporter ce propos, que Lacan ne dit pas mieux que *le roi est nu*. Peut-être d'ailleurs était-ce de moi qu'il s'agissait, mais tenons-nous-en à la meilleure hypothèse, que c'était de ce que j'enseigne. [...] Si je dis *le roi est nu*, ce n'est pas tout à fait comme l'enfant censé faire tomber l'illusion universelle, mais plutôt comme Alphonse Allais faisant s'attrouper les passants en les alertant d'une voix sonore – *Au scandale ! Regardez cette femme ! Sous sa robe elle est nue !* Et à la vérité, je ne dis pas même cela.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 23.

N'oubliez pourtant pas que la fonction de la comédie n'est légère qu'en apparence. Par le seul fait du jeu du signifiant, par la simple force de l'articulation signifiante, nous nous trouvons aller au-delà de ce qui apparaît comme peinture, description contingente, aller au dévoilement du fond. La comédie nous fait retrouver ce que Freud nous a montré être présent dans l'exercice du non-sens.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 108.

Quoi qu'il en soit, tout ce qu'il s'est dit de bêtises autour de ce symbolisme nous mène tout de même quelque part. Quelque chose se cache là-derrrière, qui est, paraît-il, toujours ce sacré phallus. Nous voici ramenés à quelque chose dont on aurait peut-être pu attendre qu'on y pense dès l'abord, à savoir au rapport de l'étoffe avec le poil qui manque – mais qui ne nous manque certes pas partout. Ici, il y a bien un auteur psychanalytique pour nous dire que toute cette étoffe n'est rien d'autre qu'une extrapolation, un développement de la toison de la femme, en tant qu'elle nous cache que celle-là n'en a pas. Ces effets de révélations de l'inconscient portent toujours leur dimension de comique. Ce n'est pas complètement *zinzin* pourtant, et je trouve même cela assez joli comme apologue.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 267.



Choisir comme l'étalon de la révision de l'éthique à quoi nous mène la psychanalyse, le rapport de l'action au désir qui l'habite. [...] C'est dans la dimension tragique que s'inscrivent les actions, et que nous sommes sollicités de nous repérer quant aux valeurs. C'est aussi bien d'ailleurs dans la dimension comique, et quand j'ai commencé de vous parler des formations de l'inconscient, c'est, comme vous le savez, le comique que j'avais à l'horizon.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 361.

Dans la dimension comique, en première approximation, il s'agit sinon de triomphe, au moins de jeu futile, dérisoire de la vision. Si peu que j'aie pu jusqu'à présent aborder devant vous le comique, vous avez pu voir qu'il s'agit aussi du rapport de l'action au désir, et de son échec fondamental à le rejoindre.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 362.

La dimension comique est créée par la présence en son centre d'un signifiant caché, mais qui, dans l'ancienne comédie, est là en personne – le phallus. Peu importe qu'on nous l'escamote par la suite, il faut simplement se souvenir de ce qui nous satisfait dans la comédie, nous fait rire, nous la fait apprécier dans sa pleine dimension humaine, l'inconscient non excepté, ce n'est pas tant le triomphe de la vie que son échappée, le fait que la vie glisse, se dérobe, fuit, échappe à tout ce qui lui est opposé de barrières, et précisément des plus essentielles, celles qui sont constituées par l'instance du signifiant.

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 362.

Le pathétique de cette dimension [comique] est, vous le voyez, exactement l'opposé, le pendant du tragique. Ils ne sont pas incompatibles, puisque le tragi-comique existe. C'est là que gît l'expérience de l'action humaine, et c'est parce que nous savons mieux que ceux qui nous ont précédés, reconnaître la nature du désir qui est au cœur de cette expérience, qu'une révision éthique est possible, qu'un jugement éthique est possible, qui représente cette question avec sa valeur de Jugement dernier – Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ?

Le Séminaire, livre VIII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 362.



Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*

Il y a deux choses dans mon discours passé que j'ai notées concernant l'amour, et je vous les rappelle. La première est que l'amour est un sentiment comique. Vous verrez ce qui dans votre investigation l'illustrera, et nous bouclerons à ce propos la boucle qui nous permettra de ramener ce qui est essentiel, la véritable nature de la comédie.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 46.

Et si nous retenons le ton d'ensemble qui caractérise *Le Banquet*, nous sommes légitimement en droit de nous demander si ce dont il s'agit ne consonne pas avec l'œuvre comique comme telle. S'agissant de l'amour, il est clair que Platon a pris la voie de la comédie.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 95.

Je vous montrerai la prochaine fois que le formidable gag que constitue le discours d'Aristophane, manifestement présenté comme une entrée de clown sur une scène de la comédie athénienne, se réfère expressément – je vous en montrerai les preuves – à la conception cosmologique de l'homme. Et je vous montrerai à partir de là l'ouverture surprenante qui en résulte, l'ouverture laissée béante, concernant l'idée que Platon pouvait se faire de l'amour. Il s'agit – je vais jusque-là – de la dérision radicale que la seule approche des problèmes de l'amour apporte à cet ordre incorruptible, matériel, super-essentiel, purement idéal, participatoire, éternel et incréé, qui est celui que toute son œuvre nous découvre – ironiquement peut-être.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 97.

En tous les cas, elle nous permet de situer que pour Platon, ces histoires d'amour, c'est simplement bouffon. [...] dans *Le Banquet*, le seul qui parle de l'amour comme il convient, vous allez voir ce que j'entends par ce terme, c'est un pitre. Aristophane, pour Platon, n'est pas autre chose. Un poète comique, pour lui, c'est un pitre.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 108.

Vous savez qu'Aristophane raconte des choses qui sont grosses, et que lui-même a annoncées comme devant jouer entre le risible et le ridicule, selon que le rire retombe, ou sur ce que le comique vise, ou sur le comédien lui-même. Il est clair qu'Aristophane fait rire, et qu'il passe la barre du ridicule.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 110.

Comment ne pas être frappé du fait que là, pour la première fois, pour la fois unique, dans un discours concernant une affaire grave, celle de l'amour, il [Platon] fait entrer en jeu l'organe génital comme tel ? Ce fait confirme ce que je vous ai dit être l'essentiel du ressort du comique, qui est toujours, en son fond, référence au phallus.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert (1960-1961)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 118.



Prenez *Iphigénie* par exemple. Tout ce qui s'y passe est irrésistiblement comique, faites-en l'épreuve. Agamemnon y est fondamentalement caractérisé par sa terreur de la scène conjugale – *Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre*, tandis qu'Achille apparaît dans une position incroyablement superficielle. Et pourquoi ? J'essayerai de vous le pointer tout à l'heure – en fonction de son rapport avec la mort [.]

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 123.

Il faut se souvenir de ce que veut dire *calme plat sur la mer* pour les Anciens – cela veut dire que plus rien ne marche, les vaisseaux restent bloqués à Aulis, et quand cela vous arrive en pleine mer, on est excessivement embêté, tout aussi embêté que quand cela vous arrive au lit. Évoquer à propos de l'amour *πελάγει δὲ γαλήνην* il est bien clair que l'on est en train de rigoler un peu. L'amour, c'est ce qui vous met en panne, c'est ce qui vous fait fiasco.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 132.

Il s'agit toujours de produire le même effet d'ironie, voire de désorientation qui, chez un poète tragique, n'a pas d'autre sens que de souligner que l'amour est ce qui est vraiment inclassable, ce qui vient se mettre en travers de toutes les situations significatives, ce qui n'est jamais à sa place, ce qui est toujours hors de saison.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 134.

Cet amour, on nous le fait terrible, horrible, mauvais, tragique, pour restituer une certaine profondeur à l'espace de la tragédie. Et c'est aussi bien parce que cet amour, qui occupe assez la pièce, avec Achille principalement, chaque fois qu'il se manifeste comme amour pur et simple, et non pas comme amour noir, amour de jalousie, est irrésistiblement comique.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 136.

Bref nous voici au carrefour où, comme il sera rappelé dans les dernières conclusions du *Banquet*, il ne suffit pas, pour parler de l'amour, d'être un poète tragique, il faut aussi être un poète comique.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 136.

Agathon le tragédien parle de l'amour d'une façon qui donne le sentiment qu'il bouffonne dans un discours macaronique. À tout instant, l'expression qu'il nous suggère, c'est qu'il charrie un peu.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 137.

Le poète tragique, vous ai-je montré, ne peut parler de l'amour que sur le mode bouffon, de même qu'il a été donné à Aristophane, le poète comique, d'en accentuer les traits passionnels, que nous confondons avec le relief tragique.

Le Séminaire, livre VIII, *Le Transfert* (1960-1961), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 159-160.



Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963)

Qu'attendons-nous toujours au lever du rideau ? – sinon ce court moment d'angoisse, vite éteint, mais qui ne manque jamais à la dimension par où, allant au théâtre, nous faisons plus que de venir poser nos derrières dans un fauteuil plus ou moins chèrement payé – le moment des trois coups, et du rideau qui s'ouvre. Sans ce temps introductif, vite éliidé, de l'angoisse, rien ne saurait prendre sa valeur de ce qui se déterminera par la suite comme tragique ou comique.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 90.

L'amour est un fait culturel. Ce n'est pas seulement *Combien de gens n'auraient jamais aimé s'ils n'avaient entendu parler de l'amour*, comme l'a fort bien articulé La Rochefoucauld, c'est qu'il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 210.

Vous pouvez voir le phallus dont il s'agit à l'incarner en une image qui est à la portée de votre recherche, celle que l'on trouve recelées aux valves de ces petits animaux que l'on appelle des couteaux. Ceux-ci se mettent à l'occasion à vous tirer la langue soudain dans la soupière où vous en avez colloqué la récolte [.]

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 216.

Voici une femme qui me dit un jour que son mari, dont les insistances, si je puis dire, sont de fondation dans le mariage, la délaisse depuis un peu trop longtemps pour qu'elle ne le remarque pas. [...] C'est alors qu'elle lâche une phrase que je vais tout de même extraire de son monologue, [...] – *Peu importe qu'il me désire, pourvu qu'il n'en désire pas d'autres.*

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 219.

Qu'est-ce à dire ? – sinon que l'on va pouvoir entrer avec ce bonhomme, qui n'a jamais atteint ce niveau jusque-là, dans ce que vous me permettrez en l'occasion d'appeler la comédie œdipienne. On va pouvoir commencer à rigoler – *C'est papa qu'a fait tout ça*. C'est de ça qu'il s'agit, on le sait depuis longtemps, rappelez-vous Jones et le *moralisches entgegenkommen*, la complaisance à l'intervention morale. S'il est castré, c'est à cause de la loi. On va jouer la comédie de la loi. On y est autrement à l'aise, c'est bien connu, c'est repéré. Bref, voici le désir de notre bonhomme qui prend les routes toutes tracées par la loi, démontrant une fois de plus que la norme du désir et la loi sont une seule et même chose.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 231-232.



Le petit garçon, lui, pauvre couillon, regarde le petit robinet problématique. Il se doute vaguement qu'il y a là une bizarrerie. Puis, il faudra qu'il apprenne, et à ses dépens, que ce qu'il a là, ça n'existe pas, je veux dire auprès de ce qu'a papa, de ce qu'ont les grands frères, etc.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 235.

Ça ne va pas très loin, ce que nous demandons – c'est la petite mort –, mais enfin, il est clair que nous la demandons et que la pulsion y est intimement mêlée à la demande de faire l'amour. Ce que nous demandons, c'est à mourir, et même à mourir de rire – ce n'est pas pour rien que je souligne toujours ce qui de l'amour participe à ce que j'appelle un sentiment comique. En tous les cas, c'est bien là que doit résider ce qu'il y a de reposant dans l'après-orgasme. Si ce qui est satisfait, c'est cette demande de mort, eh bien, mon Dieu, c'est satisfait à bon compte, puisqu'on s'en tire.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 304-305.

Notre expérience nous a fait toucher du doigt depuis toujours que la métaphore du don est empruntée à la sphère anale. On a depuis longtemps repéré que le scybale, pour commencer à parler plus poliment, est chez l'enfant le cadeau par essence, le don de l'amour. On a repéré à cet endroit bien d'autres choses encore, jusque et y compris ce que l'on appelle, après le passage du cambrioleur, *la signature*, et que toutes les polices et les bouquins de médecine légale connaissent bien. Il s'agit de ce fait bizarre que le type qui vient de manier chez vous la pince-monseigneur pour ouvrir les tiroirs, a toujours à ce moment-là la colique.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 353.

Est-ce à dire [...] qu'il faille toujours quelque part qu'il y ait présent ce rite sanglant d'aveuglement ? Non, ils ont des yeux pour ne point voir, il n'est pas nécessaire qu'ils se les arrachent. C'est bien là par quoi le drame humain n'est pas tragédie, mais comédie.

Le Séminaire, livre X, L'Angoisse (1962-1963), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 384.



Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)

Mon enseignement, désigné comme tel, subit, de la part d'un organisme qui s'appelle le *Comité exécutif* d'une organisation internationale qui s'appelle l'*International Psychoanalytical Association*, une censure, qui n'est point ordinaire, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de proscrire cet enseignement. [...] Ne croyez pas [...] que pour moi [...] c'est là matière à comédie, au sens de matière à rire. Néanmoins, je voudrais vous dire au passage que quelque chose ne m'a pas échappé d'une vaste dimension comique en ce détour. Celle-ci n'appartient pas au registre de ce qui se passe au niveau de la formulation que j'ai appelée excommunication. Elle tient plutôt à la position qui fut la mienne pendant deux ans, de savoir que j'étais – et très exactement par ceux qui étaient à mon endroit dans la position de collègues, voire d'élèves – que j'étais ce qu'on appelle *négocié*.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 9-10.

Car ce dont il s'agissait, c'était de savoir dans quelle mesure les concessions faites au sujet de la valeur habilitante de mon enseignement pouvaient être mises en balance avec ce qu'il s'agissait d'obtenir d'autre part, l'habilitation internationale de la société. Je ne veux pas laisser l'occasion de pointer – nous le retrouverons – que c'est là, à proprement parler, quelque chose qui peut être vécu, quand on y est, dans la dimension du comique.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 10.

Si la vérité du sujet, même quand il est en position de maître, n'est pas en lui-même, mais, comme l'analyse le démontre, dans un objet, de nature voilé – le faire surgir, cet objet, c'est proprement l'élément de comique pur.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 10.

Du dedans, je peux vous dire que cette dimension [selon laquelle la vérité du sujet est dans un objet] est tout à fait légitime, qu'elle peut être vécue du point de vue analytique, et même, à partir du moment où elle est aperçue, d'une façon qui la surmonte – à savoir sous l'angle de l'humour, qui n'est ici que la reconnaissance du comique.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 11.

Ce que fait l'homosexuelle dans son rêve, en trompant Freud, c'est encore un défi concernant le désir du père – *Vous voulez que j'aime les hommes, vous en aurez tant que vous voudrez, des rêves d'amour pour les hommes*. C'est le défi sous la forme de la dérision.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 39.



Par beaucoup d'exemples, et non des moins humoristiques, Nünberg n'a pas de peine à montrer qu'il ne faut pas faire beaucoup de pas dans l'analyse pour voir quelquefois éclater que ce qui a motivé chez le patient la recherche de la santé, de l'équilibre, c'est justement sa visée inconsciente, dans sa portée la plus immédiate. Quel abri, par exemple, lui offre le recours à l'analyse, pour rétablir la paix de son ménage, quand quelque boiterie est survenue dans sa fonction sexuelle, ou quelque désir extra-conjugal ! Dès les premiers temps, le patient s'avère désirer, sous la forme d'une suspension provisoire de sa présence à son foyer, le contraire de ce qu'il est venu proposer comme le but premier de son analyse – non pas la restitution de son ménage, mais sa rupture.

Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 126-127.

Du point où j'énonce, il m'est parfaitement possible de formuler de façon valable que le *je* – le *je* qui, à ce moment-là, formule l'énoncé – est en train de mentir, qu'il a menti peu avant, qu'il ment après, ou même, qu'en disant *je mens*, il affirme qu'il a l'intention de tromper. [...] voyez l'historiette juive du train [...] *Je vais à Lemberg [...] Pourquoi me dis-tu que tu vas à Lemberg puisque tu y vas vraiment, et que, si tu me le dis, c'est pour que je croie que tu vas à Cracovie ?*

Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 127-128.

Les Parisiens, pendant le siège de Paris en 1870, se sont gaussés d'un certain *psychologische Moment*, dont Bismarck aurait fait usage. Ça leur a paru absolument marrant, car les Français ont toujours été chatouilleux, jusqu'à une époque récente qui les a habitués à tout, sur l'usage exact des mots. Ce moment psychologique tout à fait nouveau leur a paru l'occasion de bien rire.

Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 150.

La racine de la pulsion scopique est tout entière à prendre dans le sujet, dans le fait que le sujet se voit lui-même. Seulement, là, parce qu'il est Freud, il ne s'y trompe pas. Ce n'est pas se voir dans la glace, c'est *Selbst ein Sexualglied beschauen – il se regarde*, dirai-je, dans son membre sexuel. Seulement, attention ! là non plus, ça ne va pas. Parce que cet énoncé est identifié avec son inverse – qui est assez curieux, et je m'étonne que personne n'en ait relevé l'humour. Cela donne – *Sexualglied von eigener Person beschaut werden*. En quelque sorte, comme le numéro deux se réjouit d'être impair, le sexe, ou la quéquette, se réjouit d'être regardé. Qui a jamais pu vraiment saisir le caractère vraiment subjectivable d'un pareil sentiment ?

Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 177.

Je leur ai donné le soc et la charrue, à savoir, que l'inconscient était fait de langage [...]. Mais il s'agit maintenant de dire – *Le trésor, on ne peut le trouver* que par la voie que j'annonce.

Cette voie participe du comique. Cela est absolument essentiel à comprendre le moindre des dialogues de Platon, *a fortiori* ce qu'il y a dans *Le Banquet*. Il s'agit même, si vous voulez, d'un canular. Il s'agit bien entendu, de la fable d'Aristophane.

Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 179.



Je vais vous parler de la lamelle. Si vous voulez accentuer son effet de canular vous rappellerez l'hommelette. Cette hommelette, vous allez le voir, est plus facile à animer que l'homme primordial, dans la tête duquel il faut toujours que nous mettions un homoncule pour le faire marcher.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 179.

Le moment essentiel, initial, auquel doit se reporter la question que nous avons à nous poser de l'action de l'analyste, est celui où il est dit que Socrate n'a jamais prétendu rien savoir, sinon ce qu'il en est de *l'Éros*, c'est-à-dire du désir. Platon, de ce seul fait, et parce que, dans *Le Banquet*, il va plus loin que nulle part à nous indiquer la signification de comédie de ses dialogues, et pousse ici la chose jusqu'au mime, Platon n'a pu faire que de nous indiquer, de la façon la plus précise, la place du transfert.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 210.

La discussion socratique a introduit le thème suivant, que la reconnaissance des conditions du bien en soi aurait pour l'homme quelque chose d'irrésistible. C'est le paradoxe de l'enseignement, sinon de Socrate – qu'en savons-nous, sinon par la comédie platonicienne – je ne dirai pas même de Platon – car Platon se développe dans le terrain du dialogue comique, et laisse ouvertes toutes les questions – mais d'une certaine exploitation du platonisme, dont on peut dire qu'elle se perpétue dans une dérision générale. Car qui ne sait, à la vérité, que la reconnaissance la plus parfaite des conditions du bien n'empêchera jamais quiconque de se ruer dans son contraire ? Alors, de quoi s'agit-il donc, dans cette confiance faite à l'analyste ? Quel crédit pouvons-nous lui faire de le vouloir, ce bien, et qui plus est, pour un autre ?

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 212.

C'est au terme d'une mystification qui réussit au point d'émouvoir les forces célestes, et de déchaîner autour de lui un orage qui, à la vérité, le terrifie, que le personnage – qui, jusque-là, a poursuivi l'aventure la plus cynique avec une petite oie qui lui donne le motif de tout ce autour de quoi il entraîne un cercle d'imbéciles – que le personnage, pour avoir vu sa mystification prendre son sens, se réaliser, entre lui-même dans un véritable effondrement – comique à surprendre chez un Casanova qui défie la terre et le ciel au niveau de son désir – qui est de tomber dans l'impuissance, comme si vraiment il avait rencontré la figure de Dieu pour l'arrêter.

Le Séminaire, livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 216.



Comment voir autre chose qu'une première ébauche de la technique du repérage du transfert dans le fait que Socrate lui répond, non pas ce qu'il lui disait quand il était jeune – *Occupe-toi de ton âme* – mais ce qui convient à l'homme floride et endurci – *Occupe-toi de ton désir, occupe-toi de tes oignons*. *Tes oignons* en l'occasion, c'est un comble d'ironie de la part de Platon que de les avoir incarnés en un homme à la fois futile et absurde, presque bouffon. Je crois avoir été le premier à remarquer que les vers que Platon lui met dans la bouche, concernant la nature de l'amour, sont l'indication même de sa futilité confinant à une allure bouffonne, qui fait de cet Agathon l'objet le moins propre sans doute à retenir le désir d'un maître. Et aussi bien, qu'il s'appelle Agathon, c'est-à-dire du nom auquel Platon a donné la valeur souveraine, surajoute là une note peut-être involontaire, mais incontestable, d'ironie.

Le Séminaire, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 230.



Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967)

Le public reconnaîtra mieux dans le bulletin de ma petite École sans doute, que dans celui du Collège de Médecine où il sera d'autre part publié, l'allusion à la fête du *Banquet*. Il s'agit de celle où viennent, qui en mendiant, qui en égarée, deux personnages, deux personnages allégoriques que vous connaissez, qui s'appellent *Poros et Pénia* – le *Poros* de la psychanalyse et la *Pénia* universitaire. Je suis en train de m'interroger jusqu'où je peux laisser aller l'obscénité. Quel qu'en soit l'enjeu, la chose vaut qu'on y regarde à deux fois, je veux dire même si l'enjeu est ce que l'autre appelle, assez comiquement, l'Éros philosophique.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 106-107.

C'est aussi pourquoi le mot d'esprit est le plus révélateur et le plus caractéristique de ces effets que j'ai appelés *les formations de l'inconscient*. Le rire dont il s'agit se produit au niveau du *Je ne suis pas*. Prenez n'importe quel exemple, et pour prendre le premier qui s'offre à l'ouverture du livre de Freud sur le mot d'esprit, celui du *famillionnaire*. N'est-il pas manifeste que l'effet de dérision de ce que dit Hirsch-Hyacinthe quand il dit qu'avec Salomon de Rothschild, il est dans une relation tout à fait *famillionnaire*, résonne d'une double inexistence ? – celle de la position du riche, pour autant qu'elle n'est que fiction, et celle de celui qui parle, réduit à une sorte d'être pour qui il n'y a de place nulle part. Là réside l'effet de dérision.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 126.

Affirmer que l'unité du couple au niveau de la confrontation sexuelle est constituée par ce que l'énonciation religieuse a formulé comme *l'une seule chair*, quelle dérision !

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 224.

Pour le garçon comme pour la fille, ce qu'il est comme produit, comme *a*, doit se confronter avec l'unité instaurée par l'idée de l'union de l'enfant à la mère. C'est dans cette confrontation que surgit ce $1 - a$ qui va nous apporter l'élément tiers, en tant qu'il fonctionne également comme signe d'un manque, ou encore, si vous voulez, comme signe de *la petite différence*, pour employer ce terme humoristique, qui vient jouer le rôle capital dans ce qu'il en est de la conjonction sexuelle en tant qu'elle intéresse le sujet.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 224.

Bien sûr, l'humour ou le sens commun, fait de cette petite différence le fait que, comme on dit, les uns en ont une et les autres pas.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 224.



C'est parce que l'organe est siège de la détumescence que, quelque part, le sujet peut avoir l'illusion – assurément trompeuse, mais, pour être trompeuse, elle n'est pas moins satisfaisante – qu'il n'y a pas de reste, ou, tout au moins, qu'il n'y a qu'un reste parfaitement évanouissant. Ceci est, à la vérité, de l'ordre du comique, puisque c'est en même temps ce qui donne sa limite à ce qu'on peut appeler la jouissance, en tant qu'elle serait au centre de la satisfaction sexuelle.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 225-226.

Quelque écho m'est revenu que, m'entendant parler de l'acte sexuel en me servant, pour en structurer les tensions, de ce que me fournissait de ternaire la proportion du nombre d'or, quelqu'un laissa passer entre ses dents cette remarque – *La prochaine fois que j'irai foutre, faudra pas que j'oublie ma règle à calculer*. Bien que cette remarque ait tout le caractère plaisant qu'on attribue au mot d'esprit, elle reste quand même pour moi à prendre mi-figue mi-raisin, à partir du moment où le responsable de cette amusante sortie est un psychanalyste.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 231.

Et ce serait très bien si c'était ça, le principe de ce qu'on appelle comiquement, la relation sexuelle. Je dois dire que, là, le comique est irrésistible. Si je pouvais faire que, dans cette assemblée qui me devient familière, une assemblée où je peux faire entendre comme il convient, qu'il n'y a pas d'acte sexuel – ce qui veut dire que, à un certain niveau, il n'y a pas d'acte, et que c'est justement pourquoi nous avons à chercher comment il se constitue – si je pouvais faire que la locution *relation sexuelle* prenne dans chacune de vos têtes la connotation bouffonne qu'elle mérite, j'aurais gagné quelque chose.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 281.

Je l'ai qualifiée de bouffonne, cette relation, cette relation dont on parle comme de quelque chose qui aurait la moindre consistance quand il s'agit du sexe.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 302.

C'est à savoir que, à propos du fameux chaudron qu'on lui reproche d'avoir rendu percé, le sujet exemplaire répond communément que – premièrement, il ne l'a pas emprunté – deuxièmement, percé, le chaudron l'était déjà – troisièmement, il l'a rendu intact. Formule qui a toute sa valeur d'ironie, mais qui est ici exemplaire quand il s'agit de la fonction des analystes, et de l'usage qu'ils font de leur place.

Le Séminaire, livre XIV, La Logique du fantasme (1966-1967), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2023, p. 306.



Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968)

Je ne le nommerai pas ici, c'est celui que dans mes *Écrits* j'appelle le benêt. *Benêt*, dit le dictionnaire excellent dont je vous parle souvent, celui de Bloch et von Wartburg, est une forme tardive de *benoît*, lequel vient de *benedictus*, et son acception moderne est une allusion fine, qui résulte de ce propos inscrit au chapitre 5, paragraphe 3, de Matthieu – *Heureux, bénis soient les pauvres en esprit.*

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 34.

Ce M. Hudgins avait en effet pu également obtenir un réflexe conditionnel construit chez un sujet, lui, humain, de façon telle qu'une contraction pupillaire venait à se produire régulièrement à l'énoncé du mot *contract*. Je m'étends à ce propos sur deux pages d'ironie, parce qu'il fallait le faire à l'époque pour être entendu, se demandant si la liaison ainsi prétendument déterminée entre le son et ce qu'il croit être le langage lui paraîtrait aussi bien soutenue si à *contract* on substituait *mariage contract*, ou *bridge contract*, ou *breach of contract*, ou même si on concentrait le mot jusqu'à ce qu'il se réduise à sa première syllabe.

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 34-35.

Ce respect, dirai-je, relève d'une fonction particulière, tout à fait liée à ce que nous avons ici à mettre en relief, une fonction de *déconnaissance*, si vous me permettez de m'amuser un peu. *Il déconnaît*, dit-on. [...] Le *Il* ou *Elle déconnaît* est ce par quoi se distingue ce que j'appellerai la vraie dimension de la connerie. C'est ce qui mérite d'être affecté de ce terme, à savoir de s'appeler la connerie. Et la vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme ce à quoi l'acte psychanalytique a à faire. On le voit bien dans les chapitres que Freud met sous la rubrique de la méprise et sous celle des actes accidentels et symptomatiques.

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 45.

Quelqu'un dont nous avons les paroles dans un livre qui se distingue par la toute spéciale absence de connerie – jamais personne, je crois, n'a fait cette remarque – à savoir les Évangiles, a dit – *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* [...] Qu'importe. Pour le psychanalyste, la loi est différente. Elle est – *Rendez à la vérité ce qui est à la vérité, et à la connerie ce qui est à la connerie.*

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 47.



J'ai recueilli un jour, de la bouche d'un charmant garçon qui avait tous les droits à ce qu'on l'appelle un con, l'anecdote suivante. Il lui était arrivé une mésaventure – il avait rendez-vous avec une petite fille qui l'avait laissé tomber comme une crêpe. *J'ai bien compris*, me dit-il, *qu'encore une fois, c'était une femme de non-recevoir*. [...] À la vérité, le seul fait que je vous le rapporte, que je le porte au champ de l'Autre, en fait effectivement un trait d'esprit. C'est très drôle pour tout le monde, sauf pour lui, et pour celui qui le reçoit face à face avec lui. Mais dès qu'on le raconte, c'est extrêmement amusant. De sorte qu'on aurait tout à fait tort de penser que le con manque d'esprit, même si c'est d'une référence à l'Autre que cette dimension s'ajoute.

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 48.

Le dernier que nous introduisons ici pour montrer son rapport à l'acte psychanalytique, c'est – *Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas*. Ajoutez-y, comme je l'ai fait tout à l'heure au *Soll ich werden*, le terme qui est en question dans l'acte *psychanalytique*, le terme *psychanalyste*, et faites marcher cette petite machine. Il n'y a pas à hésiter – si d'un côté je ne suis pas psychanalyste, il en résulte que je ne pense pas. Ceci n'est pas d'un intérêt seulement humoristique.

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 94.

Le célèbre pilier de comité de rédaction, qui devrait quand même en savoir un bout sur ce qui se dit et ce qui ne se dit pas, qu'on obtienne de lui ce cri d'enfant, que j'ai reproduit quelque part, à savoir *Pourquoi est-ce qu'il ne dit pas le vrai sur le vrai ?*, c'est évidemment assez comique, et ça donne un petit peu une idée de la mesure des réactions diversement éprouvées, tourmentées, voire paniques, ou au contraire ironiques, que je pouvais recueillir dès l'après-midi du jour où je faisais séminaire [.]

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 185.

J'ai écrit quelque part que l'analyste était ce personnage privilégié, assurément comique, qui avec de l'offre faisait de la demande.

Le Séminaire, livre xv, L'Acte psychanalytique (1967-1968), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2024, p. 298.



Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969)

Chacun sait les jeux de mots que je me suis permis autour de la *poubellication*. Nous voilà donc un certain nombre réunis dans la même poubelle de par la grâce de qui c'est l'office. On pourrait avoir plus désagréable compagnie. À la vérité, ceux avec qui je m'y trouve conjoint n'étant que des gens pour le travail desquels j'ai la plus grande estime, je ne saurais m'en trouver mal.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 11.

Dites simplement que cette familiarité ne manquait pas d'avoir un arrière-goût de millions, comme quelque part s'exprime Freud, et personne ne rit, ce n'est pas un trait d'esprit. Mais si cela perce sous la forme *famillionnaire*, le rire ne manque pas. [...] Il n'y a de mot d'esprit qu'au regard de la présence d'un tiers. Le mot d'esprit ne tient pas d'un interlocuteur à l'autre, à savoir au moment où Hirsch Hyacinthe raconte la chose au copain, mais au moment où celui-ci s'aperçoit lui-même comme étant ailleurs, tout près d'aller la raconter à un tiers autre. [...] Si ce *Witz* fait rire, c'est bien parce que chacun des interlocuteurs qui se rencontrent sur le passage de la douce rigolade du *famillionnairement* s'y sent, sans le savoir, intéressé comme employé ou, si vous voulez, comme impliqué dans le secteur tertiaire.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 52.

S'il en rit, c'est en tant qu'intéressé à la capture exercée par une certaine forme de richesse, [...], car tout sujet est intéressé au savoir qui commande sa position.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 53.

Pourquoi le savoir serait-il subverti de ne pouvoir être absolu ? – quand cette prétention, où qu'elle se montre, où qu'elle se soit montrée, a toujours été risible.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 64.

La conjonction du rire avec la fonction radicalement éludée de la plus-value, dont j'ai déjà suffisamment indiqué le rapport avec l'éლისion caractéristique qui est constitutive de l'objet *a*. [...] tout cela tourne toujours autour du rapport foncier du rire et de l'éლისion.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 65.

C'était au temps où je me livrais en compagnie de P'tit Louis à la plus difficile des menues industries qui font vivre les populations côtières. Il y avait là trois excellents types dont le nom m'est encore cher, avec qui il est arrivé que j'aie fait bien des choses sur lesquelles je passe, et il y avait ledit P'tit Louis. Nous venions de consommer une boîte de conserve de sardines, et elle flottait aux abords du bateau. P'tit Louis me dit alors ces paroles très simples – *Hein, cette boîte, tu la vois parce que tu la regardes. Ben, elle, elle a pas besoin de te voir pour te regarder.*

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 92.



Ce n'est pas pour rien que, dans la comédie, la jeune fille destinée au triomphe final du mariage avec l'aimable fils-à-papa est toujours une esclave. Pour que tout soit bien, et pour se foutre de nous comme c'est la fonction de la comédie, il se trouve qu'elle est esclave, mais tout de même de très bonne famille. Si elle est esclave, c'est arrivé par accident, et, à la fin, tout se révèle, mais le fils-à-papa en a assez mis pour qu'il ne puisse décevantement pas dire à ce moment-là – *Pouce, je ne joue plus, si j'avais su que c'était la fille du meilleur copain de papa, jamais je ne m'en serais occupé*. Le sens de la comédie antique est justement de nous désigner que la fille du maître du lopin d'à côté n'est pas la plus indiquée quand il s'agit de la jouissance. Elle a quelque chose d'un petit peu raide, elle est un peu trop liée à ce qui lui attient de patrimoine.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 116.

Qui est-ce qui a appris dans la psychanalyse à savoir bien traiter sa femme ? Parce que enfin ça compte, une femme. Il y a une certaine façon de l'attraper par le bon bout, ça se tient en main d'une certaine façon à laquelle elle ne s'y trompe pas, elle. Elle est capable de vous dire – Vous ne me tenez pas comme on tient une femme.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 204.

Où qu'on soit, où qu'on fonctionne, par la fonction du savoir on est dans l'horizon du sexuel. Avouez que ça vaut quand même la peine qu'on aille y regarder de plus près.

On y est sans le savoir. Est-ce qu'on y perd ? Cela ne semble pas faire de doute, puisque c'est de là qu'on part. On y est couillonné jusqu'à la garde. La duperie de la conscience tient à ceci, qu'elle sert à quoi elle ne pense pas servir.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 208.

Elle lui passe la pomme fatale, la chère Eve. C'est quand même aussi un mythe. C'est à partir de là qu'il la voit comme femme. Il s'aperçoit de tous les trucs que je vous ai dits tout à l'heure. Avant, il ne s'était pas aperçu qu'elle était quelque chose d'extrait du côté de son gril costal. Il avait trouvé ça gentil, bien agréable, on était au paradis. C'est probablement à ce moment-là – à lire le texte, ça ne fait aucun doute – que non seulement il découvre qu'elle est la femme, mais qu'il commence à penser, le cher petit.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 211.

Que toute la théorie de l'analyse, dit-on quelquefois, se développe dans une filière androcentrique, ce n'est certes pas la faute des hommes, comme on le croit. En particulier, ce n'est pas parce qu'ils dominent. C'est parce qu'ils ont perdu les pédales. A partir de ce moment-là, il n'y a plus que les femmes, et spécialement les femmes hystériques, qui y comprennent quelque chose.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 212.



Il y a quatre choses, j'ai oublié la quatrième, ou je ne cherche pas à m'en souvenir immédiatement, qui ne laissent aucune trace, le pied de la gazelle sur le rocher, le poisson dans l'eau et, ce qui nous intéresse plus, l'homme dans la femme. Ce qui peut s'objecter à l'occasion trouve à se dire sous la forme suivante, dont on sait l'importance dans les fantasmes de névrosés – Si, une petite maladie de temps en temps. Mais justement, c'est ça qui est instructif. Le rôle des maladies vénériennes n'est point du tout un hasard dans la structure.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 320.

Je ne peux tout de même pas vous refaire tout le temps l'histoire de ceci, à savoir, comment cet animal avec le feu au derrière en vient à devoir se promouvoir comme sujet dans l'Autre. Il est bien certain que c'est son feu au derrière qui l'y pousse. Le feu au derrière, il n'y a que ça qui vous intéresse. Seulement, il faut bien que, de temps en temps, je puisse tout de même me mettre à parler de ce qui se passe en négligeant le feu au derrière, qui est pourtant, bien sûr, la seule chose qui puisse motiver celui que j'appelais l'animal à se faire représenter ainsi.

Le Séminaire, livre xvi, D'un Autre à l'autre (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 363.



Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970)

Un vrai maître, nous l'avons vu en général jusqu'à une époque récente, et cela se voit de moins en moins, un vrai maître ne désire rien savoir du tout – il désire que ça marche. Et pourquoi voudrait-il savoir ? Il y a des choses plus amusantes que ça. Comment le philosophe est-il arrivé à inspirer au maître le désir de savoir ? C'est là-dessus que je vous laisse. C'est une petite provocation.

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 23-24.

Comme on a le signifiant, il faut qu'on s'entende, et c'est justement pour cela qu'on ne s'entend pas. Le signifiant n'est pas fait pour les rapports sexuels.

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 36.

Chose curieuse, du non-sens, cela le fait, le poids. Cela prend à l'estomac. Et c'est là le pas franchi par Freud, d'avoir montré que c'est ce qu'a d'exemplaire le mot d'esprit, le mot sans queue ni tête.

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 64.

Le masochiste est, lui, un délicat humoriste. Il n'a pas besoin de Dieu, son laquais lui suffit. Il prend son pied, de jouir dans des limites d'ailleurs sages, naturellement, et comme tout bon masochiste, comme cela se voit, il suffit de le lire, il se marre. C'est un maître humoriste.

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 75.

Sade, dont chacun sait que l'interdit œdipien l'avait séparé de sa femme – comme le disent depuis toujours les théoriciens de l'amour courtois, il n'y a pas d'amour dans le mariage –, n'est-ce pas à cause de sa belle-sœur qu'il aimait tant la vérité ?

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 76-77.

On se demande après tout pourquoi on qualifie de temps en temps Untel ou Untel de con. Est-ce si dévalorisant ? N'avez-vous pas remarqué, quand on dit que quelqu'un est un con, cela veut plutôt dire qu'il est un pas-si-con ? Ce qui déprime, c'est qu'on ne sait pas très bien en quoi il a affaire à la jouissance. Et c'est pour cette raison qu'on l'appelle comme ça.

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 81.

L'énonciation freudienne n'a rien à faire avec la psychologie. Il n'y a aucune psychologie concevable de ce père originel. Seulement, la présentation qui en est donnée appelle la dérision, [...] celui qui jouit de toutes les femmes, inconcevable en imagination, alors [...] que c'est déjà beaucoup de suffire à une.

Le Séminaire, livre xvii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 144.



C'est la plus vieille figure de l'infatuation du maître [...] que l'homme s'imagine former la femme. Je pense que vous avez tous assez d'expérience pour avoir rencontré cette histoire comique à tel tournant de votre vie.

Le Séminaire, livre xviii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 186.

Si je vous dis que la *Phénoménologie de l'esprit*, c'est l'humour fou [...] C'est vraiment la chose la plus extraordinaire qui soit. C'est aussi un humour froid, je ne dirais pas noir.

Le Séminaire, livre xviii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 197.

Prendre la question autrement qu'à partir de l'objection que j'ai faite [...] à toucher les choses d'un certain ton, d'un certain mot, de crainte que la bouffonnerie ne les entraîne. Partons plutôt de ceci, que la bouffonnerie est déjà là. Peut-être, à mettre un peu de honte dans la sauce, qui sait, ça pourra la retenir.

Le Séminaire, livre xviii, L'Envers de la psychanalyse (1969-1970), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 211.



Le Séminaire, livre xviii, D'un Discours qui ne serait pas du semblant (1971)

Un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier.

Le Séminaire, livre xviii, D'un Discours qui ne serait pas du semblant (1971), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 145.

Mais que [l'homme et la femme] soient ça aussi, effets de discours, fige le sourire, et ce n'est qu'ainsi, figé par cette remarque, qu'a son sens le sourire sur les statues archaïques. L'infatuation, elle, ricane.

Le Séminaire, livre xviii, D'un Discours qui ne serait pas du semblant (1971), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 145-146.

L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance, la jouissance sexuelle, n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les mœurs de l'organe qui en donne chez le mâle parlant la figure comique.

Le Séminaire, livre xviii, D'un Discours qui ne serait pas du semblant (1971), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 149.

En somme, l'Œdipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence du papludun qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait lui-même papludune. Malheureusement, ce n'est pas la même. C'est toujours le même rendez-vous, quand les masques tombent, ce n'était ni lui ni elle.

Le Séminaire, livre xviii, D'un Discours qui ne serait pas du semblant (1971), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 158.



Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire (1971-1972)

Je ne parle pas de la fameuse petite différence qui est celle pour laquelle, à l'un des deux, quand il sera sexuellement mûr, il paraîtra tout à fait de l'ordre du bon mot, du mot d'esprit, de pousser un hurra. Hurra pour la petite différence ! Rien que le fait que ce soit drôle [...] fait référence au rapport complexe avec cet organe, rapport tout inscrit dans l'expérience analytique, et à quoi nous a menés l'expérience de l'inconscient, sans lequel il n'y aurait pas de mot d'esprit.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 13.

La petite différence est déjà détachée très tôt comme organe [...] Un animal a-t-il l'idée qu'il a des organes ? [...] Suffira-t-il d'énoncer que *tout animal [...] qui a des pinces ne se masturbe pas* ? C'est la différence entre l'homme et le homard. Voilà. Ça fait toujours son petit effet.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 13.

Les Précieuses qui, si je puis dire, définissent si admirablement l'*excès homo* [...] l'*Ecce homo* de l'amour. Parce que, elles, elles ne risquent pas de prendre le phallus pour un signifiant. Fi-donc ! ϕ -donc ! Signi- ϕ donc ! Ce n'est qu'à briser le signifiant dans sa lettre qu'on en vient à bout au dernier terme.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 17.

Ma difficulté – celle où malgré tout je tiens, je ne sais pas si ça vient de moi ou si ce n'est pas plutôt par votre concours –, c'est que mon mathème à moi, vu le champ du discours que j'ai à établir, eh bien, il confine toujours à la connerie. Cela va de soi avec ce que je vous ai dit, n'est-ce pas, puisqu'en somme, ce dont il s'agit, c'est que le rapport sexuel, *il y en a pas*. Il faudrait l'écrire hi ! han !, et appât [...]. Faut pas confondre – les relations sexuelles, naturellement, il n'y a que ça.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 27.

Quand je conseille qu'on lise la *Critique de la raison pratique* comme un roman, comme quelque chose de plein d'humour, je ne sais pas si personne a jamais suivi ce conseil et a réussi à la lire comme moi. [...] Alors, je vais faire pareil, je vais vous dire, lisez la *Métaphysique* d'Aristote, j'espère que, comme moi, vous sentirez que c'est vachement con.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 28.

En effet, vraiment – comment dirai-je ? – la connerie fait preuve pour ce qui est de l'authenticité. Ce qui domine, c'est l'authenticité de la connerie. [...] Alors, cette authenticité n'est peut-être pas l'authenticité d'Aristote, mais la *Métaphysique*, je parle du texte, c'est authentique. Cela ne peut pas être fait de pièces ou de morceaux. C'est toujours à la hauteur de la connerie.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 29.



Dans l'ordre de l'amusement comique, la parole, ce n'est pas pour rien que, dans les dessins animés, on vous la chiffre sur des banderoles. La parole, c'est comme là où ça *bande* – *rôle* ou pas. Ce n'est pas pour rien que cela instaure la dimension de la vérité [...] telle [...] qu'on a commencé à l'entrevoir seulement avec le discours analytique [...]. C'est que bander [...] ce que [...] place du Panthéon, j'appelle Φ de x , n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre en tout cas.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 69.

Il y a peut-être eu quelque part, il y peut-être même encore, des endroits où il se passe entre l'homme et la femme cette conjonction harmonieuse qui les ferait être au septième ciel. Mais, c'est tout de même très curieux, c'est toujours dans des endroits où il faut vraiment sérieusement montrer patte blanche pour entrer. On n'en entend jamais parler que du dehors.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 71.

L'objet *a* est encore celui que j'ai appelé, comme vous le savez, l'objet métonymique, ce qui court tout au long de ce qui se déroule comme discours, discours plus ou moins cohérent, jusqu'à ce que ça bute, et que toute l'affaire se termine en eau de boudin. Il n'en reste pas moins que c'est de là que nous prenons l'idée de la cause.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 73.

Il y a bien les épicuriens, qui ont tout fait pour enseigner la méthode pour ne pas se laisser déranger par chacun, ça a foiré. Il y en avait d'autres, qui s'appelaient les stoïciens, et qui ont dit – *Mais il faut au contraire se rouler dans le plaisir divin*. Mais ça rate aussi. Vous savez, ça ne joue qu'entre les deux. C'est la tracasserie qui compte. Avec ça, vous êtes tous dans votre aire naturelle. Vous ne jouissez pas, il serait exagéré de le dire, d'autant plus que, de toute façon, c'est trop dangereux. Mais enfin, on ne peut pas dire que vous n'avez pas du plaisir. C'est même là-dessus qu'est fondé le processus primaire.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 74.

Des conférences, moi, je n'en fais pas. Comme je l'ai dit ailleurs très sérieusement, je m'amuse. Amusements sérieux ou plaisants. Ailleurs, à savoir à Sainte-Anne, je me suis essayé aux amusements plaisants. Cela se passe de commentaires. Et si j'ai dit là-bas que c'est peut-être aussi un amusement, ici je dis que je me tiens dans le sérieux, mais c'est quand même un amusement.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 81.

La lettre d'amour ? Eh bien, en voilà une, c'est typique – *Je te demande de me refuser ce que je t'offre* –, ici arrê, parce que j'espère qu'il n'y a besoin de rien ajouter pour que ça se comprenne. C'est très précisément ça, la lettre d'amour, la vraie.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 81-82.

Ce qui me frappe, c'est que, pendant des siècles, quand on touchait à la langue, il fallait faire attention. Il y a une lettre qui n'apparaît que tout à fait en marge dans la composition phonétique, c'est celle-là, *h*, qui se prononce *hache* en français. *Ne touchez pas la hache*, c'est ce qui était prudent pendant des siècles quand on touchait à la langue. Parce qu'il s'est trouvé que, quand on touchait à la langue, ça faisait de l'effet, un autre effet que l'amusement.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 83.



C'est Aristophane qui invente la fameuse bipartition de l'être. De ce qui, de prime abord, n'eût été que bête à deux dos qui se tient serrée, la jalousie de Zeus fait deux. La bouche dans laquelle est mis cet énoncé suffit à indiquer qu'on s'amuse, qu'on s'amuse bien d'ailleurs. Le plus énorme, c'est qu'il n'apparaisse pas que celle qui couronne tout le discours, la nommée Diotime, ne joue pas un autre rôle, puisque ce qu'elle enseigne, c'est que l'amour ne tient qu'à ce que l'aimé, qu'il soit homo ou hétéro, on n'y touche pas, qu'il n'y a que l'Aphrodite uranienne qui compte.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 127.

Il est donc clair que c'est en parlant qu'on fait l'amour.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 154.

Que le sexe, ce soit réel, ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre *deux*. Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux, les hommes, les femmes. On s'obstine à y ajouter les Auvergnats. C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'Auvergnats.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 154-155.

Les hommes et les femmes [...], ils sont *ensemble* eux aussi. Ça ne les empêche pas d'être chacun de leur côté.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 157.

J'ai dit que la parole était un effet de comblement de cette béance que j'articule en disant – il n'y a pas de rapport sexuel. [...] C'est parce qu'il ne peut pas la chatouiller qu'il lui fait du baratin. C'est simple.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 186-187.

Si l'homme est tout ce que vous voulez dans le genre *virtuose, vire à bâbord, paré à virer, vire ce que tu veux*, le viril, c'est du côté de la femme. C'est la seule à y croire. Elle pense. C'est même ce qui la caractérise.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 205.

La sémantique, c'est ce grâce à quoi un homme et une femme ne se comprennent que s'ils ne parlent pas la même langue.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 209.



Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973)

Pourquoi pas ? – le signifiant est bête. Il me semble que c'est de nature à engendrer un sourire, un sourire bête naturellement. Un sourire bête, comme chacun sait – il n'y a qu'à aller dans les cathédrales – c'est un sourire d'ange. C'est même là la seule justification de la sermone pascalienne. Et si l'ange a un sourire si bête, c'est parce qu'il nage dans le signifiant suprême. Se retrouver un peu au sec, ça lui ferait du bien – peut-être qu'il ne sourirait plus.

Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 24.

Déjà, rien qu'à nous avancer dans le courant du discours analytique, nous avons fait ce saut qui s'appelle *conception du monde*, et qui doit pourtant être pour nous ce qu'il y a de plus comique. Le terme de conception du monde suppose un tout autre discours que le nôtre, celui de la philosophie.

Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 32.

Depuis quelques temps, il est clair que le discours universitaire doit s'écrire *uni - vers - Cythère*, puisqu'il doit répandre l'éducation sexuelle. Nous verrons à quoi ça aboutira. Il ne faut surtout pas y faire obstacle. Que de ce point de savoir, qui se pose exactement dans la situation autoritaire du semblant, quelque chose puisse se diffuser qui ait pour effet d'améliorer les rapports des sexes, est assurément bien fait pour provoquer le sourire d'un analyste. Mais après tout, qui sait ?

Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 47.

Je pense que vous avez encore le souvenir de la rumeur que j'ai réussi à induire la dernière fois en désignant ce signifiant S1 comme signifiant de la jouissance même la plus idiote – dans les deux sens du terme, jouissance de l'idiot, qui a bien ici sa fonction de référence, jouissance aussi la plus singulière.

Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 86.

Ceux qui arrivent à faire ces sortes de rejets d'être, encore, c'est plutôt ceux qui participent du mépris. Je vous ferai l'écrire cette fois, puisqu'aujourd'hui je m'amuse, *mépris*. Ça fait *uniprix*. Nous sommes au temps des *supermarkets*, alors il faut savoir ce qu'on est capable de produire, même en fait d'être.

Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 90.

C'est là-dessus qu'en somme s'est fondé ce qu'on appelle comiquement *behaviourism* – la conduite, à son dire, pourrait être observée de telle sorte qu'elle s'éclaire par sa fin.

Le Séminaire, livre xx, Encore (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 96.



Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976)

Remarquons au passage que dans la Création, dite divine seulement en ceci qu'elle se réfère à la nomination, la bactérie n'est pas nommée. Elle n'est pas plus nommée quand Dieu, bouffonnant l'homme supposé originel, lui propose de commencer par dire le nom de chaque bestiole. De ce premier déconnage nous n'avons de trace qu'à en conclure qu'*Adam*, comme son nom prononcé à l'anglaise l'indique assez – allusion à la fonction de l'index chez Peirce – était une *Madam*, selon le *joke* qu'en fait Joyce justement.

Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 13.

Le phallus, c'est la conjonction de ce que j'ai appelé *ce parasite*, qui est le petit bout de queue en question, avec la fonction de la parole.

Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 15.

Quelqu'un qui n'est pas très loin de moi faisait la remarque à propos de la langue, en tant qu'elle désigne l'instrument de la parole, que c'était aussi la langue qui portait les papilles dites du goût. Eh bien, je lui rétorquerai que ce n'est pas pour rien que *ce qu'on dit ment*.

Vous avez la bonté de rigoler, mais c'est pas drôle, car en fin de compte nous n'avons que ça, l'équivoque, comme arme contre le sinthome.

Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. [...] Certes, le corps ne s'évapore pas, et, en ce sens, il est consistant, le fait est constaté même chez les animaux. C'est bien ce qui est antipathique à la mentalité, parce qu'elle y croit, d'avoir un corps à adorer. C'est la racine de l'imaginaire. *Je le panse*, c'est-à-dire je le fais panse, *donc je l'essuie*. C'est à ça que ça se résume. C'est le sexuel qui ment là-dedans, de trop s'en raconter.

Le Séminaire, livre XXIII, Le Sinthome (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 66.



Jacques LACAN, Autres publications

1936-1974

C'est par la voie du *complexe* que s'instaurent dans le psychisme les images [...] auxquelles le sujet s'identifie tout à tour pour jouer [...] le drame de leurs conflits. Cette comédie, située par le génie de l'espèce sous le signe du rire et des larmes, est une *commedia del arte*.

« Au-delà du "Principe de réalité" » (1936), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 90.

C'est la vérité en effet, qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir.

« Fonction et champ de la parole et du langage » (1953), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 270.

La comédie [...] est plus bienveillante qu'on ne croit, puisque, faisant porter sur un drame de la connaissance la bouffonnerie qui n'appartient qu'à ceux qui jouent ce drame sans le comprendre, elle restitue à ces derniers l'authenticité d'où ils déchurent toujours plus.

« La chose freudienne » (1955), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 412.

Les pulsions qui dans les rêves se jouent en calembours d'almanach, fleurent aussi bien cet air de *Witz* qui, à la lecture de la *Traumdeutung*, touche les plus naïfs. Car ce sont les mêmes pulsions dont la présence distancie le trait d'esprit du comique, de s'y armer sous une plus altière altérité.

« Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 » (1956), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 466.

Ce lieu n'est rien d'autre que le lieu de la convention signifiante, comme il se dévoile dans le comique de cette plainte douloureuse du Juif à son compère : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, quand tu vas vraiment à Cracovie ? »

« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 525.

Et puis tous les directeurs de conscience vous diront que la plaie de leur existence, ce sont les obsessionnels et les scrupuleux [...] plus ils les calment, plus ça rebondit, plus ils leur donnent des raisons, plus les gens reviennent leur poser des questions absurdes.

« Les clés de la psychanalyse » (1957), *La Cause du désir*, n° 99, février 2018, p. 51.

Pauvre Jason parti pour la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée ! La question pourtant que nous voulons soulever ici est ailleurs. [...] à la perte qu'il proclame être celle du legs le plus précieux qu'il destinait à la postérité, ce rire donne la réponse.

« Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 761-762.



En ce rire plutôt entendons-nous résonner le sens humain qu'éveille la grande comédie, [...] où Molière nous figure l'exaltation de la cassette d'Harpagon par le quiproquo qui la lui fait substituer à sa propre fille quand c'est un amoureux qui lui en parle.

« Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 762.

Ces lettres où il mit son âme, elles... n'avaient pas de double. Et leur nature de fétiche apparue provoque le rire qui accueille la subjectivité prise au dépourvu. Tout finit à la comédie, mais qui fera finir le rire ?

« Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 763.

Faut-il payer de ce prix en comique que se voit simplement reconnu le manque à être du sujet comme le cœur de l'expérience analytique, comme le champ même où se déploie la passion du névrosé ?

« La direction de la cure » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 613.

Question : si le comique est déprécié d'être dit lourd, pourquoi la Grâce divine n'en est-elle pas disqualifiée ?

« À la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 707.

Nous savons maintenant que l'humour est le transfuge dans le comique de la fonction même du « surmoi ». Ce qui [...] peut aussi bien relever l'épreuve kantienne de la règle universelle du grain de sel qui lui manque.

« Kant avec Sade » (1963), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 769.

Pour confirmer en sa fonction ce point de manque, il n'y a pas mieux, passé là, que le dialogue de Platon, en tant qu'il relève du genre comique, qu'il ne recule pas à marquer le point où il n'y a plus qu'à opposer aux « insultes de bois le masque de guignol ».

« Position de l'inconscient » (1964), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 837.

À savoir là où l'être, si enclin à fuir sa jouissance qu'il se montre à l'épreuve, n'en suppose pas moins, ni de façon moins permanente, qu'il y ait accès de droit. Prétention qui n'échappe au comique, que de l'angoisse que provoque l'expérience qui la rabat.

« D'un dessein » (1965-1966), *Écrits*, p. 365-366.

Ce que cet emploi de la métonymie donne de plus valable, c'est la *Monadologie* et son comique latent [.]

« La psychanalyse. Raison d'un échec » (1967), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 342.

Que l'amour ne soit que rencontre, c'est-à-dire pur hasard (comique ai-je dit), c'est ce que je ne puis méconnaître dans ceux qui furent avec moi. Et ce qui leur laisse aussi bien leurs chances, en long, en large et en travers.

« Discours à l'École freudienne de Paris » (1970), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 280.



Il faut vraiment être un homme pour croire que, de copuler, ça fait jouir.

« De l'incompréhension, et autres thèmes » (1971), *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 73.

Ils [Les garçons] se tiennent tous par la main, d'autant plus que, s'ils ne se tenaient pas par la main, il faudrait que chacun affronte la fille tout seul, et ça, ils aiment pas.

« Je parle aux murs » (1972), *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 83.

Pour les filles c'est autre chose. [...] elles se groupent deux par deux, elles font amie-amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient arraché un gars à son régiment.

« Je parle aux murs » (1972), *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 84.

Ce qu'il y a de mieux dans ce curieux élan qu'on appelle l'amour, c'est la lettre. [...] Car tel que je vous le présente, cet amour n'a rien de très amusant. Or moi je ne peux pas me soutenir autrement que d'amuser, amusement sérieux ou comique.

« Annexe » (1972), *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 112-113.

Reste le stable de la mise à plat du phallus, soit de la bande, où l'analyste trouve sa fin, celle qui assure son sujet supposé du savoir : [...] que rien ne saurait se dire « sérieusement » [...] qu'à prendre sens de l'ordre comique, – à quoi pas de sublime [...] qui ne fasse révérence.

« L'étourdit » (1972), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 487.

Encore y a-t-il du sens qui se fait prendre pour le bon sens, qui par-dessus le marché se tient pour le sens commun. C'est le sommet du comique, à ceci près que le comique ne va pas sans le savoir du non-rapport qui est dans le coup, le coup du sexe. [...] Le bon sens représente la suggestion, la comédie le rire.

« Télévision » (1974), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 514.



Jacques-Alain MILLER, L'orientation lacanienne

Scansions dans l'enseignement de Lacan (1981-1982)

Quand [Lacan] pose le fantasme comme ce qui donne le cadre de tout ce à quoi nous pouvons avoir accès comme réalité. Ça veut dire que le sujet est voué à prendre ses désirs pour des réalités.

« L'orientation lacanienne. Scansions dans l'enseignement de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 novembre 1981, inédit.

C'est le phallus qui est toujours présent lorsqu'il y a lapsus. C'est ce que disait Freud : chaque fois qu'on rigole, le phallus est là.

« L'orientation lacanienne. Scansions dans l'enseignement de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 16 décembre 1981, inédit.

J'avais naguère pris un exemple qui m'avait bien amusé et qui se trouve dans Gogol. C'est un passage décrivant le bureaucrate russe qui considère qu'on l'offense dès qu'on lui adresse la parole. Dès qu'on lui adresse la parole, il dit : Pour qui me prenez-vous ? Pour qui vous prenez-vous ? Ce bureaucrate est strictement aliéné par cet acte fondamental de la parole qui suppose qu'il n'y a pas de conversation qui ne soit fondée sur cet investissement de l'Autre, et donc sur un abus par rapport à la description.

« L'orientation lacanienne. Scansions dans l'enseignement de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 27 janvier 1982, inédit.

Lorsque le sens émerge, il n'émerge précisément que comme non-sens. C'est ce qui différencie la catégorie de la signification de celle du sens. Le comble du sens, c'est le non-sens.

« L'orientation lacanienne. Scansions dans l'enseignement de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 février 1982, inédit.

« J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et ce droit je l'exercerai sans qu'aucune limite ne m'arrête dans le caprice des exactions que j'ai le goût d'y assouvir. » Lacan nous indique que ça rentre dans notre série du surmoi, puisqu'il relève l'humour de la formule et qu'il rappelle que dans la psychanalyse l'humour est le transfuge de la fonction du surmoi, le transfuge de la fonction du surmoi dans le comique.

« L'orientation lacanienne. Scansions dans l'enseignement de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 mars 1982, inédit.



Du symptôme au fantasme, et retour (1982-1983)

Au sens de Lacan, poursuivre la série, c'est la seule façon d'être sérieux. Ça consiste en particulier à tirer les conséquences de ce qu'on dit, et surtout les conséquences des conséquences.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 novembre 1982, inédit.

[L'IPA] est ce que Lacan a désigné [...] comme la SAMCDA, la Société d'Assistance Mutuelle Contre le Discours Analytique, ce qui est sans doute un mot d'esprit à quoi il faut donner là son poids le plus précis, c'est d'amputer la clinique analytique de son éthique.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 novembre 1982, inédit.

La Psychopathologie de la vie quotidienne c'est rigolo, c'est presque de la psychanalyse amusante ! L'interprétation des rêves aussi, c'est une collection extrêmement distrayante et justement, où l'interprétation, on s'en donne à cœur joie, de signifiants qui se répercutent, qui s'accouplent, qui se divisent... et puis tous ces petits phonèmes qui tantôt s'aiment d'un côté, puis d'un seul coup ça se déplace [...] et qui ensuite se regroupent à un autre point de la réalité psychique.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 novembre 1982, inédit.

Le symptôme évidemment c'est rigolo. On peut faire rire avec l'interprétation d'un symptôme. C'est constatable, d'expérience.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 novembre 1982, inédit.

Le fantasme, on ne peut pas imaginer un recueil comme pour le mot d'esprit comme pour le *Witz*. [...] Il y a une monotonie propre au fantasme et dont témoigne [...] l'œuvre de Sade, précisément. [...] c'est une œuvre spécialement privée de *Witz* [...] et qui est un recueil [...] du même fantasme. C'est pendant cent-vingt journées qu'il remet ça !

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 novembre 1982, inédit.

Les 120 journées du fantasme, ça s'oppose à ce que comporte d'éclair le *Witz* [...] et je dirais La formation de l'inconscient. On n'imagine tout de même pas ce que serait de passer 120 journées à écouter la même histoire drôle, simplement en mettant Marius et Olive à la place de Totor et Nanave [.]

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 novembre 1982, inédit.



Quel est l'effet de découvrir que l'effet du signifiant est un sujet barré ? [...] nous rendre sensibles à tout ce qui du sujet du désir ne fait que glisser dans le signifiant. C'est l'aspect distrayant de la psychanalyse, dont on a le témoignage dans les trois œuvres inaugurales de Freud.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 novembre 1982, inédit.

C'est par ces fragments-là qu'on attrape les choses dans l'expérience analytique, par ces formations courtes de l'inconscient, que sont le lapsus, le mot d'esprit ou le rêve. Ce sont des formations courtes à partir de quoi on a une prise.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 novembre 1982, inédit.

Le mot d'esprit, c'est même directement de la culture. Ça passe directement dans les savoirs de la culture. Les mots d'esprit, on en a toujours fait des recueils, des recensements. Dans un sens, sans doute, ça résiste au savoir, mais ça n'a pas empêché de faire un savoir de ces vérités-là [.]

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 janvier 1983, inédit.

Il y a beaucoup de citations de philosophes qui nous sont finalement transmises comme autant de *Witz*. On sait qu'il suffit d'un lapsus pour faire vibrer le savoir.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 janvier 1983, inédit.

L'incarnation du maître, est spécialement vivace quand elle s'accompagne de cette position du bouffon dont vous savez qu'il est resté un personnage familier des cours dans la proximité des puissants.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 2 mars 1983, inédit.

C'est un indice précis de la vitalité du discours du maître que l'existence [...] de ce bouffon qui est là pour dire des vérités sans conséquences. C'est ça qui fait rire. Ce sont des vérités sans conséquences puisqu'il est déjà d'emblée méprisé.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 2 mars 1983, inédit.

Quand le psychanalyste commence à faire des ronds de jambes autour des maîtres ou de ce qu'il en reste, autour des ombres de maîtres à la six quatre deux [...], eh bien, le psychanalyste est exactement réduit à cette position de dire des vérités sans conséquences et qu'on méprise. [...] ça ne promet que la position du bouffon.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 2 mars 1983, inédit.



Toute opération qui donne des effets de sens se paye, qu'on le veuille ou non, par un effet de non-sens. C'est ça qui dément le savoir absolu. Le savoir absolu, c'est le sens absolu, c'est le sens qui ne serait plus sens dessus-dessous.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 9 mars 1983, inédit.

Lacan l'illustre simplement avec la surprise du mot d'esprit, ce trébuchement où le sujet s'avère n'y être pas. Simplement, il y était – au double sens de l'imparfait.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 16 mars 1983, inédit.

Pour inventer du savoir, il suffit de rigueur et de délire – au moins d'une pointe de délire.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1983, inédit.

La position analysante [comme sujet barré] comporte évidemment une certaine impudeur qui est parente et même formellement identique à l'impudeur hystérique qui consiste à s'afficher sans vergogne comme sujet barré. C'est très différent de ce qui consiste à mettre *a* à l'affiche. Ça c'est plus difficile à obtenir.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1983, inédit.

Ce qu'on appelle grossièrement la séduction ou la provocation hystérique, elle est distincte selon qu'elle se situe à l'un ou l'autre niveau. La dérobade de l'hystérique comme sujet, qui est la provocation, est distincte de sa dérobade comme chose précieuse. Il y a [...] cette attitude de l'hystérique qui découvre, d'un côté, son corps, et qui, de l'autre, rabat sa robe sur elle. C'est ce clivage de l'impudeur du sujet et de la pudeur sur l'objet qui nous est là donné comme emblème.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1983, inédit.

Mettre le sujet hystérique au travail, c'est lui faire admettre que c'est à lui de produire le savoir et non pas de l'attendre du maître, pour bien sûr en faire des confettis.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1983, inédit.

La fin de l'analyse, ça a pour résultat de vous rendre inguérissable. Là aussi, c'est un choix.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 1983, inédit.



Il s'agit de quelqu'un qui arrive et qu'on peut dire suicidaire parce qu'il se présente comme sur le bord de cet acte et comme en ayant vocation. Eh bien, il y a un effet thérapeutique immédiat de l'expérience analytique, si vous constatez, une semaine plus tard, que ce même patient qui était sur le bord de renoncer à l'existence, discute le prix des séances. Il faut quand même s'apercevoir là de la rapidité de la chose. Il faudra savoir en rendre compte. Comment conduire le suicidaire à mettre d'abord ce *primum vivere* en évidence ?

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 avril 1983, inédit.

Il faut dire là qu'il y a un mode de guérison qui n'est pas thérapeutique et qui consiste à devenir incurable. C'est celui-là que Lacan promettait à la fin de l'analyse.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 avril 1983, inédit.

Il y en a aussi certains qui s'en vont avec le sentiment qu'ils sont déjà morts, moyennant quoi, ils se sentent irrésistibles. Ils pensent qu'ils n'ont plus rien à craindre. C'est une issue qui est toujours ouverte à l'obsessionnel.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 avril 1983, inédit.

Alors à défaut d'analyse, il reste [...] le recours à la satire. [...] C'est [...] de l'ordre, pour les analystes, de la paille qui leur cache la poutre de leurs propres symptômes, symptômes qu'ils n'ont pas mis en jeu, il faut le supposer, dans leur analyse, et qu'ils ont même consolidés. La voie de la satire n'est donc pas une voie conseillée.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 mai 1983, inédit.

C'est ce qu'on avait bien noté dans l'institution en question en disant [que *L'Enfant au loup*] faisait la police. Faire la police, c'est un rapport tout à fait essentiel avec autrui. Il a donc un sentiment très vif de ce que c'est le semblable. Ça commence par le cassage de gueule.

« L'orientation lacanienne. Du symptôme au fantasme, et retour », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 mai 1983, inédit.



Des réponses du Réel (1983-1984)

Mais le curieux dans la psychanalyse, c'est que le sujet comme effet de signification émerge dans le réel. En effet, dans l'expérience analytique, ce sujet barré ne reste pas bien élevé dans son coin à respecter les règles du jeu. Au contraire : lapsus, acting-out, dérèglements divers.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 16 novembre 1983, inédit.

La surprise, ce n'est pas une prise plus forte. Ça veut dire, au contraire, que ça déjoue la prise que l'on se préparait à faire.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 décembre 1983, inédit.

Il y a d'ailleurs une veine littéraire de l'exploitation de l'inauthentique. Vous trouvez ça spécialement dans le baroque. C'est la dénonciation que le monde est une comédie et que chacun porte un masque.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 janvier 1984, inédit.

C'est fou le nombre d'historiettes ou d'anecdotes où l'on voit la mort qui pose des questions sous les espèces du maître absolu. On voit ça dans l'histoire d'Œdipe. Toutes ces historiettes nous montrent en définitive la mort déjouée après avoir été mise en balance avec la jouissance. C'est très intéressant parce que ça marque que pour dégager cette instance de la jouissance, il faut un franchissement qui se fait au risque de la mort. C'est d'ailleurs par ce biais que Lacan retourne l'apologue de Kant dans son « Kant avec Sade » – Kant qui voudrait que l'on renonce à la jouissance d'une femme parce que le gibet vous attend à la porte. Lacan y objecte que s'il s'agit authentiquement de jouissance, le gibet n'est pas là dissuasif. [...] Mais, dans chacune de ces historiettes – et c'est pour ça que je dis qu'elles cachent en définitive la réponse du réel dont il s'agit –, il y a en général quelque chose qui est profondément rassurant, et même quand le maître absolu a cette figure de cauchemar. Ce qui est rassurant, c'est que l'on a affaire à un maître qui joue le jeu. Quand il vous pose ses devinettes, et même quand ses devinettes comportent des attrape-nigauds, des équivoques, il reste de bonne foi. Le pauvre Œdipe, quand il est confronté au maître absolu, quand il est doublé, il se supprime.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 janvier 1984, inédit.

C'est là qu'on retrouve aussi le médecin de Molière, celui qui vous permet de mourir dans les règles – ce médecin qui est là le pseudo maître de la mort. Il respecte les règles, il vous les fait respecter, mais il n'empêche que ces règles ne valent rien. Il encourage simplement, il soutient, il nourrit l'illusion que l'on puisse déjouer la mort par le signifiant. C'est toute la valeur de la première scène du Malade imaginaire où vous voyez ce pauvre Argan calculer les sommes qu'il doit à son médecin et calculer ses potions. Vous savez que c'est un soliloque. C'est un soliloque du sujet en train d'essayer de déjouer vainement la mort par le signifiant.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 janvier 1984, inédit.



Lacan parle du Sans-Foi de la vérité [...], il évoque le « côté Sans-Foi de l'intrigue hystérique ». À cet égard, l'hystérie, cliniquement, elle est à un niveau radical. Elle est au niveau radical où le savoir défaille à soutenir sa propre valeur. C'est là le fondement de la souffrance de l'hystérique. Ce Sans-Foi peut très bien conduire à l'exaltation du semblant – du semblant que d'une façon inconséquente on moque comme une mascarade –, mais aussi bien être ressenti dans la souffrance d'un être de comédie.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 janvier 1984, inédit.

Le fantasme, c'est donc une partie jouée avec la jouissance. [...] Ça ressemble à un poker-menteur [...]. C'est même là ce qui qualifie précisément la clinique, le repérage clinique, le diagnostic clinique. Ça se repère au type de partie qui est jouée en compagnie de ce partenaire qui est l'Autre.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1 février 1984, inédit.

Une psychanalyse, c'est une partie qui se joue selon le fantasme. Ce fantasme fait place à un Autre, mais c'est précisément un Autre qui est à la mesure du sujet. C'est un Autre qui lui convient. C'est un Autre qui lui donne la réplique en mesure. C'est en quoi la métaphore théâtrale s'impose, puisque le sujet dans le fantasme s'apparaît metteur en scène du spectacle où il est lui-même captivé. Il n'y a pas de fantasme où il n'y ait le consentement de l'Autre.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1 février 1984, inédit.

Quand on nous représente un Autre impitoyable, ce que ça voile, c'est qu'il est lui aussi sur le théâtre comme une marionnette. Là, dans ce théâtre interne – qui est même dédoublé puisqu'il y a une scène à l'intérieur de la scène –, la vérité avoue sa structure de fiction.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1 février 1984, inédit.

La psychanalyse, c'est la réduction d'une biographie. C'est d'ailleurs ce qui est supposé se vérifier dans la passe, à savoir que la vie est susceptible d'être réduite à l'armature du fantasme qui la soutient. À cet égard, elle n'est plus rien qu'un avatar de la pulsion, que le détour particulier de la pulsion, que rien de plus qu'une anecdote – anecdote qui peut être confiée aux passeurs qui sont deux et qui représentent à eux seuls la société civile. Ils la représentent suffisamment. Ils sont les délégués forcément clownesques du lien social. Lacan évoque le couple de clowns dans Hamlet, mais c'est aussi bien les Dupond et Dupont. Par leur intermédiaire, cet avatar de la pulsion se réduit à une bonne histoire.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 7 mars 1984, inédit.



En effet, dans les petits papiers de Gide, il y a un vide, un vide duquel il est resté inconsolable, un vide creusé par sa femme, la destinataire des lettres de Gide, et qui les a mises au feu « le jour où elle a cessé de ne pas voir ce qu'elle voulait ignorer ». [...] Lacan dit que dans cet acte [...] Madeleine s'est affirmée comme « la vraie femme dans son entièreté de femme ». Par quoi ? Par le sacrifice de ce qu'elle a nommé elle-même comme le plus précieux. C'est vraiment nous indiquer la valeur d'*agalma* de ces lettres. En même temps qu'elle s'affirme dans le sacrifice de ce qu'elle a de plus précieux, elle creuse chez l'Autre un manque inconsolable. C'est à ça que Lacan reconnaît la vraie femme. On peut dire que, à ce moment-là, elle est entière par le fait que son partenaire ne le sera jamais plus.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 21 mars 1984, inédit.

Pour se moquer du désespoir de Gide quant à cet acte de femme, Lacan évoque la cassette d'Harpagon qui est à l'occasion, par un lapsus, un malentendu, mise en scène par Molière. Vous connaissez l'équivoque avec la fille d'Harpagon où se traduit pour nous ce déplacement de l'*agalma*, ce qui fait la passion propre de l'*agalma*. Lacan justifie son rire devant ce désespoir en disant que « ces lettres, uniques dans la correspondance de Gide, n'avaient pas de double ». Je mets ça en relief avec trois petits points : elles... n'avaient pas de double. Et Lacan ajoute que c'est là que s'en démontre la valeur de fétiche. J'ai déjà signalé ce point du texte de Lacan sur Gide comme essentiel, puisque n'avoir pas de double est un trait – un trait qu'on peut dire aussi bien clinique que logique – de l'objet *a*.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 21 mars 1984, inédit.

Il faut noter – et c'est là ce qui élève Euripide au-dessus de Henri Bataille – que frappant au plus-de-jour, elle se découvre aussi bien. Elle ne frappe pas l'Autre sans se frapper elle-même. C'est ce qui fait que c'est un acte. Ce retour à l'envoyeur, c'est toujours le cas. Mais là, c'est en connaissance de cause. Il ne s'agit pas là de la simple rétorsion duelle.

Qu'est-ce qui se passerait chez une Médée de boulevard qui apprendrait que son homme lui fait des infidélités ? On le sait. On le sait, par exemple, par Feydeau. Elle se mettrait à lui chercher des concurrents. Elle chercherait à le faire cocu. On peut très bien lire la comédie de boulevard sur cet arrière-fond. Feydeau, après tout, c'est encore beaucoup plus drôle si c'est lu sur le fond d'Euripide. Madeleine pourrait décider de se vouer à Gomorrhe pour faire le pendant d'un Gide voué à Sodome. Or, ce qui fait le trait propre de Médée et de Madeleine, c'est qu'elles ne frappent pas l'Autre sans se frapper elles-mêmes. Madeleine, elle vise sans détour le plus-de-jour, le sien, parce que c'est celui d'André [Gide].

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.



Lacan accole le rire que pour lui-même cela provoque, un rire vis-à-vis de ce qu'il appelle une subjectivité prise au dépourvu. Ce rire, c'est sa formule à lui. Il y a rire, il y a comique quand ce qui vient sur le devant de la scène est l'objet *a*. Si vous en voulez un témoignage, allez voir le début du Séminaire XI où Lacan lui-même invite à ce qu'on rie des négociations dont il a été l'objet lors de son excommunication. Il invite à ce qu'on rie qu'il se soit trouvé déchu au rang d'objet à négocier. Il prêtait à rire d'être ainsi négocié par ses analysants.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.

Ce qui chez Gide vérifie cette prise au dépourvu de la subjectivité, c'est que lui-même, à ce qu'en dit Lacan, est référent à la position du maître. [...] C'est précisément parce qu'il est dans cette position de maître que le surgissement de l'objet *a* le déconcerte. Cet objet *a* n'est pas l'objet de son désir, mais la place où le désir n'est pas, puisque c'est la place de sa cause. Le surgissement de cet objet est ce qui fait choir Gide de sa maîtrise imaginée.

C'est la clef de la comédie, puisque la comédie, en tous les cas, revient à faire voir et à amener devant les spectateurs les causes du désir dans leur particularité instable. On peut abrégé ça en disant que le secret de toute comédie, c'est la signification du phallus. Mais ce n'est là qu'un abrégé. Le fondement du rire chez Lacan [...] c'est le plus-de-jouir aperçu, mis en scène.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.

Les lettres se prêtent très bien à la comédie. Il n'y a là que trop d'exemples. Songez au *Rouge et le noir* de Stendhal. Le Rouge et le noir, à cet égard, c'est comme La Lettre volée.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.

Il y a un épisode, dans Le Rouge et le noir, auquel on n'accorde pas assez d'attention, mais qui, pour nous, prend sa valeur à partir de La Lettre volée. [...] Julien, désespéré de ne plus avoir accès à Mathilde qui le repousse, est poussé à essayer de se faire aimer d'une autre femme. Aidé par un prince russe connaisseur dans les affaires de cœur, il jette alors son dévolu sur une personne [...] qui est d'une haute vertu. Le prince russe, pour montrer à Julien qu'il n'a pas lieu de désespérer, lui dit avoir eu un ami qui lui-même a tenu une importante correspondance avec la plus jolie quakeresse d'Angleterre. [...]. Julien se met donc à adresser ces lettres à cette dame de haute vertu. Le plus drôle, c'est que ce sont des lettres romantiques, incompréhensibles à Julien lui-même qui s'endort en les recopiant. [...] Rien que ce statut de correspondance suffit à brouiller l'idée du destinataire de ces lettres. Ce ne sont pas des lettres brûlées ni en souffrance, ce sont des lettres qui ennuiant, mais elles font aussi bien leur office.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.



Voyons plutôt comment Lacan clôt son texte « Jeunesse de Gide ». [...] « Tout finit à la comédie, mais qui fera finir le rire ? » [...] Est-ce que la comédie et le rire sont le dernier mot ? Lacan nous invite, lui, à un autre dernier mot. Il évoque la possibilité que ce soit le dernier Gide, le Gide ultime, qui fasse finir le rire. Ce Gide ultime, il nous le décrit comme un déchet. C'est un Gide ultime qui, à son propre témoignage, écrit comme déjà mort. [...] Mais la chute n'est pas celle-ci. La chute, c'est l'évocation précise de ce qu'il y a au-delà du rire pour Lacan à cette date. Il dit : « La figure qu'offre le verbe au-delà de la comédie. » C'est pour ça qu'il demandait qui fera finir le rire. Quelle est la figure au-delà de ce fétiche qui fait finir le rire ? Vous connaissez la conclusion, empruntée à [...] un passage où Nietzsche évoque la scène d'un moine, à Naples, qui agite un crucifix en criant, pour se faire entendre parmi les bateleurs de la foire : « Voilà, voilà le vrai Polichinelle ! » Cet au-delà de la comédie, c'est en fait un au-delà qui est une sorte d'en-deçà, puisque nous avons là une fonction plus farcesque que de comédie. Comment cela est-il susceptible de faire finir le rire ? Comment cela est-il l'au-delà de la comédie ? C'est clair pour ceux qui savent dans quelle suite signifiante est pris le Polichinelle. [...] Sous ce Polichinelle, il n'est pas difficile de reconnaître le signifiant phallique. Le Polichinelle est un des noms de la fonction phallique. [...] Cette chute, même si elle est enveloppée d'une forme interrogative, semble être le fin mot pour le Lacan de cette date. Là où le voile se lève, se découvre le signifiant de la jouissance, le phallus comme signifiant de la jouissance. Lacan ne fait pas sa chute sur cet objet qui n'a pas de double. Au-delà de cet objet qui n'a pas de double, dont l'émergence prend la subjectivité au dépourvu, fait tomber le maître de son haut et provoque le rire, il considère que la clef c'est le phallus.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.

Lacan n'a jamais été au plus près de comment il a entendu l'analyse et même la fin de l'analyse. Il le dit sous la forme d'un canular en répétant la réponse qu'il avait faite à l'emporte-pièce – c'est la troisième belle chose que l'on peut entendre comme réponse du signifiant – au congrès de Zurich : « Mange ton *Dasein* ! » [...] là, ça veut dire : Mange ton être ! [...] Mange ce dans quoi ton être consiste ! C'est ce dont Lacan créera sa version en disant l'objet *a*.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 mars 1984, inédit.

Le paradoxe de l'hystérie, c'est qu'en tant que sujet, c'est-à-dire en tant que ce qui occupe normalement la place de la vérité, elle en vient à tenir la place du semblant. Déplacer la vérité au semblant, c'est ce qui se traduit dans le phénomène du sentiment de tromperie, du sentiment d'être pipé dans son être. C'est là proprement la confusion de la vérité et du semblant. Ça exige en même temps du partenaire le savoir du semblant. L'hystérie, ce n'est pas seulement de s'accommoder du sujet supposé savoir, c'est aussi exiger un sujet semblant savoir, c'est-à-dire, aussi bien, un sujet qui a de la distance par rapport à ce savoir. Il s'agit de façon inconsciente de réduire l'homme au petit garçon, au bébé. À l'occasion, dans l'expérience, cette exigence prend une forme plus sophistiquée [...] à savoir la forme d'une exigence d'humour.

« L'orientation lacanienne. Des réponses du Réel », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 25 avril 1984, inédit.



1, 2, 3, 4 (1984-1985)

La série – je prends ici la définition de Lacan – c'est la seule forme que nous ayons du sérieux dans la pensée de la psychanalyse. Lacan a toujours défini le sérieux par la série, pour des raisons fondamentales et qui ne viennent pas du tout de l'occasion du mot d'esprit qu'offrent série et sérieux. Ce mot d'esprit est fondé. La langue française est fondée dans ce rapprochement.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 novembre 1984, inédit.

Par l'être-dans-le-monde, Heidegger entend un certain rapport de l'être et du monde qui n'est pas caractérisé par l'inhérence. C'est ce qui fait qu'on l'a traduit par l'être-au-monde. Heidegger y oppose effectivement ce qui est le rapport d'inhérence entre deux choses, par exemple l'eau dans le verre, l'auditoire dans la salle, le banc dans l'auditoire, l'auditoire dans le bâtiment universitaire, le bâtiment universitaire dans la ville, etc. C'est aussi bien un rapport qu'avec plus d'humour Molière fait valoir avec la pièce qui est dans le château, le coffret qui est dans la pièce, la boîte qui est dans le coffret, les diamants qui sont dans la boîte, etc. Ça, c'est le rapport d'inhérence. Cet exemple de Molière a d'ailleurs toute sa valeur pour nous, puisque c'est un développé de ce qui est par excellence l'*agalma*. L'*agalma* est par excellence ce qui est précieux et ce qui se trouve dedans, caché.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 novembre 1984, inédit.

Recevoir ce qu'on n'a pas demandé est évidemment une satisfaction spéciale. Ça peut être, à l'occasion, une catastrophe. Mais quand ça ne l'est pas, on peut dire que c'est une sorte de bonheur. Dans le bonheur, il entre une satisfaction supplémentaire, supplémentaire en ceci que c'est au moins un petit peu disjoint du mérite. C'est d'ailleurs la racine de ce qui provoque ou suscite le sentiment de culpabilité. Quand ça vient juste bien, il y a en même temps le soupçon qu'on pourrait bien n'être qu'un heureux coquin.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 mars 1985, inédit.

Qu'est-ce qui fait qu'un sujet soit un sujet et non pas l'image du moi ? L'image, même si elle est prise dans la relation langagière, fait exactement ce qu'on attend d'elle. C'est comme ça dans le miroir : on fait un geste et le miroir fait le même geste. Dans le langage, il peut se produire le fait que si ego fait tel geste, l'autre en fasse un autre de différent. Mais c'est ce que ego attend quand même, et c'est pour cela que c'est imaginaire. Dès que l'on touche à ça, il y a évidemment la surprise. On voit très bien ça dans un épisode des Marx Brothers. Un des personnages croit être devant un miroir alors que c'est un comparse qui fait les mêmes choses en face de lui. Puis, à un moment, il ne fait plus les mêmes choses, et le premier personnage se réveille en s'apercevant qu'il a affaire à un autre sujet. Il faut voir – ce n'est pas une mauvaise façon de l'introduire – que l'Autre est toujours l'Autre de la surprise. C'est l'Autre en tant qu'il fait ce qu'on n'attend pas.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 mars 1985, inédit.



Un lapsus est un signifiant dont le trait spécifique est de n'être pas dans le code de la langue, de n'être pas dans le trésor des signifiants reçus. À cet égard, ce signifiant impose déjà d'introduire le signifiant de l'Autre barré. Famillionnaire est le signifiant du manque dans l'Autre. C'est un signifiant qui comme tel – et c'est ce qui en fait un mot d'esprit – ne figure pas au lieu de l'Autre.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 mars 1985, inédit.

On pourrait dire, aussi bien, que c'est ce qui nous donne déjà le schéma de l'interprétation en tant que l'interprétation a même structure que le mot d'esprit. L'interprétation transite par le fantasme. Elle n'a même de valeur que si elle transite par ce point de fascination qui est logé dans le fantasme. Il est sûr, en effet, qu'une interprétation ne consiste pas à faire des famillionnaire en série, même si l'interprétation analytique – et Lacan en donne la notation très précise en 1976 – ne peut pas négliger l'élément sonore, ne peut pas négliger le phonème.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 mars 1985, inédit.

Il y a une dimension, la dimension cartésienne, où le sujet est susceptible d'articuler son cogito, d'articuler donc je suis, et d'énoncer sa présence dans son énoncé. Mais il y a une autre dimension, celle de l'inconscient, qui, saisie à partir de ses formations, comme le lapsus ou l'acte manqué, est une dimension où le donc je suis n'est pas articulable. C'est pourquoi on s'excusait de ses lapsus quand on en faisait. On s'excusait au sens d'un je ne suis pas, au sens d'un je ne le contresigne pas, d'un je n'y suis pas présent. C'est même pourquoi Lacan faisait de l'imparfait le temps propre des formations de l'inconscient : un tout petit peu avant, un tout petit peu après, jamais sur le moment.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 avril 1985, inédit.

On n'opte pas pour le lapsus. Quand on opte pour le lapsus, ça s'appelle un mot d'esprit. En tant que tel, on ne le choisit pas. On peut évidemment, après coup, déguiser son lapsus en mot d'esprit, mais on n'opte pas pour cette option comme telle, elle n'émerge qu'à la surprise du sujet. Quand ça émerge, le donc je suis est impossible à dire.

« L'orientation lacanienne. 1,2,3,4 », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 avril 1985, inédit.



Ce qui fait insigne (1986-1987)

Je ne sais pas si c'est votre cas, mais je trouve très drôle cette expression *du pareil au même*. Je la trouve très drôle car il y a la une boiterie, une clocherie, puisque l'identique, le Un, se dit de deux façons : comme pareil et comme même. Ça évoque une répétition qui n'est pas de l'ordre du *bis repetita placent*, mais plutôt de l'ordre du *bis placent*. Après tout, quand on dit *du pareil au même*, l'énonciation de cet énoncé c'est : *je m'en fous !* Eh bien, il s'agirait précisément de ne pas s'en foutre.

« L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 5 novembre 1986, inédit.

Aujourd'hui, il m'est apparu avec évidence que cette série, cette série sérieuse, n'a précisément de sens qu'à partir du comique de mon départ dans les transes. C'est cette corrélation du sérieux et du comique que nous allons aborder aujourd'hui, selon la formule que Lacan a donnée, à savoir que « rien ne saurait se dire sérieusement qu'à prendre sens de l'ordre comique ». Cette comédie peut, semble-t-il, si on ne la dévalorise pas, s'appliquer spécialement à la pratique de la passe, à la pratique qui s'ensuit de la procédure de la passe.

« L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 11 février 1987, inédit.

Le bon sens et le comique sont pris dans cette voie qui va du sens au non-sens. Sauf que le bon sens se caractérise de l'ignorer, d'ignorer le non-sens. [...] Le comique, lui, spéculé bien sûr sur le sens, mais il sait le non-sens. Il y a un savoir du non-sens qui est présent dans l'exercice comique. Il y a cet insensé où peut jouer le comique, là où le bon sens en fait suggestion. Au fond, que ce soit bon sens ou que ce soit comique, c'est le versant du sens « qui nous fascine dans la parole ». Le terme de fascination indique ici ce qui se conserve d'imaginaire dans la fonction de la parole.

« L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 avril 1987, inédit.

Dès qu'en maniant le signifiant, on fait saisir du non-sens dans le sens à comprendre – et à l'occasion on fait rire avec ça, on fait rire en décomposant le son d'un mot ou d'une expression – on transforme le sens à comprendre en sens-à-jour. Ça touche, ça émeut.

« L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 mai 1987, inédit.

Le désir de l'analyste est lié à un *Je ne sais pas* concernant la psychanalyse, c'est-à-dire l'aporie analytique. Il faut aller jusque-là. C'est ce qui fait toute l'ironie du terme de passe, puisque c'est une passe à l'aporie analytique. Il y a là un certain *Faute de mieux, il ne nous reste plus qu'à faire l'analyste*. Faute de mieux, c'est-à-dire faute de résoudre dans le signifiant le problème même de la psychanalyse. Faute de le résoudre, il ne reste plus qu'à passer à l'aporie, c'est-à-dire, de cette aporie même, faire l'issue, c'est-à-dire, cette aporie, l'incarner.

« L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 juin 1987, inédit.



Les divins détails (1988-1989)

Freud a inventé la psychanalyse par les détails. Il y a dans la *Traumdeutung* quelque chose d'un Talmud du lapsus. Là, l'esprit dont il s'agit s'appelle le *Witz*, et c'est cette forme d'esprit [...] qui est essentiellement articulé dans la lettre.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1^{er} mars 1989, inédit.

« Pourquoi se marie-t-on ? » [...] C'est là tout ce qui anime le tiers livre de Rabelais où Panurge est occupé par le problème de se marier ou pas, et qui a inspiré à Molière nombre de ses comédies. Évidemment, pour cela, il faut d'abord renoncer à jouir tout seul, à jouir tout seul de son propre corps.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 1^{er} mars 1989, inédit.

Bien que l'on puisse dire que ces trois contributions [sur la psychologie de la vie amoureuse] convergent vers le complexe de castration, c'est seulement la troisième, « Le tabou et la virginité », qui culmine dans une mise en scène de la castration. Le terme de mise en scène est là approprié, puisque Freud a recours au théâtre.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mars 1989, inédit.

Donc, on ne s'amuse pas, on ne s'amuse pas dans la vie amoureuse freudienne. Mais pourtant, c'est de la comédie, c'est un théâtre de masques, du style bal à l'opéra : *Horreur ! ce n'était pas lui*. Ni elle non plus, d'ailleurs. La vie amoureuse freudienne se déplace tout entière dans le quiproquo, ce qui est une autre façon de dire que l'amour c'est du transfert.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mars 1989, inédit.

La femme légère, on ne peut pas mieux la représenter que dans *Carmen*, puisque Carmen fait partie des cigarières qui fument. C'est tout plein de fumée, on impose métonymiquement sur la scène le caractère de légèreté.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mars 1989, inédit.

Il s'agit donc d'aimer la femme d'un autre qui elle-même ne doit pas être très claire, qui doit à la fois être une femme dérobée et qui se dérobo. Puis il s'agit de la surestimer et de vouloir la sauver.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mars 1989, inédit.



Ces conditions du choix d'objet énumérées par Freud [...] ont un relief indiscutablement comique. Est comique cette exigence de la présence de traits tout à fait spécifiés et qui peuvent aller jusqu'au détail. [La] dame doit porter une marque, la marque d'être la femme d'un autre, et que c'est là le trait exigé par un certain nombre d'hommes. [...] J'ai dans cette comédie relevé le terme freudien de choix.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mars 1989, inédit.

Nous en arrivons au tabou, tabou d'une jouissance. C'est par le biais du folklore que Freud nous présente cette difficulté qui s'interpose dans l'accès à la jouissance sexuelle.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 mars 1989, inédit.

La Rochefoucauld dit qu'« il y a de bons mariages mais point de délicieux », et la thèse de Freud est qu'il n'y a pas de bons mariages, quoique le second soit meilleur.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 mars 1989, inédit.

Le conseil de Lacan [...] : Faites porter à la dame « un mignon postiche sous un travesti de bal [...] » C'est là l'initiative de l'homme sans ambages, puisqu'il s'agit d'un postiche placé au bon endroit pour évoquer par sa présence l'absence du pénis. C'est là le secret du masque en tant que derrière il n'y a rien.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 mars 1989, inédit.

Si on veut écrire le désir par rapport à la conjonction du moi et de l'image de l'autre, on l'écrira ainsi :

$$d \longrightarrow m \leftrightarrow i(a)\$$$

Le désir se règle sur cette pantomime, cherche à la susciter.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 mai 1989, inédit.

Lacan l'annonçait dans ses *Écrits* en ces termes : « L'Œdipe ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie. » C'est formulé au début des années soixante dans « Subversion du sujet ». Maintenant que nous allons entrer dans la dernière décennie du XX^e siècle, on peut dire que c'est vraiment là-dedans que nous baignons.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 mai 1989, inédit.

Il est clair que le sens de la tragédie n'est certainement pas mis à l'affiche dans la psychanalyse elle-même. Ce qui est mis à l'affiche, c'est au contraire une sorte de douceur dont je m'effraie moi-même d'être parfois touché et comme envahi.

« L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 mai 1989, inédit.



Le banquet des analystes (1989-1990)

La comparaison de l'expérience analytique et du banquet met en évidence qu'il faut bien satisfaire la pulsion orale pour que soit possible l'exercice de la parole, la parole aux autres. [...] C'est pourquoi ce thème du banquet met en évidence qu'il faut que le sujet ait ses aises, et même de l'ébriété comme adjuvant de l'échange humain, comme adjuvant qui lui donne une chance de dire la vérité, de la supporter, et ceci, bien sûr, sous des dehors peu sérieux, puisqu'il y a un élément comique qui est inéliminable de ce thème du banquet. Si je n'avais pas que de l'eau ici, je serais plus drôle...

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 novembre 1989, inédit.

La question est de savoir ce qu'on consomme dans la psychanalyse. L'analyse, c'est un repas. Ce n'est pas un repos, c'est un repas. Et celui qui consomme, c'est l'analysant. C'est pourquoi il paye à la sortie. Il paye le cuisinier qui, lui, reste affamé.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 novembre 1989, inédit.

Le banquet, c'est le lieu où l'on a la permission de dire des bagatelles, de dire des bêtises sur fond de sérieux. C'est le lieu où l'on se met à l'épreuve d'une vérité qui réside dans la parole en roue libre, d'une vérité qui réside dans le *à l'emporte-pièce*, non pas dans la préparation savante mais dans l'improvisation du moment.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 novembre 1989, inédit.

[Dans *Le Banquet disparate d'Érasme*] Spudus demande alors quelle scène de comédie doit être représentée. La réponse d'Apicius fuse : « Une femme en conflit avec son mari sur la question de savoir qui doit commander ». Érasme avait déjà tout à fait l'idée que le dialogue entre les sexes est impossible et que c'est en définitive plutôt comique. C'est déjà la preuve qu'il avait à sa façon acquis ce qui est supposé être une des leçons d'une psychanalyse.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 novembre 1989, inédit.

Certainement, il y a un savoir qu'on ne peut inventer qu'à la condition d'en avoir saigné, d'en avoir payé le prix. C'est vrai. Et c'est vrai que Lacan était un grand seigneur et que donc il a eu beaucoup de saignées – on se croirait dans la médecine de Molière... Mais ça ne vaut comme savoir qu'à la condition de pouvoir être transmis aux autres, c'est-à-dire à ceux qui n'en n'ont pas l'expérience.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 novembre 1989, inédit.

Je ne crois pas que la satire, voire la polémique, fasse avancer les choses. Ça soulage, mais enfin, on ne peut pas faire du soulagement la loi de son discours.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 novembre 1989, inédit.



L'analyste intervient et introduit une perturbation fondamentale. Il dit : fini de paresser, fini de rire ! Et il offre le divan. Fini de paresser, mais le sujet, lui, il dit qu'il n'est qu'un effet : je ne suis qu'un effet et je ne sais rien faire, on a toujours tout fait pour moi. Et la réponse c'est un tu sais sans savoir que tu sais. À quoi répond encore un mais enfin je ne l'ai jamais appris. Alors l'analyste jette le sujet à l'eau pour lui apprendre à nager : il suffit que tu saches parler.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 décembre 1989, inédit.

S'il n'y avait que les lacaniens pour parler de Lacan, on n'irait pas très loin. Les lacaniens, en effet, ils ont un peu tendance à momifier Lacan. Ils répètent ses phrases, ils les figent un peu, ils font des cours. Ils ont l'idée qu'ils doivent faire un travail sérieux, et qu'il est plus facile de le faire dans une certaine discrétion, c'est-à-dire de ne pas monter sur les tréteaux pour faire le pitre. Avec les lacaniens, peut-être qu'on oublierait Lacan. Mais avec ce renfort que nous donnent ces anti-lacaniens, la question reste extrêmement vivace, extrêmement remuante.

« L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 février 1990, inédit.



La question de Madrid (1990-1991)

Il appelle ici gnomon le phallus, le phallus comme étant le moyen de construction de toutes les formations du sujet. Il se retrouve constant dans toutes ses formations, ses lapsus, ses mots d'esprit, ses fantasmes.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 février 1991, inédit.

Il est clair que ce qui intéresse Freud dans l'énamoration, c'est le fait [...] que ça consiste à tomber sous la coupe de quelqu'un d'autre.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 mars 1991, inédit.

On comprend aussi pourquoi le deuxième discours du *Banquet*, tel que l'analyse Lacan, c'est l'amour vu par le riche. Il s'agit de la psychologie du riche quant à l'amour, éventuellement de ses difficultés avec l'amour.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 mars 1991, inédit.

Lacan – et il me semble le premier à l'avoir fait – marque précisément que le comique est là convoqué pour tenir un discours plutôt tragique, et que c'est le tragique qui nous fait, de l'amour, une description vraiment comique.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 mars 1991, inédit.

C'est chez le comique Aristophane que la tradition a cueilli, depuis toujours, le mythe des moitiés, ce mythe qui voudrait que chacun, à l'origine, était partie d'un tout où il y avait un seul, un seul qui s'est ensuite trouvé séparé de sa moitié fondamentale. Cette nostalgie a été inscrite comme étant la théorie platonicienne de l'amour, sans qu'on s'occupe du paradoxe que relève Lacan. En effet, Aristophane, c'est plutôt le comique gras. Il a été, en plus, un ennemi tout à fait avéré de Socrate, puisqu'il l'a mis sur la scène d'une façon ridicule. Lacan marque donc que cette description de la nostalgie amoureuse, elle fait plutôt rigoler tout le monde. Les érudits, eux, ont pris ça au sérieux, mais il y a, dans *Le Banquet*, toutes les traces pour considérer Aristophane comme absolument ridicule avec cette affaire de moitié. Ce qu'Aristophane présente-là, on peut dire que c'est une écriture du rapport sexuel. C'est le comique grec qui est préposé à nous présenter un idéal du rapport sexuel pensé dans le registre de l'unité, et précisément de la sphère. C'est pourquoi ce discours est vraiment, en fait, la dérision de la sphère.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 mars 1991, inédit.



On a toujours trouvé qu'Agathon était plutôt ridicule. Alors que Lacan fait voir que c'est précisément au poète tragique qu'est donné le rôle de révéler ce qui est beaucoup plus près de la nature de l'amour que le tragique, à savoir son caractère comique. Pour un tragique, pour un tragique grec, l'amour, c'est vraiment de l'ordre du comique.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 6 mars 1991, inédit.

C'est ainsi qu'au versant tragique de l'être-pour-la-mort s'ouvre quelque chose d'autre : un versant comique, le versant comique de l'être-pour-la-jouissance, où vient bien une échappée.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 avril 1991, inédit.

Lacan [...] s'en détache assez [du thème de l'être-pour-la-mort] pour indiquer qu'à côté du tragique, il y a le comique. Je le cite, page 362 de *L'Éthique de la psychanalyse* : « La dimension comique est créée par la présence en son centre d'un signifiant caché, mais qui, dans l'ancienne comédie, est là en personne – le phallus. » Vous voyez [...] qu'il faut bien compléter la dimension tragique de l'expérience analytique par la dimension comique, au moins en tant qu'en son cœur se trouve, voilé ou dévoilé, le phallus. Ça fait que quand Lacan dit que la clé de la fin de l'analyse est le phallus, il indique aussi une autre voie que la voie tragique, à savoir que peut-être cette fin d'analyse a partie liée avec le comique. Quand il nous dit que la passe a la même structure que le mot d'esprit, la même structure que le *Witz* qui fait rire, il nous signifie que la passe, même si on essaye de l'y ramener, n'est pas construite dans la dimension tragique.

« L'orientation lacanienne. La question de Madrid », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 avril 1991, inédit.



De la nature des semblants (1991-1992)

Le psychanalyste aussi est amené à parler sans savoir. De façon plus sympathique, il pouvait qualifier la psychanalyse de loufoque, de pratique loufoque – terme qui dérive de *louf*, sans doute l'envers de *fou*, et auquel on rajoute parfois un suffixe qui donne *loufdingue* [...] Loufdingue la psychanalyse : c'est une façon, si on la jauge d'après les critères du sujet supposé savoir, de marquer qu'il y a une faille que seul cet acte scandaleux est susceptible de franchir.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 4 décembre 1991, inédit.

L'effet du signifiant phallique est de faire intervenir un paraître dans la relation sexuelle [...]. C'est déjà mettre en fonction essentielle le semblant dans ce qu'il n'appelle pas encore l'inexistence du rapport sexuel, un semblant qui, du côté homme, a pour fonction de protéger l'avoir, et qui, du côté femme, a pour fonction de masquer le manque-à-avoir, c'est-à-dire, dans les deux cas, d'accomplir la projection du rapport sexuel dans la comédie.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 5 février 1992, inédit.

L'analyse lacanienne de la relation entre les sexes, c'est de la maintenir toute entière dans le registre de la comédie.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 5 février 1992, inédit.

To Have or to Have not. Ce titre d'Hemingway indique ce qui pourrait faire qu'il n'y ait pas de comédie des sexes, qu'il y ait, à la place, la pulsion sexuelle, et que, dans le réel de l'espèce humaine, deux parties puissent s'adjoindre, se confondre. C'est un rêve.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 12 février 1992, inédit.

La comédie des sexes tient à la différence que nous établissons entre l'être et l'avoir. Au titre d'Hemingway s'oppose la proposition immortelle de Shakespeare : *To be or not to be*. Dans les deux cas, ça concerne le phallus.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 12 février 1992, inédit.

Il y a des exemplaires de l'espèce humaine qui ne se reproduiront pas, qui n'auront pas trouvé leur chacun ou leur chacune, et que ceux qui auront trouvé un accès précaire à l'autre sexe vivront cette expérience de l'amour au milieu de désastres, de catastrophes, de dépressions et de lamentations. D'un certain point de vue, cette tragédie est comique.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 12 février 1992, inédit.



Toute la question de la comédie des sexes réside en ce que rien n'est résolu au niveau de l'avoir quand la question est de l'être.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 12 février 1992, inédit.

La FAP [femme à postiche] est d'une ingéniosité pour protéger son avoir qui va bien au delà de l'idiotie masculine. Elle est d'ailleurs d'autant plus féroce que cet avoir est de pur semblant. La FAM, elle, à la différence de la FAP, sait défier l'homme, c'est-à-dire se placer au point où elle lui fait voir que l'avoir est ridicule.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 12 février 1992, inédit.

Ces identifications, qui fondent le caractère comique de la relation des sexes, sont toutes liées à l'échec et au refus de la demande, dont nous avons l'exemple princeps dans la genèse de l'homosexualité féminine telle que Freud la délivre à partir d'un cas. [...] la demande d'amour, c'est-à-dire d'un don, s'adresse au père. Et c'est du refus que cette demande rencontre chez le père qu'il s'ensuit une identification chez la fille à celui qui refuse de donner.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 12 février 1992, inédit.

Le postiche lacanien incarne le phallus comme index du manque, c'est à dire le seul phallus qui vaille, celui qui déclare *je suis un semblant*. C'est pourquoi la femme lacanienne, complaisante à ce jeu, n'est pas ce que j'ai appelé la femme à postiche, parce que celle-là, la FAP, elle voudrait qu'on y croit. La femme à postiche, c'est celle qui cherche la solution à la sexualité féminine du côté de l'avoir. C'est la femme qui a peur de la castration, et d'abord de la sienne propre.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 19 février 1992, inédit.

C'est là que s'enracine cette allure de naïveté que comporte la fin de l'analyse. C'est la naïveté de l'heureux, qui peut très bien paraître aux autres dérisoire.

« L'orientation lacanienne. De la nature des semblants », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, cours du 26 février 1992, inédit.



Donc (1993-1994)

Il y a une variété de commencements de l'analyse, et on peut s'amuser à les décrire, ces commencements. Elles commencent parfois dans les larmes et elles commencent parfois dans le rire.

« L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 27 avril 1994, inédit.

Ce que Freud appelle la pulsion, c'est une activité qui réussit toujours. C'est la réussite assurée, alors que le désir c'est la formation de l'inconscient assurée, à savoir l'acte manqué, le ratage, le « je me trompe », le « j'ai laissé mes clés », etc. Ça, c'est le désir. La pulsion, elle, elle a toujours ses clefs en main.

« L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 18 mai 1994, inédit.

Lacan peut dire que le rire, qu'appelle le lapsus ou le mot d'esprit, se produit au niveau du *je ne suis pas*, au niveau de ce dépassement lui-même.

« L'orientation lacanienne. Donc », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 8 juin 1994, inédit.



La fuite du sens (1995-1996)

Breton célèbre donc, dans ces six jeux de mots que je n'ai pas encore livrés, « l'alliance de la rigueur mathématique et de l'absence d'éléments comiques ». Évidemment, c'est pas drôle, mais enfin, c'est tellement pas drôle que ça le devient. On retrouve l'élément comique par la dérision, accentuée de l'importance donnée à ces inanités, à ces petits riens. C'est à classer sans doute dans le registre – registre qu'on a importé dans d'autres langues – de ce qu'on nomme en anglais le *non sense*. Il est tout de même notable que pour corriger l'impression qu'on peut avoir d'un jeu dérisoire, Breton insiste sur ce qu'il y va de l'être dans ces jeux de mots. Il écrit : « Qu'on comprenne bien que nous disons jeux de mots quand ce sont nos plus sûres raisons d'être qui sont en jeu. »

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 décembre 1995, inédit.

Comme le dit Lacan, quand il s'agit de l'homophonie, tous les coups sont permis. Et d'ailleurs nous le vérifions ici même : en dépit de l'absence de comique et du caractère misérable de quelques jeux de mots, finalement, du sens y passe. Tous les coups sont là permis dit Lacan, « pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. » Les coups homophoniques – nous le vérifions – nous jouent, sauf à ce que les poètes en fassent calcul.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 décembre 1995, inédit.

Lacan est passé à des jeux de mots sur ou avec des mots. *Jouissance*, par exemple. Moi, je l'ai plutôt décomposé comme *jouis-sens* et j'ai popularisé la version *sens-joui*. Mais on pourrait y entendre *j'oui-sens* : *j'entends ici du sens*. Ce serait une décomposition plus brissetienne : *j'entends du sens là où je n'entendais que couic*. On pourrait écrire encore *jouiesens* : *le sens est dans la joue*. Ce serait très chrétien. La pensée est dans la bouche, dit Tzara, et le sens est dans la joue. Vous avez aussi *joue* ! à l'impératif, et où il y a du sens qui se joue.

Pour lester un peu ces inanités sonores, peut-être un peu lassantes quand on les multiplie, je dois attirer votre attention sur le fait que Lacan en vient à définir le symptôme comme un nœud de signifiants, mais que ce nœud il le définit à partir de la matière signifiante.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 décembre 1995, inédit.

Lacan précisément a accueilli l'homophonie – on pourrait dire : *l'homme aux phonies*. Il l'a accueillie dans son Séminaire « Les non-dupes errent », ou bien, avec cette décomposition digne de Brisset, dans « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ». Il a, à un moment, systématiquement truffé sa parole et ses écrits d'homophonies choisies. Il y a, dans son enseignement, comme un accent qui est passé du mot d'esprit, du *Witz* – à quoi Freud a consacré un ouvrage : *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* – au jeu de mot, qui n'a rien à voir et qui a au fond, dans l'ensemble, assez peu d'esprit.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 13 décembre 1995, inédit.



On y trouve, en effet, au chapitre de « La technique du mot d'esprit », un mot d'esprit bien français. Cela se passe dans un salon où on introduit un parent de Jean-Jacques Rousseau, et la maîtresse de maison, après l'avoir vu à l'œuvre dans son salon, confie à celui qui lui avait introduit cette perle rare : « Ce jeune homme, certes, est roux et sot, mais ce n'est pas un Rousseau. » On est en effet bien forcé de constater qu'il y a là une décomposition verbale du nom propre, où il se trouve que les deux syllabes, les deux segments sonores du nom propre, ont chacun un sens, et que rapporter cette décomposition du nom propre au nom propre lui-même, produit ce qu'on peut appeler un mot d'esprit, mot d'esprit qui est ici fondé sur des propriétés proprement phoniques du vocable.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 décembre 1995, inédit.

Le *Witz*, qui certainement peut exploiter le jeu de mots ou l'homophonie, est une stratégie, ou au moins une tactique au regard de l'Autre compact de la langue normée. Le *Witz* est un calcul. Lacan, à la fin de son petit écrit de *Télévision*, lorsqu'il évoque le mot d'esprit, il le fait en tant que « *lapsus calculé* ». Je retiens là le mot de calcul. Ce qui tient le haut du pavé dans l'affaire du mot d'esprit, c'est le vouloir dire. C'est qu'il y a là, prévalente, une intentionnalité. Par exemple, celle de produire une dérision, de ridiculiser. Il y a une intention de signification préalable – avec le trouble où nous laisse le mot d'esprit involontaire, le mot d'esprit naïf où on se demande ce que l'émetteur, en fait, en savait.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 décembre 1995, inédit.

Le mot d'esprit, c'est le contraire de la fuite du sens. Le mot d'esprit, c'est le sens comme arrêté.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 décembre 1995, inédit.

Mais la métonymie, elle, préserve le glissement du sens. Dans la métonymie, le sens n'apparaît pas, il est déporté, il dérive. Il y a comme une absence de cette irruption qui se fait si prégnante dans le mot d'esprit. Le [...] point de vue de la fuite du sens, ça consiste à dire que, fondamentalement, la métonymie l'emporte toujours sur la métaphore, que jamais un mot d'esprit n'abolira la fuite de sens. Ça dit aussi que la métaphore est un artifice. Même si elle a de l'effet, elle n'est pourtant que tout à fait provisoire.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 20 décembre 1995, inédit.



Mais ce qui occupe Freud, en fait, c'est quoi ? C'est ce qu'il appelle, du début jusqu'à la fin, le gain de plaisir, le gain de plaisir qui s'obtient du *Witz*. [...] C'est par rapport à cette fin qu'il s'intéresse aux techniques du mot d'esprit. D'un bout à l'autre, il se pose la question de savoir comment, avec du signifiant, on produit du plaisir. Il ne se demande pas simplement comment le signifiant produit du mot d'esprit, comment on fait s'emboutir des chaînes signifiantes qui créent des mots inédits qui font rigoler, qui surprennent, qui ravissent, et puis qu'on se répète. Ce qu'il se demande essentiellement, c'est comment, avec une articulation signifiante, on arrive à obtenir un gain de plaisir qui se manifeste dans le fait qu'on se met à rire brusquement et qu'on en retire une satisfaction. [...] L'effort de Freud, c'est certainement d'abord [...] de disjoindre le *Witz* et le comique. Il souligne que, jusqu'à présent, les autorités ont traité du *Witz* à l'intérieur d'un domaine plus général qui est celui du comique. Évidemment, le comique, il met en cause beaucoup d'éléments imaginaires. On rit des ridicules, on rit des comportements, alors que le *Witz*, lui, se distingue par son élément proprement linguistique.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 avril 1996, inédit.

Le pur plaisir du signifiant, c'est ce qu'on vous donne pour faire passer la satisfaction de la pulsion. On vous fait un petit peu rigoler avec quelques assonances pour pouvoir vous glisser quelque chose d'obscène ou d'agressif. Si on vous le disait purement et simplement, surtout dans les hautes classes de la société comme on dit, on se gendarmerait. Mais quand ça vous est enrobé dans une jolie enveloppe formelle, vous acceptez de reconnaître quelque chose de la pulsion. Le mot d'esprit tendancieux est un énoncé signifiant qui vous permet d'admettre de reconnaître quelque chose de la pulsion.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 avril 1996, inédit.

Le lieu par excellence de l'interprétation, c'est ce que Freud appelle le mot d'esprit tendancieux. Bien sûr que l'interprétation doit être quelque chose qui est construit comme le mot d'esprit tendancieux, et qui arrive, de façon un peu coudée, contournée, à vous faire admettre quelque chose à quoi le refoulement fait obstacle. Un peu plus de pulsion dans l'interprétation !

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 avril 1996, inédit.

Pour Freud, en définitive, ce qui nous fait rire, c'est la pulsion. C'est quand même la satisfaction de la pulsion qui est présente dans l'éclat de rire.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 avril 1996, inédit.

Dans le mot d'esprit, l'auditoire, la société sont présents, et le mot d'esprit joue avec l'inhibition. Il faut qu'il y ait des inhibitions pour qu'on soit amené à les tourner avec un *Witz* spécialement spirituel. C'est pourquoi les pulsions n'ont pas la même présence dans le rêve et dans le mot d'esprit.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 avril 1996, inédit.



Freud dit d'ailleurs que dans le rêve, il y a le *Wunsch*, le désir, et que c'est avant tout dans le *Witz* qu'on perçoit le mieux la pulsion. C'est pourquoi Lacan est précis là-dessus. Il dit que « les pulsions dans les rêves se jouent en calembours d'almanach », mais que dans le *Witz* proprement dit, « les mêmes pulsions » s'affirment « sous une plus altière altérité ».

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 avril 1996, inédit.

Au fond, pour Freud, le comique n'a qu'une relation négative avec l'inconscient. On peut dire que le comique est pour lui avant tout [...] un fait d'imaginaire. Il y a comique quand il y a comparaison entre l'un et l'autre, et quand l'un peut se sentir supérieur à l'autre. Mais le mot d'esprit, lui, n'est pas supporté par une structure duelle. Une structure ternaire y est foncièrement impliquée, où l'Autre est le tiers. Le lieu de naissance, la source du mot d'esprit, ce n'est pas la comparaison imaginaire, c'est [...] l'inconscient et la pulsion.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Freud signale bien que le savoir universitaire est tellement insupportable, tellement inhibant, [...] écrasant, tellement étouffant, qu'il vous empêche, bien entendu, de babiller. On comprend alors, signale Freud, que les étudiants, après avoir dû avaler ce brouet infâme, éprouvent le besoin de faire des canulars, éprouvent le besoin de revenir à des stades assez archaïques de cette psychogenèse. Après un cours spécialement emmerdant, voilà que fusent les plaisanteries grossières.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

La forme la plus développée, celle dont l'architecture est la plus complète et la plus complexe, c'est ce qui est traduit comme le *Witz* tendancieux et qui est, à proprement parler, le *Witz* pulsionnel, le *Witz* avec pulsion. Tel que Freud en reconstitue le développement, ça commence comme jeu, comme jeu de langage, comme jeu de purs signifiants, c'est-à-dire comme jeu qui laisse le sens de côté. On voit là ce qui ordonne la perspective de Freud. Comme point de départ, il prend le pur jeu du signifiant. Que veut dire *pur*? Ça veut dire que le signifiant joue et s'assemble avec d'autres signifiants sans se préoccuper le moins du monde du signifié, c'est-à-dire du résultat de sens.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Tout ça : babiller, faire des plaisanteries, faire des mots d'esprit innocents ou des mots d'esprit un peu corsés, tout ça travaille dans un seul but qui est le *Lust*, qui est de produire du plaisir. Le *Lust*, c'est la finalité.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Si on disait directement des grossièretés scatologiques dans un salon, il n'y aurait pas de la satisfaction mais, au contraire, de l'indignation. En fait, c'est en donnant quelque chose au plaisir qui vient du signifiant, qu'on arrive à faire passer des choses osées. Ça sert en quelque sorte de couverture.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.



Qu'est-ce qui fait la différence entre le *Witz* innocent et le *Witz* qui ne l'est pas ? Je crois qu'on peut dire que c'est très précisément l'existence d'un obstacle. Grâce au mot d'esprit, l'obstacle est contourné. [...] Freud ne parle pas encore du surmoi, mais nous ne pouvons pas lire ce texte sans évoquer cette notion.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Le surmoi est en l'occurrence – c'est amusant – incarné dans l'instance de la femme, dans ce que Freud appelle son incapacité à supporter le sexuel, surtout quand elle est, dit-il, de condition élevée. [...] Freud relève que les hommes se permettent des plaisanteries grivoises devant des femmes de basse condition et qu'ils ne se les permettent pas devant des femmes de condition plus élevée. Il nous présente donc un surmoi social incarné sous les espèces de la femme.

Rien ne dit – je le dis entre parenthèses – que ce soit là seulement un fait social. Lacan, qui vivait dans une société qui n'était pas très différente de l'actuelle, signale qu'il y a des affinités foncières entre l'instance du surmoi et la femme. On voit bien – prenons ça par là – les fondements œdipiens de ce surmoi féminin.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Freud a, je crois, le sentiment très profond des possibilités primaires du langage, possibilités primaires que l'on peut incarner dans le babil enfantin. Le babil, ce n'est peut-être pas exaltant pour nous, mais enfin, le bébé, lui, il a l'air très content. Il est même triomphant avec ces sons qu'il arrive à produire de cette façon-là. Là-dessus, nous, nous empilons un énorme mille-feuilles d'inhibitions, de contraintes, etc., jusqu'à ce que, couic ! on ne puisse plus rien dire. Et puis après on arrive devant sa copie d'examen et on rend copie blanche. [...] Il y a un premier niveau qui est ce bonheur de l'acoustique, ce bonheur des sons qui se font écho et qui n'ont à répondre à personne du plaisir qu'ils ont d'être ensemble. Ensuite, arrive ce que Freud appelle la condition de sens : mon petit, il faut que ça fasse du sens ! Et puis ensuite, en plus, arrive la condition qu'il faut que ça se tienne, que ça soit cohérent.

Nous avons donc, premièrement, le niveau acoustique. Deuxièmement, la condition de sens. Troisièmement, la condition logique, c'est-à-dire : homophonie, grammaire – la condition grammaticale – et logique. Voilà les trois étages que vous retrouvez dans le texte de Lacan qui s'appelle « L'étourdit », comme étant les trois niveaux de l'interprétation. Et moi, je dis que la réflexion de Lacan dans « L'étourdit » sur ce qu'il appelle ces *trois points-nœuds* de l'interprétation – homophonie, grammaire et logique – est une mise en forme de ce qu'on trouve ici détaillé par Freud dans sa psychogenèse du *Witz*.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.



Freud distingue [...] le babil de l'enfant, où les mots, dit-il, sont traités comme des choses. C'est vraiment dire là que l'enfant prend le signifiant détaché du signifié. Mais le signifiant qui n'a pas de signifié, ce n'est pas vraiment un signifiant. Le mot même de signifiant veut dire qu'il est là pour le signifié. Donc, dans le babil, ce signifiant est une véritable chose acoustique. Plus tard, Freud dira que l'on retrouve ça chez des malades mentaux, des malades mentaux qui traitent les mots comme des choses.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Freud inscrit le non-sens dans le registre du jeu [du signifiant]. Il évoque le plaisir intrinsèque qu'on prend au non-sens, c'est-à-dire à ne pas tenir compte de la condition de sens, à se libérer de la contrainte selon laquelle on ne pourrait assembler des mots et des pensées qu'à la condition que ça fasse sens. Quand on peut faire un pied de nez à cette obligation, eh bien, on est content. Au fond, c'est un plaisir qu'il y a à se moquer de la logique. Évidemment, le plaisir de se moquer de la logique est très complexe. En effet, on ne prend plaisir à se moquer de la logique que s'il y a la logique et que si on en a une idée. À partir du moment où il y a la logique et qu'on en a une idée, ça fait très plaisir de se moquer de la logique [...] Évidemment, quand Freud traite du jeu [du signifiant], il est déjà en train de passer au niveau de la plaisanterie. Qu'est-ce que c'est, la plaisanterie ? Comment se distingue-t-elle du niveau du pur jeu ? [...] Elle ajoute du signifié par rapport au babil. Dès la plaisanterie, la condition de sens commence à exercer son emprise.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Il faut un minimum de sens pour que ça fasse une plaisanterie. Comme le dit Freud, la plaisanterie, pour être plaisanterie, elle n'a pas besoin d'être bonne. En effet, rien de plus drôle que les mauvaises plaisanteries. Elle n'a pas besoin non plus d'être nouvelle. *Va donc, eh patate !*, quand vous le dites à votre camarade, ce n'est pas la première fois que ça a été dit. N'empêche que c'est une plaisanterie de plein exercice.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

Freud dit que les enfants, les adolescents, les lycéens ont recours à la plaisanterie. Peut-être pourrait-on faire ici une différence entre le lycéen et la lycéenne. C'est un fait que la plaisanterie a quelque chose de viril, et que, finalement, les adolescentes sont plus à distance de la plaisanterie.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.



Il y a *Witz* quand le sens est de qualité, quand il y a un jeu raffiné entre le signifiant et le signifié. Il y a, comme conditions du *Witz*, des exigences de forme et de contenu qui ne valent pas pour la plaisanterie. Il suffit d'être dans une ambiance agréable, avec un petit peu de chaleur humaine, avec de la nourriture, voire, signale Freud, avec un petit peu d'alcool, pour qu'aussitôt les plaisanteries commencent à fuser. On n'est pas là très exigeant sur les conditions de qualité du sens. On n'est pas très exigeant sur ce qu'on produit. Et même, parfois, plus c'est bête et plus ça fait rire. Ça démontre que des inhibitions sont levées et qu'on ne recule pas à faire le pitre, l'imbécile, etc. On pourrait même dire qu'on glisse là vers le simple comique où le sujet accepte lui-même de se faire inférieur pour que les autres rigolent de la supériorité qu'il leur octroie.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 mai 1996, inédit.

À plusieurs moments, Freud parle du mot d'esprit comme étant un « *coquin serviteur de deux maîtres* ». Ça veut dire qu'il n'est pas fait seulement pour la satisfaction de celui qui parle, mais qu'il est aussi orienté vers la satisfaction du tiers qui va l'entendre, et que le travail même du mot d'esprit est donc antérieurement commandé par la réception postérieure qu'il aura chez l'auditeur.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Freud esquisse une répartition des différentes tactiques du sujet à l'endroit du grand Autre. Quand il s'agit du mot d'esprit obscène, le sujet spirituel s'emploie à se faire un allié de l'Autre : il le soudoie en lui communiquant son gain de plaisir. Freud parle même de prime de plaisir. Quand le mot d'esprit est agressif, le sujet spirituel cherche à transformer l'Autre en un compagnon de haine, et ceci en neutralisant son jugement critique. Là, le mot d'esprit est l'opposé de l'argument qui, lui, cherche à convaincre le jugement critique. Quant au mot d'esprit cynique ou sceptique, il vise à ébranler chez l'Autre le respect à l'égard des valeurs qui étaient jusqu'alors pour lui dans la zone de l'idéal.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Pas de *Witz* sans refoulement. C'est dans la mesure même où ce refoulement est puissant, et, à l'occasion, dans la mesure où il est soutenu par toute une ambiance sociale, qu'alors le mot d'esprit peut se donner libre cours.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Il m'est venu d'y opposer le rôle désinhibiteur que peut avoir le rôle du petit enfant sur des adultes, des adultes bien disposés. J'ai en effet constaté que la présence du petit enfant lève volontiers les inhibitions des adultes. Comme une composante de l'attachement qui peut se porter sur ces petits, il y a le fait qu'ils fonctionnent comme, si je puis dire, des sortes d'antisurmoi. À peine le bébé ou l'enfant de six-neuf mois arrivent, qu'aussitôt les adultes se mettent à faire des bêtises. Ils se mettent à quatre pattes, ils font des grimaces, ils font des bruits bizarres qu'ils n'auraient pas idée de faire ordinairement. Je mets en parallèle le rôle éventuellement inhibiteur d'une femme de haute condition et la désinhibition à laquelle invite le petit enfant.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.



Freud se pose la question : comment, par quel moyen, par quelle méthode, par quel biais le *Witz* pulsionnel l'emporte-t-il sur le surmoi ? C'est moi qui dis *surmoi*. Freud, lui, dit *inhibition intérieure, refoulement*. Je me suis permis d'appeler ça surmoi. C'est, disons, le surmoi dans sa fonction d'inhibition. [...] le plaisir procuré par le *Witz* apporte à la pulsion un renfort qui permet de surmonter l'effet de refoulement. Dès lors, à partir du moment où le refoulement est levé, ce qui s'ensuit n'est pas simplement le plaisir du mot d'esprit, mais le plaisir du mot d'esprit et la satisfaction pulsionnelle. C'est pourquoi on peut se mettre à rire comme un bossu bien au-delà de ce qu'un mot d'esprit paraît justifier comme hilarité. C'est là l'effet multiplicateur de la pulsion.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Si vous comparez simplement le *Witz* en lui-même et puis le rire, vous vous dites qu'il y a quand même une rupture de causalité.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Quand on parle de la satisfaction de la pulsion à propos du mot d'esprit, il s'agit d'une satisfaction qui n'intervient que par des mots, que dans les mots. La pulsion freudienne est satisfaite quand, même à mots couverts, elle arrive à s'exprimer. Le mot d'esprit obscène, qui satisfait la pulsion grivoise, ça ne veut pas dire qu'on se met à baiser tout de suite. Pas du tout ! Ça veut dire qu'on fait un mot d'esprit obscène, et qu'en lui-même il satisfait la pulsion. Le mot d'esprit agressif ne veut pas dire qu'on retrousse ses manches et qu'on va casser la figure du comparse. Le mot d'esprit agressif, il se satisfait d'insultes habilement maquillées dans la concision du mot d'esprit. Ce que ça met donc en valeur, c'est que quand Freud parle de satisfaction pulsionnelle [à propos du mot d'esprit], il s'agit de satisfaction par des mots. Quand Lacan dit que le bla-bla est ce qui mène au *Lustprinzip*, c'est un commentaire du *Witz* de Freud.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Le mot d'esprit est double parce que, d'un côté, il sert l'homme spirituel et surtout l'auditeur tiers, et que, d'un autre côté, ayant en son cœur le non-sens qui lui vient du jeu du signifiant, il doit, pour se faire accepter, donner aussi quelque chose au sens.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.

Le mot d'esprit doit surprendre, il doit être nouveau, il ne peut pas être répété. On ne peut pas s'empêcher à ce propos de penser à ce que Freud dit ailleurs de l'interprétation, à savoir qu'elle doit être comme le saut du lion.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 22 mai 1996, inédit.



Toute une part de l'œuvre de Queneau consiste, comme chez Rabelais d'ailleurs, à exploiter les ressources tout à fait passionnantes de ce qui est quand même de l'ordre de ce qu'on placerait, dans la psychogenèse freudienne, entre l'homophonie et la plaisanterie, et plutôt sur les bords du *Witz* innocent.

« L'orientation lacanienne. La fuite du sens », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 29 mai 1996, inédit.



L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique (1996-1997)

Alors sans doute un lapsus, si on refait le même systématiquement, a tendance à devenir symptôme, un acte manqué, si on rate à répétition, on le fera passer dans la catégorie du symptôme, et même le mot d'esprit, quand il y a le blagueur qui ne peut plus s'arrêter de blaguer (*rires*), on a tendance à considérer que c'est une manifestation symptomatique.

« L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 26 février 1997, inédit.

Le comique vient sans doute de l'inutilité ridicule à quoi ça réduit le phallus, qui parait désormais une sorte d'appendice excédentaire dont on peut parfaitement se passer pour la reproduction humaine. Cette disjonction dans le réel de la sexualité et de la reproduction animale ne fait que répercuter, et rend d'autant plus évidente l'absence de la pulsion reproductive dans l'inconscient.

« L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 5 mars 1997, inédit.



Le partenaire-symptôme (1997-1998)

Si on veut faire une variation sur *tu aimeras ton prochain comme toi-même*, [...] c'est que pour l'homme il est plutôt sous le coup d'aimer ce qui pour lui supporte la fonction du phallus, comme lui-même.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'Université Paris 8, cours du 14 janvier 1998, inédit.

La cigale et la fourmi. De quoi y est-il question ? [...] de dépenser, de donner et de prêter [...] de la rétention de la fourmi [...] de l'objet anal. C'est pour ça qu'on l'aime tellement [...] quand on est petit. [...] La fourmi ne fait pas de cadeau [...] *où est l'objet lacanien, là ?* Mais justement, c'est l'objet rien. [...] la cigale n'a plus rien : « *Pas un seul petit morceau / de mouche ou de vermisseau* ». Et la fourmi ne lui donne *rien* ! [...] Il est question de demander quelque chose pour rien [...] et la réponse c'est en quelque sorte que l'on n'a rien pour rien.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 juin 1998, inédit.

Le renard demande au corbeau sa voix pour avoir un fromage. Il lui fait croire qu'il veut jouir de sa voix, alors qu'il veut jouir du fromage.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 juin 1998, inédit.

Dans le couple théâtral du valet et du maître, qui est-ce qui incarne ce tiers, ce second maître ? C'est le public lui-même [qui] fait partie intégrante du discours de la comédie. [...] En effet, [...] dans la comédie, ils passent leur temps à ça, à se cacher les uns des autres.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 juin 1998, inédit.

Le valet et le maître ne font qu'un. [...] Ils jouent simplement à montrer qu'ils sont substituables. [...] Marivaux est là, qui recueille ça, [...] qui le sublime – on voit une extraordinaire floraison de farces et de comédies, où les valets passent leur temps à prendre la place des maîtres, et les maîtres la place des valets.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 juin 1998, inédit.

Le surmoi [...] c'est un loustic, c'est un plaisantin, c'est un farceur. Sans doute n'êtes-vous pas habitués à le considérer comme ça. Mais c'est parce que vous ne voyez que le maître sans voir le valet. [...] Le surmoi, c'est seulement un ça qui parle. [...] Le ça ne dit pas. Le ça montre. Le ça fait.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 juin 1998, inédit.



Baudelaire fait du rire un phénomène engendré par la chute [...] Au paradis terrestre, Adam ne rit pas. C'est en raison du péché originel, après la chute, que l'on commence à rire, parce que [...] le rire est un phénomène de supériorité.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 juin 1998, inédit.

Chez Voltaire, tout est *Witz*, on est dans l'élément même de l'esprit. C'est la forme a priori de sa perception du monde. Cela veut dire qu'il se moque de tout [...] il se moque aussi bien de sa propre mort. Il fait rire de tout, comme on dit qu'on fait argent de tout.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.

La trajectoire analysante de l'impuissance à l'impossible mène simultanément du tragique au comique.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.

Il n'est pas abusif de dire que le secret du rire, c'est moins phi. On rit devant moins phi.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.

Si l'on veut, le rire c'est toujours un rire de castration, le rire qui vous libère de l'angoisse de castration, comme convulsion. Et, chez Voltaire, ce qu'a d'automatique le rire, c'est qu'il cherche toujours le moins phi de l'autre.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.

Le rire, c'est le phénomène qui habite celui qui ne prend pas au tragique la castration, qui ne prend pas au tragique le manque. Alors que les romantiques, si.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.

Les romantiques [...] ils prennent la castration au tragique. [...] Ils trouvent cela ignoble de ne pas la prendre au tragique. C'est parce que ... voilà, les romantiques sont des névrosés. Ça, il n'y a pas de doute.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.

Reportons-nous à Bakhtine pour voir quel était le sens du rire au Moyen Âge. C'était le carnaval. C'était un événement social, c'était le rabaissement du sublime et du sacré par le caca-pipi, boudin [...] tandis que, à l'âge classique – et [...] au dix-neuvième siècle –, le rire a été civilisé, c'est devenu la satire, la fable, le vaudeville, et [...] désocialisé, le rire est devenu subjectif, discipliné, de bon goût. C'est devenu le sarcasme. [...] *sarcasmos* veut dire *mordre la chair*.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.



Alors que le premier rire, le rire médiéval, c'est la chair qui s'étale dans le carnaval, nous, nous sommes passés par le sarcasme, qui veut dire mordre la chair. Ce n'est pas le même rire. On entre peut-être aujourd'hui dans une ère au-delà du sarcasme [...] où le rire passe plutôt par le jeu. C'est l'humour désinvolte, un peu farfelu, le *cool*, le rire comme preuve d'être *cool* [...] On veut la détente, la flexibilité et l'ouverture. Il n'y a plus tellement de mots d'esprit et de blagues, on ne se raconte plus des histoires drôles.

« L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 juin 1998, inédit.



Les us du laps (1999-2000)

Lacan signale le rôle distingué du bouffon pour situer un rapport classique à la vérité, et qui devient d'autant plus manifeste qu'on s'approche plus près du signifiant maître, que plus le S1 rayonne dans sa gloire et plus pousse par en dessous [...] la vérité qui se moque et c'est pourquoi quand les choses tenaient bien leur place, on disposait un temps donné à un moment pour le carnaval, où, enfin, les choses pouvaient être, pendant un laps de temps, sens dessus dessous. On n'a plus le sens du carnaval parce que, pour nous, tout est sens dessus dessous tout le temps.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 12 janvier 2000, inédit.

Sans doute c'est très important que quelqu'un à un moment dise : finis de rire ! Fini de rire, on va enfin s'y retrouver, chaque chose à sa place, ici le réel, là le symbolique, là l'imaginaire, et puis, là, enfin, on va vouloir toujours la même chose.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 12 janvier 2000, inédit.

Voilà le moment entre tout, dans la littérature universelle, où Kant a vraiment entendu la voix pure, de la raison, et il l'a entendu justement dans l'expression du caprice, dans l'expression de la volonté portée par la femme dont, en conséquence, autant qu'on sache, il ne s'est jamais approché. Et il s'est voué à ce qui quand même pour lui était détaché de ce lieu, à savoir la formulation et l'expression de l'impératif catégorique.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 12 janvier 2000, inédit.

Alors ça veut dire des tas de choses mais ça veut dire que l'hystérie foncièrement tend au carnaval, c'est-à-dire au sens dessus dessous. Évidemment le sens dessus dessous, ça à un sens très précis, ça s'écrit de deux façons, l'orthographe est double, mais ça a un sens très précis parce que si le dessus reste dessus et le dessous reste dessous c'est pas sens dessus dessous, [...] donc sens dessus dessous, [...] ça se réfère exactement à la situation où le dessous est dessus et le dessus dessous.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 janvier 2000, inédit.

Quand les semblants tenaient bien en place dans la société comme je l'évoquais la dernière fois, on avait le sens du carnaval, on ne faisait pas des parodies de carnaval comme aujourd'hui. Parce qu'il y avait bien un dessus, un dessous, un à côté, etc.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 janvier 2000, inédit.



Vous savez, Courteline [...]. Je cite de mémoire la pièce où monsieur et madame rentrent de promenade et monsieur dit : – « t'es-tu conduite comme une gourgandine, elle dit – Moi ? – Oui je t'ai vue dit-il, et quand untel a glissé sa main, etc., Alors il insiste etc. il fait le dur – mais vraiment si je le tenais, qu'est-ce que je lui passerai, etc. ! Alors la dame dit – bon et bien c'est vrai il m'a fait ça et même j'ai plutôt aimé ça ! etc. – Ah là là, qu'est-ce que je lui passerais si j'avais son adresse ! ; alors elle dit : – Il m'a donné sa carte, la voilà ! [...] Alors il dit : – Oh ! là là, il a beau être un officier de cavalerie, vraiment il me ferait pas peur ! ; et elle lui répète : – 13, rue de la Grange Batelière ! Et alors ça se termine [...] il dit : – Quoi ! [...] j'en ai rien à faire de la Grange Batelière » et il donne des coups à sa femme. Il la bat [...] parce qu'il n'en peut plus. Il n'en peut plus parce que là, c'est elle qui est au poste de commandement et qui exerce son pouvoir de sujet sur le support du signifiant maître et qui le montre à la fin dans l'impuissance totale ; tout ce qui lui reste à faire, c'est de sortir le bâton et de lui mettre sur la figure, moyennant quoi c'est le triomphe du sujet hystérique. Elle vous a fait sortir votre bâton.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 janvier 2000, inédit.

Le comique, comme nous l'avons vu quand nous avons repris le texte de Freud, a toujours rapport avec l'image de soi, et avec le patatras de l'image de soi.

« L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 juin 2000, inédit.



Le lieu et le lien (2000-2001)

Lorsqu'il s'agit de la psychanalyse, faut-il mettre l'accent tragique ? Relevons que Lacan y met plutôt l'accent comique. Plus exactement, du côté où on s'en sort, il dit que c'est de l'ordre de l'esprit, du *Witz*, qui n'est pas le comique mais qui emporte avec lui le rire. Du côté où l'on ne s'en sort pas, et où on attend l'accent tragique, il voit le comique.

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 21 mars 2001, inédit.

Lorsqu'on s'en tire, [...] c'est en jouant sur le signifiant, par des jeux de signifiants – sur quoi repose l'effet de *Witz*. Mais il y a tout de même [...] au moins un signifiant avec lequel on ne peut pas faire joujou, du moins on ne peut pas jouer avec ce qu'il nomme, si à ce qu'il nomme nous donnons le nom de jouissance. Il y a là [...] quelque chose qui ne se négative pas, qui ne se prête pas à ce que l'on puisse jouer ici de l'annulation. Si l'on désigne ce signifiant par grand phi, on voit tout de suite, quand on est formé à Lacan, en quoi c'est comique de ne pas pouvoir ici s'en tirer.

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 21 mars 2001, inédit.

La tragédie témoigne précisément des discordances symboliques et de la souffrance qui s'ensuit pour le sujet qui essaye de se diriger selon des impératifs qui se révèlent contradictoires.

« L'orientation lacanienne. Le lieu et le lien », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 21 mars 2001, inédit.



Un effort de poésie (2002-2003)

Canular, c'est un exercice [...] de *Witz*, où il est de bon ton de faire montre d'une culture mirobolante, à des fins de dérision, de délasserement, de divertissement. C'est l'amusement du sage et de l'érudit. Ça se pratique le canular, sous d'autres noms : celui de facétie par exemple, de sotie. Ça se pratique depuis la plus haute antiquité : c'est présent chez Rabelais ; c'est l'âme de *l'Éloge de la folie* d'Érasme dont Lacan fait usage dans sa prosopopée de la vérité.

« L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 janvier 2003, inédit.

« Vous n'interprétez jamais le Banquet si vous ne savez pas pourquoi Aristophane avait le hoquet. » Lacan retire, de cet échange avec Kojève, l'enseignement suivant. Si Aristophane a le hoquet, c'est que pendant tout le discours précédent, celui d'un nommé Pausanias qui parle, il s'est tordu de rire, et que Platon n'en a pas fait moins. [...] Le hoquet est l'indice de l'ironie générale au moment où Aristophane intervient. Il lie à partir de là dans le discours en question, celui qui précède, ce qu'il appelle la psychologie du riche. C'est celui qui n'aime qu'à bon escient, qui attend de son amour un retour sur investissement, même si c'est un investissement moral, il en attend de s'élever là. Cela permet donc de remettre à sa place l'intérêt du discours de Pausanias, et de faire d'Aristophane la clef du discours sur l'amour, comme discours essentiellement comique.

« L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 15 janvier 2003, inédit.

On se fascine sur l'en deçà, c'est-à-dire sur ce que le discours peut convoier de ce qui se laisse saisir sur le mode du cynisme. Mais ce cynisme n'est que la réplique ou la grimace du sublime. Et il se pourrait que la réduction cynique de ce dont il s'agit dans l'existence, ne soit que l'envers, l'ombre portée, de ce que l'existence veut dire au-delà d'elle-même. Et c'est ainsi que le cynisme, il se pourrait qu'il fraye la voie de ce qui est sublime. C'est ce que veut dire ce terme d'« épopée » par où Lacan désignait cette narration de ce qui vous arrive, contingent, hasardeux, de rencontre, et que l'analyse vous invite à tisser, à faire signifier au-delà du fait brut.

« L'orientation lacanienne. Un effort de poésie », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 26 mars 2003, inédit.



Illuminations profanes (2005-2006)

Comme le phallus est un signifiant [...] les relations sexuelles ne peuvent être signifiées sans s'y réaliser. C'est qu'au fond le signifiant apporte une transcendance par rapport à la réalité et cette transcendance ne peut se traduire, dans le fait, que par des masques de comédie, si je puis dire. Chacun en fait trop [...] Et ce *parêtre* projette dans la comédie, dit-il, les manifestations idéales ou typiques de chacun des deux sexes. [...] le mâle protégeant son avoir et, de l'autre côté, côté féminin, le sujet masque le manque.

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 mai 2006, inédit.

Même si Lacan a essayé par la suite d'aller au-delà de la typologie des rôles, concernant l'homme et la femme, il reste que les indications qu'il avait pu donner dans « La signification du phallus » sur la nécessité d'une comédie des sexes, que l'assomption de son sexe ne va jamais sans que la comédie reste valable.

« L'orientation lacanienne. Illuminations profanes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 24 mai 2006, inédit.



Le tout dernier Lacan (2006-2007)

A-t-on jamais vu pour quiconque que la passe constitue un réveil ? Qu'il n'y a pas de réveil veut dire que par tout un aspect, on n'en sort pas et c'est peut-être précisément ce qui prête à rire, c'est l'accent nouveau que Lacan met sur : la vie est comique. Ah ! Il l'avait déjà dit que la comédie l'emportait en vérité sur la tragédie. Et il l'avait dit au nom du phallus, au nom de la valeur sexuelle toujours cachée, y compris au fond de la déploration cachée au fond de l'impasse, cachée dans la béance du rapport à l'Autre.

« L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 2 mai 2007, inédit.

La valeur propre de ce mot *délire*, c'est qu'en est affecté par le tout dernier Lacan, dirais-je, à peu près tout, ou plus simplement tout l'usage de pensée fait par l'homme du signifiant.

Il n'y a que délire. C'est pourquoi Lacan peut continuer de dire, avec d'autres coordonnées que phalliques, comme je l'ai rappelé, que la vie est comique. Elle est comique parce que chacun est là avec son délire.

« L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 16 mai 2007, inédit.



Jacques-Alain MILLER, Autres publications

1974-1998

Quand je dis et quand je répète, ce n'est pas le même que je dis. Quand je cite Lacan, je ne dis pas ce que Lacan dit. Chaque fois que Planchon lance, dans son dernier *Tartuffe*, « Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme », qui ne perçoit que ce vers n'a jamais, jamais été prononcé ? Le voile tombe un instant, et c'est l'objet caché de la comédie qui vient tout à coup sur la scène.

Théorie de lalangue (1974), Paris, Navarin, 2021, p. 78.

La merveille, c'est que sans cette lalangue, il n'y aurait pas de vérité, mais que la vérité dans cette lalangue ne peut être définie – elle y est en acte, libre, déchaînée. Il n'y a pas de maître du signifiant sinon peut-être dérisoire, le clown, le bouffon du carnaval, ou encore « l'Homme masqué », masqué peut-être du visage de la femme.

Théorie de lalangue (1974), Paris, Navarin, 2021, p. 84-85.

L'acte ne se conjugue à l'inconscient que dans ce que Freud appelle l'acte manqué. Celui-ci est précisément l'acte qu'on saisit comme manqué d'être capturé dans les effets de signifiant – en quoi à l'occasion, il peut faire rire ou être interprété.

« Acte ou inconscient » (1984), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 28-29.

Il est important de pouvoir susciter le rire – qui est aussi un affect –, le rire de l'auditoire, non pas le rire sarcastique, mais le rire bienveillant dont Kant écrit, toujours dans son *Anthropologie...*, qu'il renforce le sentiment de l'énergie vitale.

« Les affects dans l'expérience analytique » (1986), *La Cause du désir*, n° 93, septembre 2016, p. 99.

De la tristesse, Lacan fait une affaire de savoir. Quand le savoir est triste, il est impuissant à mettre le signifiant en résonance avec la jouissance, cette jouissance reste extérieure. [...] À l'opposé de la tristesse définie comme un savoir manqué, il place le gay savoir.

« Les affects dans l'expérience analytique » (1986), *La Cause du désir*, n° 93, septembre 2016, p. 110.

Le savoir gai n'est pas le savoir tout-puissant, mais celui qui fait passer de l'impuissance à l'impossible. La tristesse est l'impuissance, tandis que le gay savoir, l'impossible du savoir. Par-là, il touche au réel.

« Les affects dans l'expérience analytique » (1986), *La Cause du désir*, n° 93, septembre 2016, p. 111.

La joie lacanienne [...] est relative au savoir, elle consiste à faire sa place à la jouissance dans l'exercice du savoir.

« Les affects dans l'expérience analytique » (1986), *La Cause du désir*, n° 93, septembre 2016, p. 111.



Eh bien, ce que Lacan appelle enthousiasme est aussi une joie, celle qui accompagne l'idée de a en tant que cause, cause du désir, mais non pas du désir de savoir ; au contraire, l'enthousiasme est la joie qui accompagne l'idée de a en tant que cause de l'horreur de savoir.

« Les affects dans l'expérience analytique » (1986), *La Cause du désir*, n° 93, septembre 2016, p. 111.

L'ironie infernale du schizophrène, celle dont il fait une arme qui, dit Lacan, porte à la racine de toute relation sociale.

« Clinique ironique » (1988), *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 7.

Il s'agit de l'ironie du schizophrène, et non pas de son humour. Ironie et humour, les deux font rire, mais se distinguent par structure.

« Clinique ironique » (1988), *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 7.

L'humour est le versant comique du surmoi, Freud le dit. Le névrosé ne manque pas d'humour, le pervers en est tout à fait capable, également le philosophe de la maxime universelle, et aussi bien le surréaliste. L'humour s'inscrit dans la perspective de l'Autre. Le dit humoristique se profère par excellence au lieu de l'Autre. Il saisit le sujet dans la misère de son impuissance.

« Clinique ironique » (1988), *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 7.

L'ironie au contraire n'est pas de l'Autre, elle est du sujet, et elle va contre l'Autre. Que dit l'ironie ? Elle dit que l'Autre n'existe pas, que le lien social est en son fond une escroquerie, qu'il n'y a pas de discours qui ne soit du semblant.

« Clinique ironique » (1988), *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 7.

L'ironie est la forme comique que prend le savoir que l'Autre ne sait pas, c'est-à-dire, comme Autre du savoir, n'est rien. Alors que l'humour s'exerce du point de vue du sujet supposé savoir, l'ironie ne s'exerce que là où la déchéance du sujet supposé savoir a été consommée.

« Clinique ironique » (1988), *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 8.

La référence vide, comment l'incarner ? Rien n'est plus simple, si l'on se souvient que la clinique freudienne tourne toute entière autour d'un objet qui n'existe pas, à savoir le pénis de la mère. Le roi de France qui est chauve, c'est le pénis de la mère.

« Clinique ironique » (1988), *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 10.

L'amour, nous pouvons le réduire à n'être qu'une modalité du fantasme, c'est-à-dire un effet de signification du fantasme en tant que pantomime, en tant que supporté par un scénario, c'est-à-dire par une chaîne signifiante.

« L'objet jouissance » (1989), *La Cause du désir*, n° 94, novembre 2016, p. 106.

La tragédie, c'était avant. La passe n'a de sens que si la tragédie, c'est du passé, et si maintenant, monsieur, du canevas de votre tragédie en cinq actes, vous savez nous troussez allègrement quelque petite comédie, en un acte de préférence, l'acte analytique [...], et jouez-nous ça en lever de rideau !

« Remarque sur la traversée du transfert » (1991), *Comment finissent les analyses. Paradoxes de la passe*, Paris, Navarin, 2022, p. 128.



La passe a la structure du mot d'esprit. Elle n'est pas faite pour pleurer, elle n'est pas faite pour durer. Nous savons bien que vous ne payerez jamais votre dette, qu'on vous a fauché votre cassette, que la femme est une coquette, que votre vie est une galère et que vous voilà galérien. Eh bien, tirez donc de votre douleur de vivre, comme sut le faire Molière, qui n'était peut-être que le masque de Corneille, tirez donc de votre peine, de votre blessure, les accents propres à nous désennuyer. La comédie va plus loin que la tragédie, il faudrait voir à ne point l'oublier. En un mot : avec du pire, faire du rire, non du père. Et si cela fait trop mal, eh bien, repassez nous voir quand vous serez au point et que vous saurez, de votre pif, toujours trop long ou trop court, faire, comme Cyrano, votre étendard. Le seul défaut de *Cyrano*, la pièce immortelle de Rostand, c'est de finir par où il aurait fallu commencer, et de commencer par où il aurait fallu finir.

« Remarque sur la traversée du transfert » (1991), *Comment finissent les analyses. Paradoxes de la passe*, Paris, Navarin, 2022, p. 128.

On peut dire que le point le plus avancé qu'a réussi à atteindre le petit Hans c'est – il faut admettre cette formule ainsi – la transformation de la morsure en un dévissage de la baignoire.

« La logique de la cure du Petit Hans selon Lacan » (1993), *La Cause freudienne*, n° 69, septembre 2008, p. 103.

Considérer le cours d'une analyse qui dure des années, parfois plus de dix, à partir de son résultat, de son reste, à partir du fait que cela peut se réduire à deux discours qui n'occupent pas une heure en tout, c'est une leçon dans la pratique de l'analyse. Il y a quelque chose de l'ordre d'un *Ce n'est que ça*. Mais en français, cet énoncé s'emploie aussi par antiphrase. On peut dire *Ce n'est que ça* de façon péjorative, mais aussi pour dire de quelqu'un qu'il ne manque pas de culot, que ce à quoi il prétend est énorme : *Que ça !*

« Qu'as-tu rencontré que tu ne pouvais imaginer ? » (1994), *Comment finissent les analyses. Paradoxes de la passe*, Paris, Navarin, 2022, p. 247.

On repère que la clinique de la passe est celle du mot d'esprit, c'est-à-dire de la troisième personne – on raconte une histoire, elle est tellement bonne qu'il faut tout de suite aller la raconter à une troisième pour qu'à son tour il partage le rire. C'est pour cela que je ne prodigue pas les récits cliniques, parce que, ramené à ses racines signifiantes, tout cas clinique est comique. [...] au sens où Lacan disait aussi *le signifiant est bête*, c'est-à-dire que l'on a toujours matière à s'esbaudir.

« Portraits de famille » (1994), *La Cause freudienne*, n°42, mai 1999, p. 61.

En même temps, ou après, que chute le signifiant maître, de l'identification, il y a place pour que vienne un nouveau signifiant, le signifiant de la passe, Sp, qui dit quelque chose, même dans le non-sens, de l'objet. C'est comme le nom de reste, [...] le nom de la cause du désir de savoir. Vous considérez qu'ici, il y a tragédie – on perd ses identifications héroïques, par exemple, on est détrôné – , là, comédie, quand on arrive à trouver un nom du dérisoire de la cause du désir, et le dernier temps est [...] plutôt mélancolique.

« L'Autre qui n'existe pas et l'expérience de la passe » (1997), *La Cause freudienne*, n°36, mai 97, p. 108.



Je présente ici l'hystérie et l'obsession comme deux modes d'investissement du (-1) [...] On pourrait s'amuser à en déduire deux conduites essentielles [...] l'intrigue passe-partout et l'obstination malveillante. Dans la psychose paranoïaque, la signification du (-1) est investie comme l'être à part, l'être exceptionnel, en but à l'hostilité universelle, mais néanmoins promis à un destin incomparable.
L'Os d'une cure (1998), Paris, Navarin, 2018, p. 53-54.

Est-ce toi, Arlequin, à qui Freud pensait dans son livre sur le *Witz*, quand il nous peignait le mot d'esprit comme un coquin en lui-même duplice qui sert deux maîtres à la fois ? Comme il le note, le *Witz* doit être Janus et avoir deux visages pour franchir la censure. Il joue le docile, alors qu'il trompe, détraque, embrouille, chambarde et, parfois, fout tout en l'air. C'est le valet de comédie.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 164.

Que retrouvons-nous là ? Rien d'autre que le principe « Kant avec Sade », formulé par le bon docteur Lacan – Derrière Kant, cherchez toujours Sade. Derrière le devoir, cherchez toujours la jouissance. Derrière la vertu, cherchez toujours le vice. Derrière l'intention droite, le membre droit. Derrière la tragédie, la comédie. Derrière le haut, et non pas en dessous, le bas. Votre Majesté est mal culottée, comme dit le bon saint Éloi.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 164-165.

Je bouffonne, puisqu'il s'agit du divertissement du valet, qui ricane de cette confrontation de l'action à l'universel. Hegel ajoute que l'action se porte à cet autre examen qui porte sur la particularité, et non plus sur l'universel. Car, précise-t-il, en tant qu'action, elle est l'effectivité de l'individu ; elle est la *Wirklichkeit*, la réalité effective de l'individu.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 167.

Lisons Freud : Lorsque je fais rire l'autre en lui communiquant mon mot d'esprit, je me sers de lui au fond pour provoquer mon propre rire.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 170.

Le maître, le maître du théâtre, le maître sur le théâtre, c'est le moi, le moi tirillé, et qui se fait régulièrement couillonner. Le valet – Ernst Kris a dit cela quelque part –, c'est le ça.

Comment le méconnaître quand il s'étale avec la franchise d'Arlequin, goinfre, ordurier, scatologique, infâme, menteur, trompeur ? Et le surmoi, qui est-ce ? C'est le public, avec sa conscience jugeante, pour employer l'expression de Hegel.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 171-172.

J'introduis ici le bref article de 1927 où Freud articule la fonction de l'humour. Il distingue la plaisanterie comme contribution de l'inconscient au comique, et l'humour comme contribution du surmoi au comique [...] celui-ci [le surmoi] accorde un gain de plaisir à travers l'humour, puisqu'il vous permet de considérer l'humaine condition et ses avatars avec une distance qui les réduit à un jeu.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024 p. 172.



C'est dans ces termes que Lacan évoque le bouffon dans son écrit de « L'étourdit » : Le fou de cour a un rôle : celui d'être le tenant-lieu de la vérité. Il le peut, à s'exprimer comme un langage, tout comme l'inconscient. Qu'il en soit, lui, dans l'inconscience, est secondaire, ce qui importe est que le rôle soit tenu.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 174.

Baudelaire distingue corrélativement deux comiques, le comique significatif et le comique absolu. Le comique significatif est celui dont Lacan traite dans *Les Formations de l'inconscient*, à savoir le comique du peu-de-sens et du pas-de-sens, qui exploite les jeux du signifiant dans leur rapport avec leurs effets de signification. À l'opposé, il y a le grotesque, qui va jusqu'à la farce et à son abjection : génialement, Baudelaire le baptise le comique absolu.

« Vicissitudes du valet » (1998), *Ornicar ?*, n°59, novembre 2024, p. 175.



1999-2017

On peut dire encore plus simplement que le sujet, à partir du moment où il est sujet du signifiant, ne peut s'identifier à son corps, et c'est précisément de là que procède son affection pour l'image de son corps. L'énorme boursouffure narcissique, qui est caractéristique de l'espèce, procède de ce défaut d'identification subjective au corps.

« Biologie lacanienne et événement de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 13.

Le structuralisme de Lacan donne un statut exactement ironique à la mort plutôt qu'un statut biologique. Ironique veut dire ici que c'est un statut qui met en cause les fondements mêmes de l'être et qui les met en cause comme le *Witz* met en cause les solidarités qui nous sont proposées par la perception.

« Biologie lacanienne et événement de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 27-28.

La catégorie du « sens joui », ce *Witz* de Lacan dont j'ai fait un concept à force d'en parler, traduit le rejet des catégories dualistes de Lacan, et il introduit le dernier enseignement de Lacan qui est fait d'une élaboration continue de catégories monistes, c'est-à-dire qui pensent l'équivalence de la satisfaction et de la signification.

« Biologie lacanienne et événement de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 30.

Seule la vérité parle, à vrai dire. C'est même l'essentiel de ce qu'elle fait. « Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire », comme dit Zazie. Et c'est précisément parce que la vérité parle que l'on ne sait pas ce qu'elle veut.

« Biologie lacanienne et événement de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 38.

C'est bien parce que je ne dis pas la vérité que j'ai besoin que l'on m'interprète, c'est-à-dire que quelqu'un désigne dans l'inévitable mensonge de ma bonne volonté, dans son malentendu, dans sa méprise, le moment, l'instant où la vérité fuse, fulgure, et se fait éclair.

« Biologie lacanienne et événement de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 39.

Le signe dans son usage propre est corrélé à une présence d'être, alors que le signifiant est toujours corrélé à un manque-à-être. Cela explique la lecture que fait Lacan de l'adage « Pas de fumée sans feu ». Il n'y lit pas que la fumée est le signe du feu, mais il joue à ce que la fumée soit le signe du fumeur.

« Biologie lacanienne et événement de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 45.



Dans ce que nous appelons l'ordre symbolique, là, les signifiants parlent aux signifiants. Les signifiants s'entendent comme larrons en foire avec les signifiants. Et puis – L'on l'a, l'on l'a, de l'on... Voilà que ces signifiants font système, même si vous êtes largué et n'y comprenez rien. C'est bien là qu'on voit que le sujet, lui, pour le compte, est absent.

« *Biologie lacanienne et événement de corps* » (1999), *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 46.

Les caprices des messieurs sont plus innocents. Ce sont les caprices de Zeus, c'est celui de monsieur de Chavigny, dans « Un caprice ». Quel est le caprice en question ? L'amie de sa femme passe à sa portée, il lui vante sa taille et puis il y met un petit peu la main. Il se fait tout de suite avoir, [...] et, à la fin il dit « Je raconterai tout à ma femme ». Voilà les caprices des messieurs. Cela ne va pas loin. Le caprice féminin est plus sérieux que ça. Le caprice de la mégère de Juvénal, c'est : « Meurs, tue-le ».

« *Théorie du caprice* », (2000), *Quarto*, n°71, décembre 2000, p. 7.

Le caprice masculin, c'est la comédie. À l'occasion le caprice féminin est mortifère.

« *Théorie du caprice* » (2000), *Quarto*, n°71, décembre 2000, p. 8.

Le lapsus a tout son éclat dans la mesure où celui qui est le siège de ce lapsus est en fonction sociale. Freud prend l'exemple du président qui révèle la vérité de dessous alors qu'il est en fonction. Chez d'autres, si ça n'est pas le président mais le bouffon, on appelle ça un mot d'esprit.

« *Quand les semblants vacillent. La formation du psychanalyste* » (2000), *La Cause freudienne*, n°47, mars 2001, p. 9.

« Amuse-toi bien ! » [...] c'était une parole de la mère dite sur son lit de mort et même la dernière parole de la mère. [...] C'est le contraire de « fini de rire ». « Amuse-toi bien » veut dire « permis de jouir ». Quand cela vous est dit dans cette circonstance, cette parole aimable et permissive prend un tour plus grinçant. C'est un peu « amuse-toi bien avec ce que je te laisse ». Résultat, le sujet ne rigole pas. « –Amuse toi bien avant de mourir ».

« *Quand les semblants vacillent. La formation du psychanalyste* » (2000), *La Cause freudienne*, n°47, mars 2001, p. 13.

C'est un puissant effet de dérision qu'introduit de façon immortelle, *Humpty-Dumpty*. Il met vraiment en valeur [...] la possibilité de l'anéantissement instantané de tout l'ordre symbolique, pour peu qu'on sache manier le *Witz*. Que dit Humpty-Dumpty ? « – Lorsque *moi* j'emploie un mot, répliqua Humpty-Dumpty, d'un ton de voix quelque peu dédaigneux, il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie... ni plus ni moins. » Exquise précision autour du caprice. « – La question, dit Alice, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire. – La question, riposta Humpty-Dumpty, est de savoir qui sera le maître... un point c'est tout. » Voilà le dialogue, prodigieux, qui démontre en effet à quel point le signifiant est là dominé par le signifiant maître, que l'ordre signifiant est dominé par le signifiant maître, par ce qui est l'essence du signifiant maître, son caprice.

« *Quand les semblants vacillent. La formation du psychanalyste* » (2000), *La Cause freudienne*, n°47, décembre 2000, p. 15-16.



Il se pourrait d'ailleurs que l'ironie soit la seule poésie qui nous reste accessible. Il y a des indications de Lacan qui vont dans ce sens, qui proposent comme modèle à l'analyste, à son interprétation, le schizophrène, pour autant qu'il attaquerait à sa racine, par son ironie, le fondement du lien social. Une clinique peut de là s'imaginer, qui caractériserait la névrose comme un défaut d'ironie.

« Religion, psychanalyse » (2003), *La Cause freudienne*, n°55, octobre 2003, p. 15.

Ce qu'on aperçoit à partir du *Sinthome*, et qui n'est pas seulement l'horreur du symptôme qui tourne tout seul, l'analyste ne pouvant rien faire. Je vous montre la face comique, qui en est l'aspect d'artifice de l'opération : dégager l'objet petit *a*, c'est un irréel, et, si on s'y prend bien, vous êtes guéri.

« Pièces détachées » (2005), *La Cause freudienne*, n°63, juin 2006, p. 129.

L'attitude que je pourrais substituer au « je sais » qui est celle qui soutient un enseignement, est celle d'un « je souffre ». Je souffre mille morts pour vous parler. Je n'en ai pas l'air, bien sûr, et c'est d'en apercevoir le ridicule, qu'au souffrir je substitue le rire, tout au moins le sourire. Plutôt sourire que souffrir.

« Pièces détachées » (2004), *La Cause freudienne*, n°60, juin 2005, p. 156.

Cela dépend d'une rencontre et il est notable que Joyce lui-même n'y échappe pas. Si voué qu'il soit à l'usage littéraire de son symptôme, il tient une femme pour sa femme. Là aussi, il est question de propriété. Dans ce cas là, cela fait encore plus voir la loufoquerie que dans le rapport au corps propre. Une femme, dit Lacan, peut aussi bien avoir affaire à n'importe quel homme. Dire d'une femme qu'elle est la vôtre, c'est une élucubration. Tant qu'elle le croit, ça va, encore. C'est la traduction humoristique du non-rapport sexuel.

« Pièces détachées » (2004), *La Cause freudienne*, n°60, juin 2005, p. 169.

Étant donné que le *moi-je* de tout un chacun est délirant, on peut considérer qu'un délire est une amplification de ce que chacun porte en lui, ce que l'on peut écrire ainsi : *délirje* (*deliryo*).

« L'invention du délire » (2005), *La Cause freudienne*, n°70, décembre 2008, p. 81.

En reprenant ce qui précède, Lacan soutient que dans les formations de l'inconscient, le signifiant se lie au signifiant et que le sujet surgit comme effet de ce lien. Notez que le sujet n'est pas au courant de ce procédé : les signifiants se lient entre eux et le sujet est un peu relégué, comme nous le voyons dans le lapsus.

« L'invention du délire » (2005), *La Cause freudienne*, n°70, décembre 2008, p. 85.

Avec ces précisions, nous apercevons un court-circuit puisqu'en mettant le délire à la place de S2 – c'est-à-dire du savoir – nous montrons que tout savoir est délire et que le délire est un savoir.

« L'invention du délire » (2005), *La Cause freudienne*, n°70, décembre 2008, p. 91.

[Lacan] nous enseigne à ne pas effacer le moment de la perplexité, à ne pas sortir en courant avec notre S2, notre savoir, étayé sur notre fantasme, pour déchiffrer et affirmer que nous n'avons aucune difficulté et que nous comprenons ce qui se passe.

« L'invention du délire » (2005), *La Cause freudienne*, n°70, décembre 2008, p. 92.



Le délire de grandeur est d'une certaine façon le délire fondamental, en tant qu'il est par excellence délire du moi. Tout le monde a un délire de grandeur, qui peut aussi être décrit comme *je ne suis rien* ou *je ne peux rien* [...]. Bien que traduit par une plainte, c'est le délire de grandeur, au sens du délire du moi.

« L'invention du délire » (2005), *la Cause freudienne*, n°70, décembre 2008, p. 93.

La fin de l'analyse n'est pas exempte d'un certain narcissisme du symptôme. On les voit comme ça, on nous voit comme ça, les analysés, les analystes, fiers de notre symptôme résiduel, l'exhiber comme un blason, l'exhiber avec une impudeur rare, parce que c'est devant plus personne. Pour peu qu'il y montre de la complaisance, l'analysé se fait *le faussaire de son symptôme*. Mallarmé dit « histrion véridique de soi-même », et Nietzsche, « comédien de son propre idéal ».

« La signature des symptômes » (2008), *La Cause du désir*, n°96, juin 2017, p. 120.

Le ravalement du Nom-du-Père dans la clinique introduit une perspective inédite qu'exprime Lacan en disant : « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. » Ce n'est pas une plaisanterie ! Cela traduit l'extension de la catégorie de la folie à tous les êtres parlants qui souffrent de la même carence de savoir en ce qui concerne la sexualité.

« Le réel au XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e Congrès de l'AMP » (2012), *La Cause du désir*, n°82, octobre 2012, p. 89.

Les témoignages de passe, ces bijoux de nos Congrès, sont des récits de l'élucubration fantasmatique de quelqu'un et de la façon dont il s'exprime et refait l'expérience analytique pour la réduire à un noyau, à un pauvre réel, qui s'efface comme la pure rencontre avec lalangue et ses effets de jouissance dans le corps. Il s'efface comme un pur *shock* pulsionnel.

« Le réel au XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e Congrès de l'AMP » (2012), *La Cause du désir*, n°82, octobre 2012, p. 93.

Qu'est-ce que l'escabeau ? – j'entends l'escabeau psychanalytique, pas seulement celui dont on a besoin pour prendre des livres dans une bibliothèque. C'est, d'une façon générale, ce sur quoi le parlêtre se hisse, monte *pour se faire beau*. C'est son piédestal qui lui permet de s'élever lui-même à la dignité de la Chose. (*Montrant la petite estrade du pupitre*) Ceci, par exemple, c'est un p'tit escabeau pour moi. (...) L'escabeau est la sublimation, mais en tant qu'elle se fonde sur le *je ne pense pas* premier du parlêtre. Qu'est-ce que c'est que ce *je ne pense pas* ? C'est la négation de l'inconscient par quoi le parlêtre se croit maître de son être. Et avec son escabeau, il ajoute à cela qu'il se croit un maître beau. Ce qu'on appelle la culture n'est pas autre chose que la réserve des escabeaux dans laquelle on va puiser de quoi se pousser du col et faire le glorieux.

« L'inconscient et le corps parlant » (2014), *La Cause du désir*, n°88, octobre 2014, p. 110-111.

Si Lacan s'est passionné pour James Joyce et spécialement pour son ouvrage *Finnegans Wake*, c'est en raison du tour de force – ou de farce – que cela représente d'avoir su faire converger le symptôme et l'escabeau. Exactement, Joyce a fait du symptôme même, en tant que hors-sens, en tant qu'inintelligible, l'escabeau de son art.

« L'inconscient et le corps parlant » (2014), *La Cause du désir*, n°88, octobre 2014, p. 111.



Il faut là différencier la violence et la haine. La haine est du même côté que l'amour. La haine comme l'amour sont du côté d'Éros. C'est pourquoi Lacan est justifié de parler d'hainamoration, mot qui a fait fortune. L'amour comme la haine sont des modes d'expression affective de l'Éros.

« Enfants violents » (2017), in Leduc C. et Roy D. (s/dir), *Enfants violents*, Paris, Navarin, 2019, p. 24.